McGill University Libraries
PQ 2204 C65V6
Voyage a la lune, d'apr es un manuscrit
3 000 760 714 0

McGILL
UNIVERSITY
LIBRARY

VOYAGE

A LA LUNE

MARCHAND
E. Forest

VOYAGE

A LA LUNE

D'APRÈS

UN MANUSCRIT AUTHENTIQUE

PROJETÉ D'UN VOLCAN LUNAIRE

PARIS

LIBRAIRIE ACHILLE FAURE

23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

—

1865

Tous droits réservés

PQ2204 C65V6 McLennan
[Cathelineau, Alexandre]
Voyage a la lune, d'apres un
manuscrit authentique projet
[redacted] 71858437

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

DÉCOUVERTE DU MANUSCRIT.

Moi, ALEXANDRE CATHELINEAU, Docteur Médecin, en assumant la responsabilité de la publication de ce livre, je déclare solennellement : — qu'il n'est pas l'œuvre de mon cerveau, — que je n'ai pas contribué pour la plus faible partie à sa composition, — que je n'ai même pas changé un mot, transposé une phrase, ou arrondi une période ; — mais qu'il est réellement et véritablement devenu ma propriété, de la façon que je vais dire. J'ajouterai que ma ferme croyance dans la véracité du récit jointe au sentiment énergique de mes devoirs, ont pu seuls me pousser à le révéler au monde et à devenir par ce fait son défenseur — bien que, en y réfléchissant, il convienne que je renonce à cette idée belliqueuse en me bornant à raconter de quelle manière il est tombé entre mes mains.

Un matin, avant déjeuner, je me promenais dans mon jardin, comme il m'arrive souvent de le faire, quand mes regards furent arrêtés par une tablette d'un métal ressemblant à de l'étain, de quelques centimètres

515364

carrés, gisant sur la plate-bande à côté de l'allée sablée. A cette tablette était fixée une chaîne dont la suite se perdait dans un rosier ; mais en faisant le tour du massif je vis que pendant qu'une partie de cette chaîne, — trois mêtres environ, — demeurait sur le sol, le reste se perdait dans un large trou circulaire qui avait été creusé là, je ne savais comment. J'introduisis mon bras dans ce trou, mais je n'en pus toucher le fond. Je ramassai la tablette métallique fixée à l'extrémité de la chaîne et je lus — grossièrement gravés et presque effacés — ces mots étonnants : « DE LA LUNE !!! »

Je ne puis rendre que faiblement, bien faiblement, l'étonnement que je ressentis. Je retournai la tablette, l'examinai, et relus sans me lasser les mots qui y étaient tracés. Il se passa quelque temps avant que je pusse réunir mes idées. Je tirai machinalement la chaîne, mais sans succès ; elle était solidement fixée. J'examinai le trou : les parois, à l'exception des endroits où de petits éboulements s'étaient produits, en étaient unies et régulières comme si on y eût introduit de force un corps sphérique. J'étais en face d'un mystère !

Ma première idée fut que c'était l'œuvre de quelque mauvais plaisant désœuvré, qui avait voulu faire une farce, et que la chaîne était fixée au fond à un objet quelconque dont la découverte me donnerait la clef de l'énigme. Et, bien qu'en me mettant à déterrer l'objet en question, je donnasse satisfaction au mystificateur, ma curiosité était telle que, piége ou non, je me décidai à me mettre à l'œuvre sans retard. Je pris cependant une précaution avant de commencer : j'examinai successivement les gros chênes bordant de distance en distance la haie qui entoure mon jardin, pour m'assurer si, par hasard, le farceur n'y était pas caché. N'ayant rien

trouvé, je pris une échelle que j'appuyai contre un des arbres et regardai par-dessus la haie, m'attendant à trouver accroupi de l'autre côté un imbécile se tenant les côtes de rire. Il n'y avait personne. Je répétai la même opération du côté opposé, ainsi que vers le fond. Le mystificateur supposé était décidément invisible, et comme la maison fermait le quatrième côté du rectangle, j'étais à peu près sûr qu'il ne pouvait épier mes mouvements. En ce moment on vint m'annoncer mon déjeuner. Je l'expédiai à la hâte et retournai au jardin.

Le lecteur saura que je ne suis pas riche. Perdu dans une des localités les plus retirées de la Franche-Comté, ma clientèle est minime, et se compose surtout de gens trop pauvres pour payer le médecin. Ma maison est petite et c'est ma sœur qui la gouverne; le jardin, en rapport avec la maison, me regarde exclusivement. C'est pourquoi je me mis, de ma propre personne, à l'œuvre, la bêche à la main, afin de découvrir l'objet qui retenait la chaîne.

Je creusai avec ardeur pendant quelques minutes pendant lesquelles ma sœur Marthe vint voir ce qui m'occupait, tandis que dans le fond la petite servante ouvrait de grands yeux. Je dis à ma sœur ce qui m'arrivait, et le désir que j'avais d'approfondir ce mystère. Elle ne tarda pas à me quitter.

Je passai la plus grande partie de ma journée à creuser, et lorsque je m'arrêtai, ma tête disparaissait sous le niveau du sol. Je me sentis tenté de renoncer à cette recherche, mais pendant toute la nuit je ne fis que rêver là-dessus. Aussi me levai-je avec la ferme intention de passer cette journée, si je n'étais pas dérangé pour les devoirs de ma profession, à creuser sans me ralentir s'il était nécessaire d'y consacrer tout ce temps.

Le sol que j'avais rencontré jusque-là était d'une nature friable, mais quelque temps après, je trouvai une couche de gravois qui augmenta de beaucoup la difficulté de la fouille. Je me consolai en pensant que cette résistance avait dû arrêter aussi l'objet de mes recherches, et l'empêcher de pénétrer aussi loin qu'il aurait dû le faire selon toute apparence. Tout en creusant, j'avais à plusieurs reprises tiré la chaîne, mais sans résultat, et j'aurais certainement renoncé dès l'abord à mon dessein si je n'avais pas eu le pressentiment que c'était autre chose qu'un tour vulgaire, quelque chose de plus étrange que mon imagination ne pouvait le peindre; en un mot, si je n'avais pas eu le vague espoir de faire une découverte quelconque, espoir qui augmentait mes forces, et me soutenait dans ce labeur ingrat.

J'avais atteint la profondeur de trois mètres, après avoir établi deux plates-formes, de hauteurs différentes, qui me servaient à rejeter les déblais, lorsque en sondant pour la vingtième fois avec une pique, je sentis un corps dur sous la pointe de l'instrument. C'était signe que l'objet de mes recherches n'était pas précisément au centre du globe, comme je le pensais quelques minutes auparavant. Une idée lumineuse s'empara de moi. Je sortis du trou, et j'allai chercher de l'eau que je jetai dans l'excavation jusqu'à ce qu'elle fut pleine, puis, redescendant, je sondai de nouveau les parois avec ma pioche, surtout vers le fond — dans le but de desceller *l'objet* de son alvéole de terre. Le succès couronna mes efforts, car après avoir tiré de nouveau sur la chaîne, j'arrachai l'objet, et je le tirai du trou sous la forme d'une volumineuse sphère de pierre, divisée en deux parties réunies par des cerceaux métalliques, à moitié fondus, selon toute apparence, et au plus gros desquels la chaîne

était rivée. Je remontai vivement chargé de mon fardeau, et — ceci est l'exacte vérité — après plusieurs heures employées à limer et à marteler, je rompis les cerceaux qui permirent à la sphère de s'ouvrir en deux parties égales. L'intérieur en était creux, et il renfermait une autre sphère entourée à plusieurs tours par une étoffe quelconque. Je m'empressai de couper cette seconde enveloppe, et je trouvai la seconde sphère faite d'un métal ressemblant à du cuivre, également divisée en deux parties. Ces deux parties étaient réunies par des cordes placées dans tous les sens, qui, une fois coupées, permirent à la sphère métallique de s'ouvrir, et montrèrent à mes regards stupéfaits un volume manuscrit, très-épais, écrit en français et accompagné de quatre lettres, une en allemand, une autre en anglais, la troisième en espagnol, et la quatrième en français. Je pris immédiatement connaissance de la missive en langue française, et je n'essayerai pas de dire mon étonnement. Voici la copie textuelle de cette lettre :

« *Cette Sphère a été précipitée d'un Volcan de la*
« *Lune.*

« *Ceux qui y ont enfermé cette lettre et le manuscrit*
« *qui y est joint, sont deux Européens qui ayant*
« *découvert le moyen de quitter la Terre et de vivre*
« *au delà de son atmosphère, ont conçu, entrepris, et*
« *exécuté un voyage dans la Lune — en partant d'une*
« *localité voisine des Montagnes Rocheuses, pendant le*
« *mois d'Août de l'année* 1859.

« *Le Livre ci-joint révèle la découverte qui nous a*
« *permis de traverser la distance qui sépare la Terre de*
« *son satellite; c'est l'historique de l'entreprise.*

« *Il nous eût été plus agréable de prouver en per-*

« *sonne le fait de cette découverte sans précédent que*
« *nous avons appliquée à une invention non moins*
« *rare, mais il nous est impossible de retourner sur la*
« *Terre. Nous avons donc été forcés d'essayer de ce*
« *moyen de donner de nos nouvelles qui étonneront,*
« *croyons-nous, le monde civilisé. Mais bien que rien*
« *ne vaille le témoignage des sens lorsqu'il s'agit d'un*
« *événement extraordinaire, on ne saurait cependant*
« *douter de la vérité de ce que nous avançons; car si*
« *en raison de son extrême rapidité, la chute de cette*
« *sphère passe inaperçue, cependant la profondeur à*
« *laquelle elle doit pénétrer dans un sol d'une densité*
« *connue, suffira certainement pour justifier de son*
« *origine lunaire.*

« *L'idée de correspondre avec les habitants de notre*
« *planète natale au moyen de l'action volcanique nous*
« *a été suggérée par le souvenir d'une hypothèse avancée*
« *par certains astronomes : — que la plupart des*
« *pierres météoriques (dont la chute est d'une rapidité*
« *extrême, et qui pénètrent à certaines profondeurs*
« *dans le sol) viennent en réalité de la Lune, et sortent*
« *de ses volcans dont elles jaillissent avec une violence*
« *telle qu'elles dépassent le cercle d'attraction lunaire*
« *pour pénétrer dans celui de la Terre.*

« *Cette lettre a été écrite en quatre langues euro-*
« *péennes, afin que celui qui la trouvera soit à même*
« *d'en prendre connaissance au cas où il ne serait pas*
« *Français. Cinq autres exemplaires de ce récit seront*
« *envoyés d'une manière analogue afin d'augmenter*
« *ses chances d'échapper non-seulement à l'attraction*
« *lunaire, mais encore d'éviter les océans et les mers*
« *terrestres et d'être trouvé par l'un des neufs cents*
« *millions d'habitants de notre planète natale.*

« *Nous nous adressons donc spécialement à celui qui*
« *découvrira ce volume, quel qu'il soit et où qu'il habite.*
« *Au nom de la récompense qui l'attend, de la célébrité*
« *universelle qui s'attachera à son nom, nous le conju*
« *rons de proclamer sa découverte, et de placer ce Livre*
« *entre les mains d'un homme de science d'une autorité*
« *indiscutable. Il aura contribué ainsi à reculer les*
« *bornes de la science, et à faire faire à l'humanité*
« *un pas de plus dans les voies secrètes de la Nature.*

« *Signé :* GEORGES BEAUPRÉ,
« CARL GEISTER. »

Cette lettre me causa un étonnement profond et je me mis sans désemparer à parcourir le volume manuscrit. Mon étonnement s'accrut à mesure que s'avançait ma lecture.

« Je ne laisserai à personne la gloire de publier ce livre, » pensai-je. « Je le révélerai au monde et j'en accepterai la responsabilité comme s'il était mon œuvre ! »

Tels étaient mes sentiments pendant ma lecture, et jusqu'à un certain point je me suis laissé guider par eux. Mais en ce moment, écrivant sans passion, comme sans parti-pris, je prétends me borner à déclarer que je suis celui à qui est dû la découverte et la publication de ce livre, sans qu'il s'ensuive nécessairement que je partage les opinions des auteurs. C'est à quoi s'arrêtera ma tâche. Je terminerai donc cette préface comme je l'ai commencée, c'est-à-dire par mon nom,

ALEXANDRE CATHELINEAU.
D. M. P.

La Grâce-Dieu (Doubs.)

Mars 1865.

VOYAGE A LA LUNE.

CHAPITRE I.

HISTOIRE PERSONNELLE DU NARRATEUR. — LA LÉGENDE.

Dans la vie ordinaire, une communauté d'intérêts suffit pour établir des relations amicales entre les esprits les plus égoïstes. Mais quand il arrive que des hommes s'associent pour des entreprises hasardeuses et risquent leur vie pour atteindre un but vers lequel la moindre aspiration est regardée comme une folie par le monde entier, il existe alors entre eux un sentiment plus énergique. S'ils ne sont que deux, comme il arrive le plus souvent, l'un des associés est réellement l'esprit dominateur, le cerveau de l'association, et l'attachement que lui porte son compagnon est fondé sur le respect. Pour lui, les sentiments affectueux qu'il entretient prennent leur source dans le plaisir que presque tous les hommes ressentent lorsqu'ils trouvent un confident, et dans la vanité caressée par la déférence et le dé-

vouement (véritables et non serviles) que lui témoigne son compagnon.

Colomb et Cortès possédaient des amis de ce genre, et jusqu'à un certain point tels sont les liens qui attachent l'auteur de ces lignes à son compagnon d'aventures. Il convient, à tous égards, qu'à moi qui n'ai ni conçu, ni organisé les plans de l'entreprise, mais qui ai contribué, pour ma faible part, à leur exécution, il incombe de faire le récit des péripéties de l'affaire et en même temps de rendre justice au grand savoir et au génie entreprenant de mon compagnon d'aventures à qui est dû le succès de l'expédition. Je vais donc commencer, sans une plus longue préface, la narration de notre histoire en effleurant le sujet de ma famille et de mes premières années, parce que c'est nécessaire à l'intelligence du récit, mais en y apportant toute la concision possible.

Mon père était un négociant français du nom de Beaupré, qui habitait Barcelone, où il avait épousé une Espagnole d'une famille très-riche. Je suis le seul rejeton de cette union, car ma mère mourut deux ans après ma naissance. Mon père désireux de me donner une bonne éducation française et n'étant pas en de bons termes avec sa famille, m'envoya dès l'âge de huit ans dans une institution de Paris, dirigée par un ecclésiastique, où je passai les sept années qui suivirent. A cette époque, voyant que je possédais parfaitement la langue française, et que j'étais versé dans la littérature de son pays, il me fit passer, pour achever

mes études, dans un autre séminaire à Madrid, où je restai jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans.

Mon père, qui avait depuis longtemps renoncé au commerce, habitait depuis quelque temps la ville archiépiscopale d'Alicante, lieu de naissance de sa femme. Le nom de famille de ma mère était Guatala, et quand je quittai Alicante, mes parents maternels habitaient l'extrémité méridionale de Strada Nevada.

Le calme presque monastique de mes études fut interrompu brusquement par la mort subite de mon père, et je fus obligé de quitter Madrid, pendant plusieurs mois, pour arranger mes affaires. En arrivant à Alicante je me trouvai à la tête d'une fortune de quelque douze cent cinquante mille francs dont je confiai la gestion à un vénérable notaire en attendant que j'eusse pris un parti sur la carrière qu'il convenait que j'embrassasse.

Pendant mon séjour à Alicante je ne tardai pas à ressentir les atteintes de l'ennui. Pour le combattre, je suivis naturellement mes penchants, et je visitai assidûment les églises et les couvents de la ville. Ce n'est pas à dire que si je l'avais voulu, je n'aurais pas obtenu mes entrées dans la bonne compagnie de l'endroit. Mais dans les circonstances actuelles et avec mon goût profond pour les recherches littéraires et scientifiques, les attentions de ma famille me causaient de l'ennui et de la fatigue, et je ne tardai pas à reprendre la vie d'étudiant cloîtré que j'avais abandonnée depuis mon départ de Madrid.

Il y avait alors un vieux monastère (*El Monasterio de*

San Agustin) qui possédait une antique bibliothèque où abondaient toutes sortes de récits et de manuscrits à la fois rares et curieux. La plupart se rapportaient aux conquêtes de Cortès et de Pizarre, car la communauté des frères Augustins avait dépêché des membres de l'ordre à la suite des expéditions ou dès l'établissement de la première colonie.

Un de ces manuscrits me parut d'un caractère si particulier que j'en pris copie, avec la permission du supérieur, et que je l'ajoutai à ma propre collection. Comme plus tard ce document acquit une importance très-grande, j'en veux reproduire en entier la partie narrative. Il est rédigé sous forme de lettre, et l'original porte le n° CIII de la collection des curieux manuscrits du dix-septième siècle, déposés dans la bibliothèque du monastère des Augustins. J'en donne une traduction libre.

La Légende du Moine.

Al senor Padre Eustacio del Monasterio de San Miguel de Alicante.

15 de Febrero de 1691.

Santissimo Padre, — Je vous envoie en même temps que la présente, un certain nombre d'objets d'or et de curiosités parmi lesquels vous trouverez les idoles adorées actuellement par *los infideles*. Mais je n'ai pu mener à bonne fin la mission spéciale pour laquelle j'ai été envoyé à la Vera-Cruz. Le général Salviro, insensible aux prières et

aux commandements de l'Église, refuse à tous les Ordres indistinctement la permission de construire des bâtiments ecclésiastiques hors des murs de la Vera-Cruz, sous le prétexte qu'il serait contraint de mettre une garnison suffisante partout où l'on érigerait de semblables constructions.

En outre, et au mépris de la loi pour la protection des serviteurs de la Sainte-Église, il m'a fait jeter en prison comme un imposteur et un scélérat. Son but est de s'approprier des biens légitimement acquis dans un voyage que j'ai fait dans l'intérêt de notre Ordre — biens qui appartiennent sans contestation possible à l'Église. L'or et les objets de prix qui accompagnent cette lettre ne sont que la dîme de ce que j'avais acquis dans l'intérêt commun et encore cette faible partie, sans le zèle secret de El Padre Juan, du Couvent Franciscain de Sainte-Ursule, aurait-elle subi le sort du reste.

Je commence, sans plus tarder, le récit qui m'a valu les persécutions, convaincu que le supérieur et mes Frères du Couvent de San Miguel y ajouteront une foi entière et prendront des mesures immédiates pour faire révoquer le jugement inique du général Salviro.

Sur l'ordre du Gouverneur de la Vera-Cruz, je partis en mission à travers les montagnes, pour me rendre à la petite ville d'Acaponeta, située sur les rives de la vaste mer qui baigne le côté occidental de cet immense continent. Ma tâche consistait à faire une enquête sur des plaintes portées par quelques habitants, contre la garnison. Arrivé à destination, je reconnus que ma présence avait cessé d'être opportune, attendu que les coupables avaient été arrêtés, jugés, et avaient subi leur châtiment. Cependant, le contrôle spirituel faisant absolument défaut, j'y trouvai un motif pour demeurer quelque temps à Acaponeta.

Bien que la ville ne soit pas très-importante, elle est habitée par un grand nombre de commerçents européens

qui viennent y échanger avec les naturels leurs marchandises contre de l'or. Les affaires y sont très-productives, mais ceux qui ont assez de courage pour pénétrer dans l'intérieur des terres, soit pour y trafiquer avec les Indiens amis, soit pour chercher l'or sur les rives des ruisseaux qui descendent des montagnes, reviennent fréquemment à Acaponeta avec des richesses telles, qu'ils poussent les plus pusillanimes à suivre leur exemple. Le récit des aventures de ces hommes m'intéressa beaucoup, car la plupart ayant reçu une bonne éducation rapportaient parfois des herbiers et autres spécimens des diverses localités qu'ils avaient parcourues.

Peu de temps après mon arrivée à Acaponeta, il s'organisa une de ces expéditions dont j'ai parlé, dans le but de pénétrer à une centaine de lieues vers le nord, sous la conduite de deux Indiens, arrachés peu de temps auparavant à la captivité qu'ils subissaient dans une autre tribu, par une expédition de chercheurs d'or qui avaient pénétré plus loin que personne à l'intérieur. Ces Indiens, à en juger par leurs traits et les simulacres hideux tatoués sur leur peau, appartenaient à une tribu entièrement distincte de celles connues jusque-là par les Européens.

Votre serviteur Joaquin, las de prêcher des sceptiques et des païens, et stimulé par un saint zèle pour la prospérité de l'Ordre, résolut de se joindre à l'expédition qui devait se composer principalement d'*hidalgos de sangue puro*, qui s'engagèrent à consacrer la dixième partie de leur butin au monastère dont je soignais les intérêts, en considération de la protection de la Sainte Vierge Marie qui, grâce à mon intercession, ne pouvait manquer de les protéger dans leur périlleux voyage.

Santissimo Padre, — Le 16 Avril 1689, nous quittâmes Acaponeta au nombre de trente hommes bien armés. Je ne puis vous donner dans cette lettre le moindre abrégé du récit de nos aventures pendant la route, mais je me réserve de rédiger postérieurement le récit détaillé de

tout le voyage et de vous l'envoyer par le premier navire en partance pour l'Espagne, avec des spécimens botaniques et autres curiosités du pays, que l'avarice de Salviro a dédaignés.

Pendant plusieurs semaines nous ne rencontrâmes pas de plus grands dangers que ceux que présentait la nature même du chemin : vaste panorama de montagnes et forêts vierges interminables, au sein desquelles il est difficile de pénétrer, et qui épuisent également les hommes et les chevaux.

Nous avons marché ainsi pendant deux grands mois et la patience de chacun était depuis longtemps épuisée, pour faire place à des doutes sur la fidélité de nos guides et le succès ultérieur de l'expédition, quand les Indiens découvrirent certains indices qui leur firent reconnaître que nous n'étions pas très-éloignés de notre destination. Ceci donna une vigueur nouvelle à nos efforts et nous atteignîmes notre but, après quelques jours de marche forcée.

Il faisait nuit quand nous arrivâmes au lieu qui renfermait nos trésors et nous dressâmes en conséquence nos tentes sur les rives d'un fleuve voisin, — le *Xemoatel*, comme le nommaient nos guides — et qui devait être le théâtre de nos opérations futures.

Au point du jour tout le monde était prêt à entreprendre le travail si plein de promesses; mais nos guides, avec des gestes véhéments, nous donnèrent le conseil de camper sur l'autre rive attendu que rester où nous étions, c'est-à-dire dans une plaine découverte, c'était nous exposer aux attaques des tribus belliqueuses et errantes de la contrée.

Sur la rive opposée du fleuve s'élevait une montagne dépendant d'une chaîne qui nous parut courir du nord au sud et à perte de vue. Au pied de cette montagne — qui se distinguait par deux pics dont l'un avait quelques centaines de pieds de plus que l'autre — nous dressâmes

de nouveau nos tentes et au bout de quelques heures nous étions prêts à commencer notre recherche de l'or.

Nos espérances les plus folles furent réalisées! car le sable du lit du fleuve était tellement imprégné du précieux métal que le premier lavage suffit pour faire baptiser cet endroit *el arena de oro* par les chercheurs d'or les plus experts. En un mot, à la fin de la troisième semaine, le butin réuni de la troupe aurait suffi pour édifier et orner le plus somptueux édifice qui ait jamais été élevé à la gloire de Saint Michel. *Gracias à Dios!* Je consacrai tous mes efforts et toute mon éloquence à leur faire adopter ce dessein une fois qu'ils seraient de retour en Espagne. Mais, hélas! quand la religion fait entendre sa voix, les hommes l'étouffent sous le bruit de leurs ducats.

Le quatrième jour étant un Dimanche on suspendit tout travail; il ne se trouva personne, si grande que fût son avidité, qui osât être assez présomptueux et assez sacrilége pour chercher de l'or ce jour-là. Quant à ma moi je passai la journée dans l'observation de mes devoirs religieux.

Vers le soir, quelques-uns des plus aventureux de nos compagnons, résolus de faire la connaissance des localités, escaladèrent laborieusement le côté de la montagne au pied de laquelle nous étions campés et sur laquelle il n'y avait pas la moindre plante ni le plus petit insecte qui pût les dédommager de leurs efforts.

A leur retour ils nous apprirent qu'ils avaient reconnu que la montagne, qui de la plaine nous avait fait l'effet de se diviser en deux pics, était en réalité un volcan éteint, dont le cratère se trouvait à un quart de mille environ et qu'on voyait en grande quantité aux alentours des pierres ressemblant à de la lave. Il y avait aussi à mi-chemin du versant de la montagne un plateau au centre duquel il y avait un petit lac dont les eaux étaient saumâtres et impotables.

Le lendemain matin on se remit à l'œuvre avec une nouvelle ardeur, et pendant plusieurs semaines, à l'exception

de quatre de nos compagnons qui chassaient pour tous, chacun travailla sans relâche du lever au coucher du soleil.

Le temps passa ainsi tranquillement et rapidement, et quoique, par la suite, le rendement de l'or fût moindre que les premiers temps, néanmoins nos profits étaient énormes. Nous commencions à nous livrer à une joie excessive quand deux Indiens de la même tribu que nos guides accoururent soudain parmi nous et assombrirent nos radieux projets en nous apprenant que notre présence dans la contrée était connue de plusieurs tribus hostiles aux Européens et que probablement nous serions attaqués pendant notre voyage de retour, peut-être même avant que notre tâche ne fût achevée. A ces nouvelles, chacun fut frappé de découragement. Le retour de nos chasseurs ne fit que confirmer ces rapports fâcheux ; ils avaient vu — heureusement à l'abri d'un bouquet d'arbre — une troupe d'Indiens revêtus de leurs tatouages et de leurs insignes de guerre. Car vous saurez, Santissimo Padre, que les naturels de cette terre égarée se peignent le corps d'une façon hideuse quand ils se préparent à quelque expédition belliqueuse. De plus, nos guides nous apprirent que ces Indiens étaient célèbres pour leur bravoure poussée à l'extrême et leur amour du pillage, qu'ils étaient aussi sauvages que des démons et non moins à craindre que les manœuvres de l'enfer.

Quand nous eûmes reconnu l'exactitude de ces nouvelles, le désappointement se peignit sur tous les visages, non pas tant à cause du danger qui nous menaçait qu'à la crainte de sacrifier une partie, sinon la totalité de notre butin. Néanmoins, nous récompensâmes généreusement les Indiens pour leur excellent avis, et ils s'éloignèrent avec nos guides afin d'épier, s'il était possible, les mouvements de l'ennemi, nous laissant délibérer sur les mesures à prendre pour éviter le choc menaçant.

La montagne au pied de laquelle nous étions campés

était un véritable précipice du côté tourné vers le fleuve et affectait la forme concave. A la base, et presque au centre de ce précipice, il existait une grotte naturelle que nous avions, par des fouilles successives, agrandie pour la rendre capable de nous abriter nous et nos animaux. Nous résolûmes de creuser une tranchée et d'élever un rempart de terre enfermant une partie de la concavité du précipice, y compris la grotte, dans laquelle nous abriterions notre or et notre matériel, de telle sorte que *los barbaros* ne pussent nous dépouiller qu'après avoir franchi la tranchée et donné l'assaut au rempart, ce que, bien entendu, nous nous efforcerions d'empêcher.

Chacun, en conséquence, se mit à l'œuvre avec l'énergie du désespoir et bientôt une haute levée de terre partit des rochers de chaque côté de la grotte, en décrivant une ligne semi-circulaire. La terre était extraite simultanément, moitié des parois de la grotte, moitié de la tranchée. Si nous n'avions pas suivi cette méthode, la grotte eût été incapable de nous contenir avec nos chevaux et nos richesses.

La nuit nous surprit avant que notre tâche ne fût terminée ; mais nous ne nous arrêtâmes que lorsque nous eûmes achevé notre rempart et creusé notre tranchée.

Au matin, la tranchée fut mise en communication avec le fleuve au moyen d'un canal, ce qui eut pour résultat — le niveau du sol au pied de la montagne étant plus bas non-seulement que les rives, mais encore que la surface du fleuve — de faire inonder la tranchée au point que l'eau atteignait le rempart à une certaine hauteur et rendait les bords de la tranchée invisible, ce qui nous parut devoir accroître les difficultés de l'assaut. En même temps, le mur touchant exactement les deux bords du précipice, rendait impossible l'inondation de la grotte.

Après que les armes et les munitions eurent été visitées, je donnai l'absolution à toute la compagnie et implorai l'intercession de la Sainte Mère de Dieu dans cette péni-

ble conjoncture. Nous attendîmes ensuite l'arrivée de nos ennemis inconnus et barbares.

Nos amis les Indiens ne nous avaient pas trompés. Ils reparurent vers midi pour nous apprendre l'approche de l'ennemi. Dès ce moment, nous fîmes bonne garde. Deux heures s'écoulèrent et, appesantis par les rayons d'un soleil brûlant, nous nous sentions disposés à nous livrer au sommeil plutôt qu'à nous préparer à une lutte mortelle, quand les sauvages apparurent, se présentant soudainement à nos yeux en tournant un coude du fleuve qui les avait cachés jusque-là à nos yeux. Il y avait quatorze canots de diverses grandeurs dont le plus petit ne contenait pas moins de seize combattants. Ils s'arrêtèrent à une trentaine de pas de la rive, en face de la grotte et parurent étonnés de voir un rempart là où ils s'attendaient à trouver des hommes occupés à laver et à examiner le sable et la vase du fleuve. Pendant quelques minutes ils hésitèrent — puis, avec un hurlement sauvage, ils plongèrent leurs avirons dans l'eau et se précipitèrent vers le rivage. Une fois à terre, ils coururent pêle-mêle à l'attaque, mais, comme nous l'avions supposé, la tranchée inondée les arrêta et nous permit de faire feu sur eux et de produire de grands vides dans leurs rangs.

Bien que ce fût probablement la première fois qu'ils entendissent le bruit des armes à feu, ils n'en furent pas décontenancés, mais firent pleuvoir sur nous un tel déluge de flèches et de pierres, que mes compagnons osaient à peine se découvrir pour tirer sur eux. Dès que l'un d'eux montrait la tête, il devenait le but d'innombrables flèches qui firent plusieurs victimes parmi nous.

Pendant ce temps, nous remarquâmes une colonne de vapeur s'élever de notre rempart de terre, mais surtout du côté extérieur. En même temps, et en dépit du bruit fait par les Indiens, nous distinguâmes une sorte de sifflement provenant du même endroit et nous sentîmes que quelque chose, que nous prîmes d'abord pour un courant d'air,

soufflait avec assez de force pour nous repousser. Ces circonstances n'attirèrent cependant aucune remarque, car notre existence était en danger. Je continuai donc à réciter dévotement des *Ave* à la Très-Sainte Vierge pendant que mes compagnons discutaient sur la marche à suivre. Pendant qu'ils délibéraient, les sauvages traversèrent la tranchée par un moyen quelconque — et la tête d'un assaillant apparut sur le rempart. Immédiatement après, un hurlement retentit et se coudoyant tumultueusement, le premier rang des ennemis se préparait à sauter au milieu de nous, quand — à notre indicible stupéfaction — *le mur de terre quitta le sol et s'éleva à la hauteur de plusieurs pieds*, puis se rompant en plusieurs fragments, une partie continua à monter, tandis que l'autre retombait sur le sol avec nos assaillants terrifiés qui n'eurent rien de plus pressé que de courir à leurs canots et de s'enfuir avec une grande précipitation. Sans notre stupeur et notre frayeur, au moins aussi grandes que les leurs, ce spectacle aurait pu nous récréer, mais nous étions beaucoup trop absorbés dans la contemplation du spectacle renversant de masses de terre poursuivant leur ascension pour nous préoccuper davantage de nos ennemis. La crête du rempart continua de monter, brisée en plusieurs parties, et finit par devenir imperceptible, nous laissant nous regarder stupidement, incapables de nous rendre compte de l'événement qui venait de s'accomplir. Nous restâmes ainsi jusqu'au moment où l'eau, surmontant les débris du rempart, nous atteignit à l'intérieur de la grotte et nous força de chercher à la hâte un refuge sur la terre ferme, au delà de la tranchée.

Toute notre science mise en commun fut insuffisante à résoudre ce mystère. Néanmoins, l'avis général se prononçant pour une retraite immédiate, je ne saurais dire que le sujet ait été examiné comme il le méritait. Si j'avais pu emporter un échantillon du sol qui avait servi à édifier le rempart, je ne doute pas qu'on aurait obtenu une solution satisfaisante ; mais comme tout le monde attribuait le mi-

racle à l'intercession de la Très-Sainte Vierge et semblait étonné de me voir professer une opinion différente, je fus obligé d'agir contre mes propres convictions et de revenir sans prendre la moindre relique du théâtre de l'événement.

Nous chargeâmes à la hâte l'or et les autres trophées de l'expédition et nous quittâmes El Monte del Milagro — comme ce lieu fut nommé d'une voix unanime, — moins de vingt-quatre heures après l'étrange conclusion de notre combat désespéré.

Le retour s'accomplit sans encombres et, en atteignant le territoire soumis à la puissance espagnole, nous nous séparâmes, à l'exception d'un de nos compagnons et moi, qui avions l'intention de retourner à la Vera-Cruz.

Bref, avec un seul compagnon et un guide Indien, je pris la route des montagnes, traversai de nouveau la grande chaîne et par un chemin qui s'inclinait vers le sud-est, j'atteignis la Vera-Cruz après une absence de près de dix-huit mois.

Nous racontâmes notre histoire à des oreilles incrédules ; les gens qui se piquent d'expérience nous rirent au nez ; les savants la raillèrent par jalousie, disant que c'était une fable extravagante et impossible ; en un mot, personne n'y ajouta foi, à l'exception des membres de la Sainte-Église. L'importance du butin tenta la cupidité du général Salviro qui, après avoir réclamé et reçu le cinquième de nos gains, ne craignit pas de me jeter en prison ainsi que mon compagnon, sous l'accusation d'avoir inventé une histoire mensongère et blasphématoire au détriment de l'Église Catholique. En même temps, il fit main-basse sur nos richesses dont il retint la totalité à l'exception de la faible partie que j'avais confiée aux soins de El Padre Juan — dans la crainte de voir se réaliser mes pressentiments. C'est celle qui accompagne la présente.

Voici donc dans quelle extrémité je me trouve : malade de corps et fatigué de réclamer vainement la justice qui m'est due. L'Ordre de Saint Augustin d'Alicante ne per-

mettra pas, je l'espère, que l'un de ses membres les plus zélés languisse dans une servitude tyrannique et immé-ritée.

Adios, Santissimo Padre,
Cuyas manos beso,
JOAQUIN.

L'autre partie de la lettre, relative à des intérêts privés de la communauté des Augustins, prouvait péremptoirement que cette légende n'était pas un roman. Il me fut impossible d'imaginer le motif qui aurait pu pousser le moine Joaquin à accréditer une histoire aussi improbable qu'il ne cherchait même pas à faire passer pour un miracle, car il dit lui-même qu'il fit l'étonnement de ses compagnons, en n'attribuant pas l'ascension du rempart à la puissance de la Vierge Marie. Il est probable qu'il ne tarda pas à être remis en liberté, car bien que son récit ne s'appuyât que sur le témoignage d'un unique témoin, le clergé espagnol était trop puissant à cette époque pour laisser traiter si ignominieusement le plus humble de ses membres, sans qu'il y eût pour cela une raison clairement démontrée; et assurément, en admettant comme incroyable ou ridicule l'histoire de Joaquin, il ne méritait pas d'autre châtiment que l'incrédulité qu'il avait rencontrée.

Je ne pus découvrir d'autre manuscrit relatif à ce sujet dans la bibliothèque du couvent, non plus que dans les bibliothèques de plusieurs autres maisons religieuses et de vieilles églises d'Alicante ou situées aux

environs de cette ville, que je visitai dans ce but, espérant découvrir quelque chose qui viendrait corroborer le récit du moine et surtout la merveille qu'il y révélait, et qui avait pour mon esprit le plus grand attrait. Mais pour l'édification des curieux, des rats de bibliothèques, je déclare qu'aujourd'hui encore je crois fermement que, quelque part en Espagne, dans quelque couvent, dans un musée ignoré, en un mot, dans un des édifices où sont renfermées les richesses analogues, il doit exister un témoignage corroboratif qu'il est possible de découvrir. Si on ne le trouve pas en Espagne, il sera certainement à Mexico, et si là aussi les recherches sont vaines, c'est dans les collections étrangères, enrichies des dépouilles espagnoles, qu'il faudra le chercher, et qu'on l'y découvrira certainement.

CHAPITRE II.

RENCONTRE DE GEISTER.

Neuf sur dix des hommes qui ont reçu une bonne éducation se croient des génies. Néanmoins ils seront trop modestes pour communiquer leur conviction à autrui, et même à leurs intimes, car l'ami le plus cher ne pourrait résister à l'envie de railler la présomption de son très-cher ami. Tout le monde, excepté soi-même, demandera les preuves. La crédulité personnelle est beaucoup moins exigeante. Arrive-t-on par hasard à trouver une phrase musicale (dont l'origine est presque toujours dans une mélodie retenue par la mémoire), on ne tarde pas à se dire que dans un temps donné on pourrait aussi bien composer un opéra. Pourquoi pas? En littérature, il n'en faut pas tant. On se dit : « Shakespeare a exprimé les pensées les plus profondes dans le plus heureux langage. Mais pourquoi n'aurais-je pas produit ce que je puis comprendre et apprécier pleine-

ment si je m'étais trouvé dans des circonstances aussi favorables que celles qui ont entouré Shakespeare? Pour comprendre une idée profonde, il faut précisément la même portée d'esprit que pour la concevoir Shakespeare ne m'est donc pas réellement supérieur. » Ainsi raisonne-t-on, usant à l'égard de soi-même d'une complaisance infinie, et mentalement ne se reconnaissant l'inférieur de personne. Il est vrai que les circonstances font souvent les hommes ce qu'ils sont. Les exemples n'en sont pas rares. Mais il est une chose dont je suis certain : c'est qu'elles n'ont pas développé chez moi un génie latent. Il fut un temps où je faisais partie des neuf premiers personnages. Aujourd'hui je suis sincèrement et humblement le dixième. Il ne m'appartient pas de me glorifier d'une supériorité intellectuelle; je suis simplement comme tout le monde.

J'étais arrivé à cette conclusion bien avant l'époque dont je parle. Mais néanmoins, ambitieux d'atteindre à la gloire, je résolus d'accomplir mon dessein en acquérant des connaissances très-étendues. Je voulus être un érudit, d'autant plus que l'étude était pour moi un plaisir réel et durable. C'est ce qui fut cause de l'intérêt que je trouvai dans la Légende du Moine. Elle révélait l'existence d'un nouveau principe naturel : je copiai le document et le conservai précieusement.

Peu de temps après cette découverte d'antiquaire, préoccupé très-sérieusement des moyens d'arriver à la connaissance parfaite de l'allemand, je pris le parti d'aller faire mes études dans le pays même, à l'Uni-

versité de Gottingen. Maître absolu de mes actions, sans relations de famille, car je m'étais éloigné de tous mes parents, pour moi le désir et l'exécution ne faisaient qu'un. Je me rendis donc à Gottingen pour me familiariser avec les finesses de la langue allemande, et faire plus ample connaissance avec le génie rêveur et spéculatif des profonds penseurs de ce pays.

Je n'ai pas l'intention de raconter ma vie dans ce sanctuaire d'études bien connu. Il se peut que j'y trouve un plaisir personnel aussi bien que lorsque je jette un regard rétrospectif sur mon existence écoulée. Mais il est possible que ces confidences ennuient le lecteur et qu'elles soient en outre parfaitement étrangères au but de ce livre. Je vais donc sans plus de retard passer au second point de mon récit.

C'est à cette Université de Gottingen que je commençai ces relations qui ont abouti à l'aventure extraordinaire qui forme le sujet de la première moitié de ce livre. Ce fut là que je rencontrai mon ami Carl Geister. Une conversation amenée par le hasard me révéla en lui une tournure d'esprit particulière dont la nouveauté m'attira plus que je ne l'avais été jusqu'à ce jour. Je ne tardai pas après cela à reconnaître qu'il possédait des principes de la morale la plus élevée. C'est ce qui me poussa à rechercher son amitié. Jusque-là j'avais toujours repoussé les avances qu'on m'avait faites et j'étais resté dans un isolement complet. De mon côté je me l'attachai par l'appréciation de son mérite, par une admiration sincère et par une égalité d'humeur

parfaite. J'arrivai à mon but sans grand dommage pour ma dignité personnelle. Et c'est un plaisir inappréciable pour un homme doué d'un esprit supérieur qui jusque-là n'a eu affaire qu'à des intelligences rebelles ou hostiles, de rencontrer un admirateur sincère et un compagnon serviable.

Je reconnus sans hésiter dans Carl Geister un homme supérieur, mais je vis en même temps que ses opinions avancées et sa tournure d'esprit bizarre et rigide avaient dû surprendre et effrayer les hommes ordinaires. Moi qui aimais l'étrange au moins autant que le vrai, je me sentis vivement attiré vers lui, comme je l'ai déjà dit, et comme sa vanité en était flattée il se montra non moins charmé de ma société. Nous devînmes donc bientôt amis intimes et la chose devint encore plus facile par le fait qu'il parlait le français avec une élégance et une facilité qui faisaient supposer qu'il avait dû habiter la France pendant sa jeunesse. Cette supposition était juste, comme je le sus plus tard.

Herr Geister était un homme d'environ trente ans, possédant une petite fortune qui le rendait indépendant et lui évitait de suivre une carrière pour s'en faire un moyen d'existence. Il n'avait comme moi d'autre but que de s'instruire, et de vivre en paix. On admet généralement que ce dernier désir possède l'espèce humaine de même qu'il est celui de tous les êtres créés. Mais mon ami m'étonna un jour en mettant cet axiome en doute. Par exemple, en lisant *Le Paradis Perdu*, il n'est pas douteux que beaucoup préféreront la position

de Satan — qui est celle d'un chef puissant, égaré mais énergique, triste mais confiant en lui-même — à celle d'un chérubin heureux, mais insignifiant. Dominer, être maître, bien que les attributs inévitables de la domination et de la puissance soient le souci rongeur et l'effort incessant, est préféré par beaucoup à une tranquillité obscure et ignoble. Mais je divague. Reprenons mon récit sans plus de délais et de détours.

Après plusieurs mois passés à l'université, je revins en Espagne et à Madrid, accompagné de mon nouvel ami. Là, suivant notre penchant naturel, nous nous montrâmes exclusifs, repoussant les invitations qu'on nous faisait et passant la plus grande partie de notre temps dans ma bibliothèque dont les deux fenêtres gothiques garnies de vitraux, faisaient penser sans cesse aux sciences métaphysiques et protestaient contre la frivolité.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi très agréablement. Plus nous allions, plus nous découvrions une coïncidence de goûts et d'idées. Comme nous paraissions également enchantés l'un de l'autre, je me laissai aller à parler des amitiés éternelles, d'intelligences sœurs, de la fraternité intellectuelle, et autres thèmes analogues. Mes ouvertures ne rencontrèrent cependant que peu ou point de réponse. J'en conçus quelque chagrin et un certain désappointement, mais l'événement que je vais raconter ne tarda pas à faire disparaître ce léger nuage.

Un soir que je revenais des vêpres, — car j'accom-

plissais mes devoirs religieux avec une rigoureuse ponctualité, — je trouvai Geister dans la bibliothèque lisant ce que, du premier coup d'œil, je reconnus être la copie que j'avais faite de la lettre du moine Joaquin. J'avais souvent pensé à lui montrer cette curiosité, mais j'avais toujours oublié de le faire. Je vis qu'il avait mis la main dessus, ainsi que sur divers manuscrits très-vieux et très-anciens renfermés dans une reliure mobile qui occupait une place sur un des rayons. Mon ami connaissait plusieurs langues, au nombre desquelles l'espagnol, et comme mon écriture est des plus lisibles je ne m'étonnai pas qu'il pût prendre, sans peine aucune, connaissance du manuscrit. Mais ce qui m'étonna, c'est que sa lecture l'absorbait tellement qu'il ne m'entendit pas entrer. Je m'assis sans bruit pour ne pas l'interrompre, car j'avais remarqué qu'il lisait à l'endroit où l'on parle de l'ascension soudaine du rempart. Je gardai le silence jusqu'à ce qu'il eût fini et au moment où il retournait le manuscrit comme s'il allait en recommencer la lecture, je lui dis :

« Je vous serais reconnaissant de m'expliquer ce miracle comme vous en avez expliqué tant d'autres, ou, tout au moins, que vous me montriez la raison qui doit faire regarder ce récit comme une fable. »

Il tressaillit en m'entendant, mais il me répondit aussitôt :

« Ce n'est ni un miracle, ni une fable. Si bon Catholique que vous soyez, je ne pense pas que vous y ayez jamais vu un miracle, considérant surtout que le moine

lui-même n'avait pas eu cette idée. Il est probable que vous n'y ayez vu qu'une vaine fiction, mais vous l'avez cru cependant suffisamment curieux pour en prendre copie, car je vois à l'écriture que c'est une copie — faite sur l'original peut-être?

— Oui, » — lui dis-je.

Et je lui racontai comment je l'avais découvert et tout ce qui se rapportait à ce sujet. Il m'écouta axec une attention profonde et manifesta beaucoup plus d'intérêt que je ne m'y étais attendu. Ceci et sa première réflexion, que ce n'était ni un miracle, ni une fable, me surprit.

« Je supposais, — lui dis-je, — que vous auriez regardé cette légende du moine comme méritant à peu près autant de créance qu'une histoire de revenants. Mais puisque vous y croyez, éclairez mon incrédulité.

— Vous m'avez d'abord demandé, — répondit Geister, — de vous montrer les raisons qui pourraient faire regarder ce récit comme une fable. Dans un cas aussi obscur, il ne serait pas difficile de trouver ces raisons, si l'on pouvait imaginer le moindre motif qui pût pousser le moine à inventer et à raconter une histoire aussi étrange. Mais il m'est impossible jusqu'à présent de découvrir ce motif, car cette histoire ne lui a servi qu'à le faire persécuter. C'est en partie ceci, mais surtout d'autres raisons, qui me font considérer cette histoire comme véritable et, si extraordinaire que cela puisse vous paraître, je suis déjà tout prêt à édifier une théorie à laquelle elle servira de base. Vous avez

souvent fait allusion à l'amitié, — continua-t-il d'un ton profond. — Je vais vous donner le premier une preuve d'amitié, — je veux parler de ma confiance. Car si je n'étais sincère moi-même autant que je crois à la sincérité de vos protestations, j'hésiterais à vous communiquer un projet en apparence aussi insensé que celui dont j'ai résolu cette nuit même de tenter l'exécution. »

Il s'arrêta un instant, s'assura que je lui prêtais une attention profonde et continua en ces termes : —

CHAPITRE III.

L'AMBITION DE GEISTER.

« On fait avec raison peu de cas des idées de l'enfance, — dit Geister. — Néanmoins il est certain que pour un grand nombre de personnes c'est la seule période de l'existence qui renferme une parcelle de poésie. Car le plus souvent, les froides réalités de la vie font un obstacle de la rêverie et regardent une imagination active comme un vice, bien plus que comme un bienfait. Heureux l'homme que la cruauté du sort n'a pas complétement dépouillé des attributs de la jeunesse!

« Permettez-moi donc de revenir à ce temps où tout était nouveau pour moi — où les plus grandes révélations de la science me surprenaient par leur nouveauté. Si en ce moment je vous disais gravement : Mon ami, ce soleil glorieux, qui ne vous paraît pas plus large qu'une table ronde et que vous ne trouvez pas très-éloigné, est en réalité un monde de beaucoup plus vaste que le

nôtre et qui en est éloigné de trente-cinq millions de lieues, — vous croiriez que je me moque de vous. A une certaine époque cependant ces mêmes paroles vous ont causé une grande surprise et vous ont jeté dans d'interminables réflexions. Il en fut de même pour moi. Quand j'appris que le soleil, la lune, et les étoiles sont des mondes, j'en fus stupéfait; mais quand mon esprit se fut familiarisé avec cette idée, j'en ressentis de la joie. Et tout en m'instruisant davantage sur les mondes en question, je me dis naturellement qu'il était bien regrettable qu'ils fussent inaccessibles, d'autant plus que si une fois au moins on pouvait s'assurer qu'ils sont habités et qu'ils ressemblent ou non sous d'autres rapports à notre globe, on ne manquerait pas d'intéresser le vulgaire lui-même à cette découverte. Même pendant l'enfance, les esprits pratiques chassent des rêveries aussi irréalisables, mais comme j'avais un penchant pour les théories et une imagination suffisante je n'abandonnai pas si facilement, une fois conçue, l'idée d'un voyage à un autre monde, à travers l'espace. J'y rêvai longuement et c'est peut-être ce qui est cause qu'elle est entrée plus profondément dans mon esprit que dans celui de la plus grande partie des hommes.

« Néanmoins ce ne fut pas avant d'être entré à l'Université que nous avons quittée si récemment que je conçus *sérieusement* l'idée qu'un voyage de la terre à une autre sphère pourrait bien ne pas être une impossibilité *absolue*. Je crus avoir trouvé la solution de l'une des principales difficultés, celle de la conservation de

l'existence dans le vide. Je soumis indirectement mon idée aux hommes les plus éminents dans la science et j'eus le plaisir de reconnaître que leurs réponses ne renversaient pas, n'ébranlaient même pas ma théorie. J'expérimentai au moyen d'un modèle sur de petits animaux et je reconnus avec joie que ces essais ne faisaient que confirmer la sagesse de mon projet.

« Je ne saurais dire que je me donnai toute cette peine dans le seul espoir de pouvoir un jour ou l'autre quitter la terre *in corpore vero*. Mais je pensais que, laissant de côté cette question, j'avais cependant fait une découverte singulière et utile qui valait la peine d'être affirmée et perfectionnée. Je pensais bien encore comme dans mon enfance, à la possibilité de quitter ce monde, mais je ne me laissais pas aller à étudier la question parce qu'elle me semblait comme à tout le monde d'une impossibilité complète. Mais enfin, par la plus extraordinaire des chances extraordinaires, — enfin, favorisé par la Fortune, la Providence, ou le Hasard, comme vous voudrez l'appeler, un secret splendide m'est révélé qui change immédiatement l'impossibilité de tout à l'heure en possibilité comparativement simple et claire. Sans vous, je n'aurais peut-être jamais découvert la force inconnue de la Nature que révèle ce manuscrit. Ma rencontre avec vous paraît être l'effet d'un pur hasard, mais si les fatalistes ont raison, il est possible que les choses aient été arrêtées ainsi parce que le temps est peut-être venu de faire la plus grande découverte qui ait été faite jusqu'à ce jour et qui rendra prati-

cable l'exécution d'un projet non moins étonnant, et d'une importance non moins grande.

« Mais avant que je vous donne les raisons qui me font croire si implicitement à la vérité de cette légende, je veux vous prouver qu'à l'exception de l'agent principal pour la propulsion du véhicule, j'ai déjà surmonté les principaux obstacles qui peuvent vraisemblablement se présenter dans une entreprise de la nature d'un voyage à la Lune ! »

En disant ces mots, Geister quitta abruptement la bibliothèque et revint au bout de quelques minutes tenant un portefeuille à la main.

Pendant son absence, je donnai libre cours par mes gestes et mes exclamations à l'étonnement indicible et à la confusion inextricable que sa harangue avait produits dans mon esprit. Tantôt je me laissais aller à l'admiration que m'inspirait l'audace de ce dessein ; l'instant d'après tout cet échafaudage me paraissait équilibré sur une pointe d'aiguille. Il ne fallait rien moins que le sérieux extraordinaire de ses manières pour me persuader qu'un homme comme lui, jouissant de la plénitude de son bon sens, ne pouvait pas avoir pour but unique de se jouer de ma bonne foi en m'exposant une théorie aussi étrange. Mais je ne pouvais douter qu'il ne fût sérieux. Tout en m'efforçant de réfléchir avec calme sur ce sujet, et bien que je fisse tout mon possible pour me débarrasser de tous les préjugés, une répugnance invincible me dominait. Je me promis dès son retour de lui exposer mes objections sans plus tar-

der, afin que la combinaison scientifique et subtile de ses plans ne me fît renoncer en partie à mes idées et ne me forçât à admirer l'enchaînement logique du projet, bien qu'il me fût impossible d'admettre le but proposé. C'était donc une répugnance instinctive de ce qui me paraissait une idée monstrueuse qui formait le fond de mon opposition. Comme je me l'étais promis, dès qu'il rentra je le devançai.

« Supposons, lui dis-je, que votre projet réussisse dans tous ses détails; que vous avez réellement quitté la terre, et que vous êtes en route pour la lune, selon vos idées, où allez-vous? Vers une sphère habitée ou vers une sphère déserte?

— Vers une sphère habitée.

— Et cependant l'opinion de la plupart des astronomes diffère de la vôtre?

— C'est vrai, répondit-il, mais attendu qu'on manque des éléments scientifiques nécessaires pour résoudre la question, il faut se laisser quelque peu guider par les hypothèses. Je n'ai pas de raisons pour risquer ma vie dans un projet insensé qui ne ferait que me couvrir de ridicule, et c'est pourquoi je m'étonne que vous me connaissiez assez peu pour ne pas croire que mon ambition est plutôt dans le but que dans les moyens. Croyez-vous que ces mondes immenses, dont le volume et la distance qui les sépare de nous causent, lorsqu'on les contemple, un sentiment inexprimable, moitié crainte solennelle, moitié malaise physique; que ces mondes, qui font partie d'un système dans le-

quel est compris la terre, puissent être d'une inutilité relative? Et en admettant que ces mondes d'un volume immense pussent être couverts d'êtres animés particuliers à leur nature, par quel motif établirez-vous que des sphères d'un volume inférieur à celui de la terre sont dépourvues d'un attribut analogue? Et quelle plus noble ambition y a-t-il que celle de résoudre un grand doute, et d'établir peut-être des moyens de communication entre un monde et un autre?

— Oui, dis-je, mais si je raisonnais d'après vos prémisses, je pourrais vous demander dans quel but créer un si grand nombre de mondes lorsque un seul suffisait. Quelques doctes Pères de l'Église Romaine ont fait allusion dans leurs œuvres à la possibilité que les autres mondes pourraient bien être habités par des créatures parvenues à un degré de civilisation inférieur ou supérieur à celui de la terre. Oseriez-vous passer sans transition d'un degré à un autre et sans courir un grand danger de mort? Vos plans peuvent être sans résultats et votre âme à jamais perdue dès le premier pas.

— J'avoue, dit Geister, que c'est là une opinion dont je ne me suis jamais préoccupé, et elle me paraît être une hypothèse tellement gratuite que je ne la juge pas digne d'examen. J'ai remarqué votre respect pour les Pères de votre Église, mais je ne saurais le partager. La meilleure réfutation que je puisse faire de la témérité de cette entreprise est fondée sur l'instinct. J'ai remarqué que lorsque nous dépassons réellement les limites

de la pensée, la raison chancelle sur son trône et l'abandon de cet enchaînement de pensées nous arrache seul à la folie qui nous guette. Jamais, lorsque mon esprit a caressé ce thême, je n'ai ressenti de frayeur instinctive, bien que j'aie poussé l'imagination jusqu'aux limites de l'horreur. Il y a quelques siècles, l'idée seule d'un voyage à la recherche d'un autre continent, l'Amérique, était traitée avec mépris et depuis, l'humanité n'est pas tellement changée, qu'au dix-neuvième siècle, un projet aussi téméraire, sinon davantage, soit reçu sans opposition.

— Eh bien! lui dis-je, voyons vos plans; mais je vous l'avoue franchement, je suis étonné de voir que vous êtes parfaitement sérieux. Quant à moi mon esprit refuse instinctivement d'étudier sérieusement une conception aussi folle.

— Je m'y attendais, répondit Geister, mais voulez-vous me prêter votre attention?

— Assurément!

— Alors, dit-il, avant de vous expliquer le plan que voici, je vais, afin d'être clair, détailler dans leur ordre les difficultés à surmonter. D'abord il est établi que l'atmosphère de la terre ne s'étend pas au delà de vingt lieues de sa surface, ou, si elle dépasse cette limite, elle est tellement raréfiée qu'elle échappe aux analyses les plus subtiles. Quoi qu'il en soit, chacun sait que les aéronautes et les gens qui ont fait des ascensions dans les montagnes le plus élevées, se sont invariablement trouvés sérieusement indisposés en arrivant aux altitu-

des comprises entre 5000 et 8000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il paraît certain que si, question de dépense à part, on pouvait employer l'hydrogène, ce gaz excessivement rare, au gonflement des ballons, ce qui permettrait d'arriver à des hauteurs supérieures à 5000 mètres, mettons jusqu'à 10 000, il serait impossible à un aéronaute d'atteindre jusque-là parce que la vie serait suspendue à cause de la raréfaction de l'atmosphère. C'est l'attraction de la gravitation agissant sur un corps élastique qui rend l'air plus dense à la surface de la terre qu'au sommet d'une montagne, et la conséquence de cette loi est qu'il se raréfie de plus en plus dans une proportion directe de son éloignement de la surface terrestre. Nous n'avons donc qu'à découvrir le moyen de conserver l'existence au milieu du vide qu'on doit forcément traverser pour effectuer un voyage à la lune. Ce moyen je l'ai trouvé. Vous savez naturellement que lorsque nous respirons nous chassons de nos poumons du gaz acide carbonique en place du gaz et de l'azote que nous aspirons. Il est également certain que les végétaux absorbent l'acide carbonique produit par les hommes, par les animaux, ainsi que par la combustion du feu, et séparant le carbone de l'oxygène, — qui réunis forment l'acide carbonique, — ils retiennent le carbone comme élément de leur croissance, et ils rendent l'oxygène à l'atmosphère. Ainsi l'oxygène, en produisant une sorte de combustion au moyen des poumons, s'entretient aux dépens du règne animal pour nourrir le règne végétal qui vit ainsi sans

cesse, pendant le jour, de la substance animale. Par compensation, et d'une autre manière, les animaux se nourrissent des végétaux. De cette façon la balance se maintient de niveau, et l'atmosphère reste ce qu'elle était de toute éternité. Cela est si vrai qu'on a exhumé des vases fermés, profondément enfouis dans le sol depuis des temps très-reculés et que l'air qui y était renfermé a été reconnu en tous points semblable à celui de nos jours. De ceci il résulte évidemment que le règne animal et le règne végétal sont nécessaires à l'existence l'un de l'autre ; et cette idée me frappa qu'il était possible *de préserver l'existence dans un espace fermé, isolé de l'atmosphère environnante, pendant un temps indéfini*, à la condition que cet espace fermé contînt des arbres, des arbrisseaux, des fleurs, en proportion suffisante. Il est vrai que, la nuit, l'action des végétaux se renverse, et que, pendant un instant, bien que dans des proportions très-faibles, il y a émission de gaz acide carbonique dont l'effet nuisible est combattu par la masse énorme de l'atmosphère terrestre et par des vents qui tiennent le tout dans un état de changement et de mouvement incessant dont l'effet est d'égaliser dans cette masse la proportion des gaz qui la compose. Dans mon modèle, dont ce dessin représente la coupe et dans lequel j'ai fait des expériences sur des souris et des oiseaux, j'ai satisfait à ce besoin en admettant une masse d'air bien plus grande qu'il n'eût été nécessaire sans cela. Néanmoins je pense que, la nuit, l'air de mon appareil contenait plus d'acide carbonique que l'air ex-

térieur pendant le même temps ; mais le règne animal souffre de très-grands écarts à ce sujet si l'on considère que tout délétère que soit ce gaz, on voit cependant des gens alertes et joyeux, et par conséquent ne souffrant pas, au milieu de foules compactes, dans des salles mal ventilées, où l'air est excessivement saturé de gaz acide carbonique exhalé par tous les poumons, et qui par contre-coup est très-pauvre en oxygène. En outre, puisque les animaux sont généralement plongés dans le sommeil pendant l'action contraire des végétaux, la respiration est forcément plus faible, ce qui a pour conséquence une consommation moindre d'oxygène et une moindre production d'acide carbonique. Mon modèle était donc complet, et, par conséquent, il me paraissait certain que, si une construction d'une grande solidité et parfaitement impénétrable à l'air était érigée, et qu'elle contînt une certaine proportion de végétation, un homme pourrait exister dans cette construction, isolée au milieu du vide, pendant un espace de temps considérable, réserves faites pour les différences fréquentes qui surgissent entre la théorie et la pratique.

—C'est là une idée splendide ! lui dis-je avec chaleur en l'interrompant. Je m'étonne seulement qu'on n'y ait pas songé plus tôt.

— Si on n'y a pas songé plus tôt, dit Geister, c'est que cela ne répondait à aucune idée pratique. Cependant, comme je vous l'ai déjà dit, la difficulté, en apparence insurmontable, de découvrir un agent locomoteur applicable à une construction de ce genre, m'a

empêché jusqu'à ce jour de m'attacher sérieusement à l'idée grandiose d'un voyage vers un autre monde, idée à laquelle a toujours été subordonné l'intérêt que je prends au succès d'une invention scientifique. Il ne fallait pas songer à un ballon comme agent ascensionnel, quand bien même on eût découvert un gaz presque absolument dénué de poids. Car en admettant que notre atmosphère n'ait pas de limites réelles, mais remplît l'infini de l'espace, elle doit être cependant tellement raréfiée que, quand même le gaz ne pèserait absolument rien, le poids d'une machine ordinaire empêcherait le ballon de s'élever au delà d'une certaine limite. Mais la légende que voici révèle l'existence d'une *nouvelle propriété de la nature, celle de la répulsion !* »

Il se fit quelques instants de silence que je rompis.

« Cette propriété n'est pas absolument nouvelle, dis-je. Il y a une plante, la Sensitive, qui se dérobe au moindre attouchement, qui frémit même quand on l'approche. Et la répulsion n'existe-t-elle pas aussi bien que l'attraction dans le magnétisme, puisque les pôles correspondants de deux morceaux de fer aimantés mis en contact, s'éloignent violemment dès qu'on les abandonne à eux-mêmes ?

— C'est vrai, dit-il, je n'y songeais pas. Pourquoi, je vous prie, la répulsion n'existerait-elle pas à l'état naturel aussi largement, aussi visiblement que l'attraction ? Car vous remarquerez que toutes les propriétés sont douées de leur contraire : la chaleur, — le froid ;

la lumière, — l'obscurité; le plaisir, — la douleur; la beauté, — la laideur; le positif, — le négatif; la force centrifuge, — la force centripète; et ainsi de suite. Pourquoi pas l'attraction et la répulsion, à l'état physique comme au moral?

— Sans doute, répondis-je, frappé par la logique de ce raisonnement.

— Donc en admettant qu'on puisse obtenir un répulsif minéral, — je vous dirai plus tard pourquoi je crois si implicitement au dire du moine,— il me suffira d'attacher mon agent répulsif à la machine que je vous ai décrite pour qu'il me soit possible de m'éloigner de la terre et de parvenir dans un autre monde.

— Oui; mais le principe qui vous a éloigné de la terre ne vous éloignera-t-il pas de tous les autres corps célestes?

— Cette pensée m'a frappé tout d'abord, mais j'ai imaginé aussitôt un procédé qui me permit de surmonter cette difficulté. Voici de quelle manière : — je ne fixerai à mon appareil que juste ce qu'il faudra de matière répulsive pour contrebalancer son poids. Le surplus, c'est-à-dire ce qu'il faudra pour opérer l'ascension, serait attaché de telle manière qu'il pût aisément être détaché et abandonné à lui-même. De la sorte on pourrait laisser dominer pendant quelque temps l'attraction de la gravitation, c'est-à-dire qu'on descendrait avec une vitesse croissante. Cette chute pourrait néanmoins être graduée, ralentie, ou absolument arrêtée au moyen de corps pesants suspendus aux

parois du véhicule, qu'on détacherait un à un, jusqu'au moment où l'on atteindrait sans encombre la surface lunaire. Tout ceci n'est-il pas praticable ?

— Cela paraît très-praticable et même très-simple et très-naturel, répondis-je. Mais quelle conception téméraire !

— Pas plus téméraire que ce que les hommes font journellement dans un but bien moins noble, dit Geister. Il est vrai que dans mon véhicule la moindre fissure laissant échapper l'air deviendrait fatale, à moins qu'on ne parvînt à la boucher immédiatement, au péril de sa vie. Mais en faisant construire des murs doubles, superposés, dont l'intervalle serait rempli d'une matière très-dense, en ayant soin, en outre, que la construction des parois ne laissât rien à désirer, qu'elles fussent faites de bois de choix, et que l'intérieur en fût doublé en fer, les chances d'un pareil événement sont réduites à une sur mille, en restant dans un chiffre très-modéré. Il est encore vrai que la pression de l'air intérieur, n'étant pas contrebalancée par l'air extérieur, tendra à disjoindre les parois de toutes parts, mais on peut éviter cette catastrophe en entourant la machine de barres de fer qui maintiendront le tout en place sous leur étreinte gigantesque. Le danger ne sera donc guère plus grand que celui affronté chaque jour par certains hommes pour se procurer des moyens d'existence, par des hommes tels que les mineurs, les baleiniers, les pêcheurs de perles, et surtout les oiseliers des îles Orkney qui, attachés par la ceinture à une corde, descen-

dent le flanc d'un précipice et vont tranquillement dénicher des oiseaux ou recueillir des œufs, suspendus au-dessus d'un gouffre béant. Et si ces hommes hasardent avec gaieté leur existence, simplement parce que les circonstances ont fait de leurs métiers un moyen de gagner leur pain, avec quel enthousiasme ne me hasarderai-je pas, ayant devant moi un si noble but? Ne soyons pas égoïstes, car je ne sais rien de plus désagréable. Je dirai seulement que celui qui quitterait cette planète pour visiter un autre monde et qui reviendrait pour décrire ce qu'il aurait vu serait assurément considéré comme l'homme le plus extraordinaire de son siècle; — je dirai plus, l'homme le plus extraordinaire qui aurait paru ici-bas. Car, dites-moi, je vous prie, pourrait-on comparer sans partialité le voyage de Colomb à la recherche du continent américain et trouver que la témérité de l'entreprise et la noblesse de son but soit égales aux péripéties qui accompagneront un voyage vers un autre monde? Il s'écoulera bien des siècles avant que le nom de Colomb soit tombé dans l'oubli; combien alors durera la gloire de celui qui tracera le chemin d'une planète à une autre? »

Il s'arrêta pour reprendre haleine, et je demeurai très-ému, autant de son éloquence que de la possibilité apparente de l'exécution de son dessein.

« Ce serait une noble entreprise, — dis-je. — L'homme qui l'accomplirait pourrait se regarder comme marqué par la destinée, car il serait choisi entre tous!

— Ah! vous commencez à partager mon enthou-

siasme, dit-il. Je m'en réjouis et j'en infère que vous ne voyez aucun obstacle insurmontable se dresser à l'encontre du projet.

— Je n'en vois pas, quant à présent, du moins, répondis-je. A vrai dire, la seule chose qui me surprenne c'est que je sois forcé de reconnaître que le côté matériel de votre plan, autant qu'on en peut juger par avance, est bien moins complexe que la plupart des entreprises sensées et exécutées par des hommes réduits à leur propre force. Mais, pour l'exécuter, il faut une grande abnégation, une persévérance inébranlable, en un mot, il faut se donner corps et âme au magnifique résultat qu'on a en vue.

— C'est vrai, dit-il gravement.

— Assurément, continuai-je, vous me paraissez suffisamment résolu pour l'instant ; mais l'exécution d'un semblable dessein est impossible à un homme ordinaire, non moins qu'à un simple rêveur. Car l'un manquerait de la prévoyance et de l'industrie indispensables, pendant que l'autre serait réduit à l'impuissance entre un esprit vagabond et un corps indolent.

— C'est encore vrai, dit-il d'un air pensif. J'ai toujours été un rêveur, et Dieu merci ! j'en suis un encore. Je crois cependant réunir les deux natures du rêveur et de l'homme d'action. J'ai une volonté puissante, je puis résister à mes désirs et gouverner mon imagination. C'est déjà beaucoup de pouvoir dire cela sans mentir. Il est bon de remarquer que les hommes qui possèdent une volonté de fer, bien qu'ils ne soient pas

doués sous d'autres rapports, arrivent à une réputation au moins égale à celle des hommes de talent qui n'ont pas de volonté, qui sont esclaves de leurs désirs, les jouets des événements, parce que en somme ils accomplissent plus de choses que ces derniers. Et maintenant voulez-vous m'excuser et me permettre de me retirer chez moi pendant toute la journée de demain ? J'ai hâte de développer un plan, d'élaborer et d'éprouver mes premières idées relativement à l'agent principal dont je vous ai parlé, et je sens que j'y arriverai mieux en isolant mes regards, mes oreilles, et mes pensées du monde extérieur et de son tumulte. »

CHAPITRE IV.

VOYAGE DE GEISTER AUX MONTAGNES ROCHEUSES.

De quel charme puissant jouit un esprit supérieur ! Quelles infimes objections j'avais pu élever contre le plan de Geister et avec quelle facilité il les avait dispersées ! Le tout me paraissait si parfaitement praticable que même maintenant, pouvant y penser tranquillement, sans préjugés, loin de l'influence sympathique de l'enthousiasme, il m'était impossible d'y trouver un défaut, un obstacle sérieux. Néanmoins cet antagonisme secret avec lequel j'avais d'abord accueilli ce qui me semblait une impossibilité, subsistait encore ; mais après cette conversation, l'aspect de la question ayant complétement changé, ma raison se refusait à faire usage de ce préjugé contre un dessein que la raison avait éprouvé et qui avait vaillamment supporté l'épreuve.

Une chose cependant me parut avoir été négligée. Était-il impossible que la substance répulsive, en ad-

mettant *à priori* son existence, ne jouît de ses propriétés que pendant un temps limité, c'est-à-dire la force répulsive ne pouvait-elle pas être d'un caractère éphémère ? Ceci me semblait au moins problématique, mais par-dessus tout je doutais de l'exactitude du récit du moine. La localité était suffisamment décrite, mais la connaissance que j'avais de la Californie et de la Sonore, ainsi que de la région orientale, était trop restreinte pour me permettre de déterminer exactement la position d'une montagne et d'une rivière d'après les noms et la description contenus dans la Légende.

Sous l'influence de ces pensées, le jour qui suivit s'écoula lentement et désagréablement ; car, voulant laisser Geister tout à lui-même, je m'interdis de pénétrer dans la bibliothèque où il était enfermé et je passai la journée à lire dans mon cabinet de travail, en rompant la monotonie par de vaines tentatives pour rendre exactement une de ces ingénieuses énigmes musicales, si je puis m'exprimer ainsi, — une de ces merveilles d'harmonie et de science où excellent les compositeurs allemands, et qui était l'un des airs favoris de Geister.

La nuit vint, et, comme il était possible qu'il désirât me voir avant de se mettre au lit, je veillai jusqu'à une heure avancée. Le sommeil me prit à la fin et sans l'avoir cherché, j'accueillis avec plaisir le repos mental qu'il m'apportait et je ne me réveillai que le lendemain vers midi.

Je m'habillais à la hâte quand un domestique entra tenant à la main une lettre qu'il me dit avoir reçue de

M. Geister avec ordre de me la remettre à mon réveil. On imaginera facilement mon étonnement au contenu de cette lettre.

« Mon cher Beaupré, je vois d'ici votre surprise lorsque cette lettre vous apprendra que je suis parti. Le départ d'un invité, d'une manière aussi clandestine et sans raison ostensible, paraît dès l'abord inexplicable. Je ne doute pas que vos domestiques, s'ils surprennent le moindre signe d'étonnement de votre part, ne passent incontinent la revue de la vaisselle plate et des couverts d'argent, et qu'ils ne soient désappointés quand ils reconnaîtront qu'il ne manque pas la moindre cuiller. Quoi qu'il en soit, je m'empresse de vous expliquer les motifs de ma conduite.

« Si extraordinaire que vous ait paru ma dernière conversation, je ne me suis pas éloigné si brusquement dans le seul but de produire de l'effet, car je ne trouve pas qu'il y ait le moindre mérite à être mystérieux pour l'amour du mystère ou bizarre dans le seul but d'éviter la vulgarité. Je m'explique.

« Je crois vous avoir suffisamment prouvé le côté pratique de mon projet ; la Légende seule était admise *à priori*, attendu que je me faisais fort de trouver des preuves qui la corroborassent. Je me suis trompé. En dépit de l'abondance apparente des détails topographiques, il m'est impossible d'arriver à une conclusion certaine à l'égard de la position exacte de la montagne et du fleuve qui y sont mentionnés ; d'indiquer au-

cune des ramifications des Montagnes Rocheuses où l'événement a dû s'accomplir. Il devient donc nécessaire que je détermine, par une recherche personnelle, la fausseté ou la vérité des faits avancés dans la lettre du moine, et j'ai une si grande hâte de savoir à quoi m'en tenir, qu'ayant appris par hasard qu'un vaisseau part de Cadix dans trois jours pour l'Isthme de Panama, je me suis décidé sans hésiter à prendre passage à bord de ce vaisseau.

« Une résolution si soudaine et l'exécution suivant d'aussi près cette résolution est faite pour vous surprendre, surtout si jusqu'à présent vous n'avez vu en moi qu'un rêveur, un homme à théories. Il est donc possible que cela vous étonne, et plus encore, car vous y verrez la preuve que je suis de ceux qui ne supportent jamais tant d'épreuves, qui ne travaillent jamais avec plus de persévérance que pour le triomphe d'une idée.

« Il semble cependant qu'il y ait moins de raisons pour la manière abrupte dont je vous ai quitté. La seule excuse plausible est que je suis fort impressionnable. J'ai pensé que si je vous faisais mes adieux de vive voix, vous pourriez imaginer que je désire que vous m'accompagniez, idée qni aurait pu avoir deux conséquences désagréables : un refus de votre part avec force excuses et compliments, et l'obligation d'essuyer un refus sans avoir rien demandé. Loin de vous l'idée que mon brusque départ puisse avoir pour raison mon indifférence pour vos sentiments et votre jugement ; bien au contraire, je vous assure qu'il n'est personne

que je respecte et que j'estime plus que vous, ou que je désire davantage avoir pour ami intime.

« Ces explications, je n'en doute pas, vous feront excuser la brusquerie de mon départ.

« Je vous écrirai à toutes les stations importantes de mon voyage. Vous regardant non-seulement comme intéressé jusqu'à un certain point à mes projets, mais encore professant à votre égard une amitié que je n'ai ressenti pour personne au monde, je me hâterai de revenir vers vous dès que j'aurai atteint le but. Adieu !

« Votre appréciateur sincère,

« CARL GEISTER. »

Je passerai à la hâte sur les réminiscences de ce que j'appellerai mon existence, et non pas ma vie, pendant les mois qui suivirent. Privé tout à coup de la société d'un homme intelligent dont la conversation, grâce à ses connaissances presque universelles, à son esprit actif et observateur, et à son amour pour les bizarreries du langage, était toujours intéressante, presque toujours digne d'être retenue par la mémoire, et souvent captivait et absorbait entièrement ; cette perte seule qui n'avait pas entraîné la rupture de la liaison amicale nouvellement formée, suffira pour expliquer l'inquiétude apathique avec laquelle je repris mon ancienne manière de vivre.

Ce ne fut que sept mois après le départ de Geister que je reçus une lettre de lui. Elle portait le timbre de la poste de San Diego (Californie). Cela suffisait pour

me montrer qu'il poursuivait toujours son dessein. J'en rompis le cachet avec une impatience fébrile, et je lus ce qui suit :

« San-Pablo, Californie.

« Dans une misérable ville située sur les rives du Colorado, où l'administration de la loi est une dérision, — dans une ville remplie de l'écume de la société Hispano-Américaine, de réfugiés politiques du Mexique, de vauriens chassés de la communauté des Mormons d'Uttah, et de métis du pays qui forment la classe la plus dégénérée de cette société, — dans une misérable maison est alité Carl Geister, malade et souffrant, mais non découragé.

« Je suis allé de Cadix à Panama, puis par un monotone voyage le long des côtes, j'ai gagné le golfe de Californie, l'embouchure du Colorado, et de là San Pablo. J'avais l'intention d'aller d'une traite de San Pablo aux Montagnes Rocheuses, mais pris par la fièvre, le jour même de mon arrivée dans cette ville, j'ai été obligé de prendre le lit où je suis resté un grand mois.

« Un des domestiques de la maison, un nègre libre, nommé Rodolphe, m'a témoigné de si grandes attentions pendant ma maladie, que ressentant le besoin d'un serviteur et d'un compagnon, je l'ai pris à mon service. Il persiste énergiquement à regarder cet engagement comme une récompense de la bonté qu'il m'a montrée pendant les mauvais jours, et je ne saurais

douter de sa fidélité après les preuves quotidiennes de gratitude qu'il me donne.

« San Pablo, situé près du confluent du Colorado et de la Gila, est, je crois, la dernière ville du nord de la presqu'île californienne, aux confins d'un pays habité par des tribus d'Indiens nomades dont la férocité est proverbiale. Je m'étais d'abord décidé à remonter le Colorado jusqu'à sa source dans les Montagnes Rocheuses, mais, après information, je me convainquis que l'aspect général de ce fleuve était tellement différent de celui qui est dépeint dans la Légende, qu'il était impossible que ce fût lui qui coulât au pied de El Monte del Milagro. Dans cette conjoncture je me serais trouvé fort embarrassé sur ce qui me restait à faire, — car un dangereux voyage de plusieurs centaines de lieues est une entreprise trop grave pour être tentée à la légère, — n'eût été Rodolphe, le nègre. Pendant que la faiblesse qui suit la fièvre me forçait à garder la chambre, il questionna les trappeurs et les chasseurs de la ville et des environs et finit par trouver un vieil explorateur des Montagnes Rocheuses qui lui donna le renseignement suivant :

« Il existe une chaîne de montagnes que les chasseurs mexicains nomment Los Montes del Sud qui court au sud-ouest des Montagnes Rocheuses. Coupant cette chaîne ou ce rameau, le Rio de la Esperanza suit la même direction l'espace d'une vingtaine de lieues après quoi, il se dirige vers le Sud et jette ses eaux dans la Gila. Les vingt lieues de pays pendant lesquelles la

montagne et la rivière marchent de compagnie sont comparativement inconnues des chasseurs, à cause des chutes et des rapides nombreux qui interrompent la navigation et aussi de la férocité des tribus de cette région qui semblent avoir pour principe la haine des blancs. Dans cette chaîne, il y a un pic d'origine volcanique qui ressemble sous deux points importants à la description de El Monte del Milagro. Il y a un lac à une centaine de mètres au-dessus du niveau de la rivière sur un plateau formé par une des irrégularités volcaniques de la montagne et le côté tourné vers la rivière présente l'aspect d'un précipice concave.

« Il est possible que ces deux coïncidences ne soient que des bizarreries de la nature et qu'il en existe plusieurs exemples de par le monde ; mais je regarde comme un heureux présage le nom de cette rivière (la rivière de l'espérance), et je me promets de la parcourir depuis sa source jusqu'à l'endroit où elle se confond avec la Gila, dès que mes forces seront suffisamment revenues pour me permettre d'affronter les rigueurs du voyage. En questionnant moi-même le vieux chasseur, je reconnus qu'il n'avait parcouru qu'une seule fois ces localités en se rendant au Nouveau-Mexique. Il pensait qu'il serait préférable de remonter le Colorado jusqu'à la Conception et d'aller par terre jusqu'à Los Montes del Sud ; de plus il offrit à nous servir de guide moyennant une certaine somme. Comme les avantages de ces offres étaient évidents, j'acceptai immédiatement les

conditions et j'espère être parti avant que cette lettre soit arrivée à San Diego.

« Je dois avouer, en ma qualité de vrai citoyen du monde, qu'il existe, en dépit de la confiance en soi et du dévouement à un noble dessein, quelque chose dans l'idée de laisser la civilisation derrière soi qui répugne aux goûts d'un homme bien élevé. Si ce n'était que le désert, solitaire et émouvant, on en pourrait affronter sans crainte les périls. Mais ce désert, habité par de farouches sauvages, ce désert dont la solitude est troublée par les cris de vengeance d'une tribu et le cri de guerre d'une autre, — c'est là certainement ce qui séduira plus volontiers le trappeur que l'étudiant.

« Néanmoins, bien que je sois un étudiant, j'affronterai sans crainte des dangers plus grands encore, pour reculer les limites de la science. L'enfant de la nature peut être brave par impulsion et momentanément, mais le courage véritable et la résolution inébranlable ne se trouvent que chez celui qui a un but plus noble que la peau du castor ou la chevelure de l'homme rouge.

« Malgré mes efforts pour arriver au stoïcisme et me préparer au désappointement qui m'attend peut-être, je suis tout désir, tout ardeur, pour commencer ce voyage. J'espère que lorsque cette lettre vous parviendra, j'aurai pu inscrire encore une fois sur mes tablettes ce mot magique : — Succès ! »

CHAPITRE V.

RETOUR DE GEISTER.

Cette lettre me jeta dans une grande inquiétude et me causa un mécontentement indicible. J'étais alors fermement convaincu que si difficile que fût sa tâche, Geister l'accomplirait avec succès, selon toutes les probabilités humaines et grâce à son indomptable persévérance. Cependant, bien qu'il eût déjà échappé à la mort par la fièvre, était-il possible qu'il échappât également à la sagacité sanguinaire des sauvages errants qui infestaient le pays? Pourquoi n'étais-je pas avec lui? L'aveu du besoin d'un compagnon qu'il faisait en parlant du nègre Rodolphe, n'était-il pas un reproche tacite à mon adresse? Si, comme j'aurais dû le faire, je l'avais rejoint à Cadix, immédiatement après la réception de sa lettre, il n'aurait pas refusé ma compagnie pour cette expédition. Mais ces regrets venaient trop tard; il ne me restait qu'à espérer et attendre.

Passons rapidement sur une nouvelle période de sept mois. A l'expiration de ce temps, je fus obligé de quitter Madrid pour traiter une affaire importante, relative à une propriété que j'avais aux environs de cette ville. Cela me retint quelques jours. A mon retour, le premier objet qui frappa mes regards fut une lettre de Geister. Elle portait le timbre de Mexico. Le contenu en était bref, mais excessivement clair.

« Succès ! mon cher Beaupré ! Succès ! La Légende « est l'expression de la vérité, la découverte est aussi « complète que possible.

« Je ne veux cependant pas aventurer dans une lettre « la communication des détails de mes recherches, car « j'espère vous serrer bientôt la main.

« CARL. »

Je fus à la fois enchanté et étonné en lisant ces mots : enchanté du succès de mon ami, — étonné en voyant se confirmer l'exactitude de la Légende. Il devait cependant s'écouler quelques mois avant que je pusse espérer revoir Geister. Je retournai encore une fois à des études qui étaient devenues relativement sans intérêt pour moi, tant l'acquisition de la science vulgaire me semblait de peu de prix en comparaison de ce projet immense et glorieux, — de ce projet qui me paraissait immense et glorieux depuis que les dernières nouvelles avaient donné à sa gigantesque ambition une apparence essentiellement pratique.

Cependant ce n'était pas seulement la majesté de la conception qui me fascinait, c'était surtout celui qui l'avait conçue. Il s'était réellement imposé à mon intérêt d'une manière assez peu fréquente chez les hommes. Sa sincérité, sa franchise transparentes, m'avaient dès l'abord surpris et enchanté; et ces qualités, jointes au charme de sa conversation, m'avaient poussé à rechercher son amitié. Et qu'on ne croie pas que ces sentiments étaient dus au contraste qu'ils formaient avec mon existence retirée, car à cette époque je fréquentais le monde et l'on recherchait beaucoup ma compagnie, — peut-être à cause de ma fortune. Malgré cela, je ne rencontrai personne qui me plût ou m'intéressât pendant longtemps. Les gens que je voyais chaque jour étaient doués d'une bonne éducation, mais ils ne sortaient pas de l'ordinaire. Pour moi, je trouvai qu'ils manquaient de personnalité; rien ne les distinguait des hommes de leur classe. Les seuls caractéristiques possédés par quelques-uns procédaient d'une anomalie quelconque dans leur individu, — le strabisme ou une jambe de bois. Mais quant à leur esprit, c'était un simple plagiat de celui d'hommes supérieurs. Il me semblait sans cesse m'être déjà trouvé en rapport avec eux. Au contraire, l'individualité de Geister était un fait positif et magnifique; elle se faisait sentir à moi à travers un continent et un océan; je n'avais rien rencontré qui lui fût comparable.

Un soleil splendide éclairait le jour du retour de Geister. Il m'avait écrit de Cadix pour m'apprendre son

arrivée sans encombres et son départ immédiat pour Madrid, de telle sorte que je savais presque à quelle heure j'entendrais le bruit de son pas dans l'escalier. Je me mis à la fenêtre, et j'attendis avec bonheur.

Enfin, le bruit d'une voiture qui approchait se fit entendre. Aussitôt j'oubliai tout décorum, et me précipitant vers la porte, je traversai la pelouse au milieu de laquelle je rencontrai Geister qui, incapable de contenir son impatience, avait laissé la voiture à la grille, et accourait avec non moins d'ardeur à ma rencontre.

Après un léger repas, nous nous retirâmes dans la bibliothèque où il commença sans désemparer le récit de son expédition.

CHAPITRE VI.

VÉRIFICATION DE LA LÉGENDE.

Montés sur des mustangs, Geister et ses deux compagnons quittèrent San Pablo au commencement de l'été, afin de laisser derrière eux, avant que la chaleur ne devînt excessive, les forêts vierges et les marais fiévreux qui s'étendent entre le Colorado et la Gila, dans la direction du nord-ouest. A la fin du quatorzième jour, le caractère du paysage passa du chaos de végétation tropicale, à la nudité stérile, qui s'accrut en grandeur et en désolation à mesure qu'on approchait de la chaîne principale de Montagnes Rocheuses, où les voyageurs s'arrêtèrent pendant deux jours, estimant qu'ils s'étaient assez avancés vers le nord. Puis ils prirent la direction du sud, contournant la base des montagnes, notant soigneusement les particularités de la route, explorant toutes les rivières qui semblaient avoir la moindre chance d'être celle qui faisait l'objet de leurs recherches.

Deux mois s'écoulèrent avant d'atteindre le Rio de la Esperanza, qu'ils reconnurent pour une rivière torrentueuse coulant au milieu d'une vallée. En remontant son cours à travers Los Montes del Sud, à la fin du second jour, ils arrivèrent en vue d'un pic qu'ils reconnurent aussitôt pour El Monte del Milagro. On voyait parfaitement les deux aiguilles et le précipice concave, et en montant l'une des pentes de la montagne, ils arrivèrent sur l'emplacement d'un ancien lac dont les eaux s'étaient desséchées, mais qui répondait parfaitement au lac de la Légende du moine espagnol. Cette nuit-là ils couchèrent dans la grotte.

Le lendemain matin, Geister se mit en devoir de vérifier l'exactitude du récit du frère Joaquin. Il fit creuser sur les bords de la rivière, à l'endroit où la tranchée avait dû exister, c'est-à-dire tout près de la grotte, et l'on prit également de la terre extraite des parois de la grotte. Il vit immédiatement que celle-ci différait totalement par son apparence et ses caractères généraux de celle prise aux dehors de la grotte, et qui avait été fouillée, par une raison facile à deviner, à trois pieds de profondeur. Il en conclut immédiatement que la propriété extraordinaire de la répulsion, si elle existait réellement, tenait au mélange, dans une certaine proportion, des deux espèces de terres, et il se détermina à expérimenter d'après ce principe supposé. En conséquence, ayant trouvé un creux dans une partie rocheuse des bords de la rivière, il mélangea en parties égales, ou plutôt à poids égal les deux sortes de terre, et il y

ajouta de l'eau, mais ne produisit que de la boue. Il renversa alors les proportions relatives, mettant deux parties de la terre provenant de la grotte contre une de celle de l'extérieur, et il ajouta de l'eau. La masse se mêla lentement, et se transformant en un corps solide, avec un bouillonnement sourd, elle *prit son essor*, augmentant de vitesse de minute en minute, et finissant par se perdre entièrement dans l'éloignement. D'après ses propres paroles, son ravissement ne connut plus de bornes. Lui ordinairement grave et impassible, se prit à frapper dans ses mains, à rire aux éclats, et à danser follement. Mais cette explosion passée, il fit de nouvelles expériences couronnées du même succès, et les consigna dans des notes rapides, ce qui absorba la journée entière. Il put à peine fermer l'œil de la nuit, tant son succès le rendait joyeux, car il lui semblait maintenant que, d'après sa théorie, il pouvait exécuter la grande idée de son existence.

Le lendemain, les trois compagnons commencèrent leur voyage en sens inverse, mais Geister ne me donna aucun détail sur ce retour. En un mot, son récit était tellement dénué de péripéties, que ce ne fut que plus tard que j'appris les diverses circonstances de ces pérégrinations. Après m'avoir dit ce que je viens de rapporter, il me fit voir des spécimens des deux terres formant la mystérieuse substance qu'il désigna très-justement sous le nom de *Répulsif*. Je les examinai avec curiosité. Celle provenant de la grotte était d'une nature argileuse, d'une nuance gris de fer; celle de l'exté-

rieur était couleur chocolat foncé, d'aspect volcanique, se réduisant facilement en poussière, et les parcelles avaient comme un reflet métallique. Je reconnus, au moyen de l'aimant, la présence du fer dans la première, mais il me fut impossible de découvrir la nature des autres corps qui la composait; je puis dire seulement qu'ils avaient une légère odeur sulfureuse. L'autre terre était insensible à l'aimantation, inodore, et repoussait absolument l'analyse.

Je me procurai une cuvette dans laquelle je mélangeai les deux espèces de terre dans les proportions convenables, puis j'ajoutai de l'eau. Le temps et le transport n'avaient pas affaibli leurs propriétés; graduellement, après un léger choc et un dégagement de vapeur analogues à ceux de la chaux mise en contact avec l'eau, elles s'unirent en une masse solide qui s'éleva lentement et alla frapper le plafond. Je montai sur une chaise et la ramenai vers le sol; puis nous y attachâmes un tabouret, mais elle ne put le soulever à cause du trop grand poids. Le tabouret remplacé par une cage contenant un oiseau, elle s'éleva de nouveau, — très-lentement d'abord, puis avec une vitesse graduelle et croissante, jusqu'à ce qu'elle touchât le plafond. La laissant où elle était, je pesai ce qui restait de la terre, et trouvant un poids de trois livres, j'y mêlai de l'eau avec le même résultat que précédemment. Geister maintint la nouvelle masse de matière répulsive pendant que j'y attachais un poids de trois livres. Avec ce fardeau, elle s'éleva néanmoins quand elle fut libre;

ce qui nous causa une certaine surprise, car nous pensions que, en ne comptant pas le poids de la corde, la masse abandonnée à elle-même, entre le plancher et le plafond, resterait dans le *statu quo*, puisque le poids de la terre, avant le mélange, était égal au poids attaché. Cependant pour arriver à ce résultat, il fallut un poids de trois kilogrammes, ce qui prouvait que la force de répulsion de la Terre (notre planète) à l'égard de ce corps était exactement le double de sa force d'attraction sur les terres avant le mélange.

En ce moment une objection relative à l'ascension du rempart telle qu'elle est racontée dans le récit du moine, me frappa. Puisque l'addition de l'eau, lorsque les ingrédients sont mêlés dans une proportion suffisante, produit immédiatement la substance répulsive, comment se faisait-il qu'aussitôt formées les diverses parties du répulsif ne s'étaient pas éloignées! Car il était clair que dans la construction du rempart, le mélange des terres avait eu lieu exactement dans les mêmes proportions. Cette difficulté fut en partie résolue lorsque nous eûmes mis en contact les deux masses du répulsif. Elles s'attirèrent réciproquement au lieu de se repousser, comme on aurait pu s'y attendre. Enfin nous reconnûmes, ce qui annulait complétement l'objection, que lorsque le mélange des terres avait lieu à l'aventure elles cherchaient leur niveau, pour ainsi dire, au contact de l'eau, s'unissant lentement pour former le mystérieux répulsif, se confondant, en un mot, autant que possible en rejetant le surplus des

terres de chaque espèce, quelles que fussent leurs natures.

J'ai dit qu'un poids de trois kilogrammes balançait le fragment de matière répulsive sur lequel nous expérimentions. C'était exact à une nuance près, mais, à cause peut-être du poids de la corde, il ne demeura pas immobile entre le plancher et le plafond, mais commença à descendre lentement comme ferait une plume ou un duvet de chardon. Je donnai une poussée à la masse dans la direction de la table sur laquelle il y avait un plateau garni d'un service à thé. A notre grande surprise, arrivé au-dessus du plateau, le contre-poids tomba tout à coup suivi du fragment du répulsif au beau milieu de la porcelaine et y demeura sur les débris d'une soucoupe. Cela devenait curieux. Pourquoi cette chute? Je relevai le fragment, l'abandonnai de nouveau, et il tomba comme la première fois. Évidemment quelque chose neutralisait l'action du répulsif. Qu'est-ce que ce pouvait être? La porcelaine? Assurément non. La table d'acajou? Ce n'était pas vraisemblable, mais en tout cas il était facile de s'en assurer. Je relevai de nouveau le contre-poids; le répulsif s'éleva en même temps et tendit la corde, pendant que Geister transportait le plateau sur une autre table. A mesure que s'éloignait le plateau, le poids devenait plus léger et lorsque j'abandonnai le tout à lui-même, il resta immobile comme la première fois, ce qui prouvait que c'était ou le plateau ou la porcelaine qui avait une affinité mystérieuse avec le répulsif. Geister débarrassa le

plateau et le replaça sous le fragment qui retomba aussi brusquement qu'auparavant. C'était donc le plateau. Je grattai légèrement le vernis et je reconnus que le plateau était en fer. *Le fer était donc impénétrable à l'influence répulsive.*

C'était là une découverte magnifique, nous le sentîmes tous deux immédiatement, et dans la joie qu'elle nous causait, nous nous serrâmes chaleureusement la main. Car la conséquence de cette découverte était, qu'au lieu d'être obligé de détacher des parties du répulsif afin de faire descendre la machine projetée vers la surface de la lune et par contre de laisser tomber des poids suspendus à la paroi du véhicule, lorsqu'il serait nécessaire de remonter, on pourrait se passer de tout cela en interposant simplement, d'une façon quelconque, une surface de fer entre le répulsif et le monde situé sous nos pieds, et en éloignant en partie ou tout à fait cette surface lorsqu'il nous serait nécessaire, soit de ralentir notre descente, soit de reprendre notre mouvement ascensionnel.

Ainsi fut complété, pour la théorie, le moyen d'effectuer un voyage à la lune !

CHAPITRE VII.

LA TERRINSULE.

Comme le lecteur a pu le remarquer par les pages qui précèdent, je m'étais identifié sans presque m'en apercevoir avec le projet et l'ambition de Geister. Les expériences dont je viens de parler donnèrent le dernier coup, car il ne fallait que le témoignage de mes sens pour changer en un but défini et arrêté ce qui jusque-là n'avait été qu'un thème à réflexions vagues. Après cela je n'eus plus qu'un désir, qu'une pensée : partager le sort, brillant ou non, qui attendait l'ami auquel j'avais voué un culte véritable. Je sentais qu'il serait préférable d'aventurer ma vie pour le triomphe d'une idée romanesque que d'endurer la monotonie d'une existence terre à terre. N'importe quelle destinée, mais ne pas continuer à n'être qu'une goutte insignifiante dans l'océan de l'humanité !

Je fis mes offres de service à mon ami qui les accepta

joyeusement, et il fut résolu qu'aussitôt que j'aurais converti ma fortune en espèces, nous nous mettrions à la tâche sans plus tarder. Heureusement je n'avais ni parents, ni amis sincères à consulter — du moins aucun que je crusse de mon devoir d'avertir de mes intentions — de sorte que les choses marchèrent rapidement, et une semaine après j'avais à ma disposition une somme considérable en or et en billets de banque. Ayant alors entre nos mains la puissance d'accomplir de grandes choses, nous nous empressâmes de la faire agir.

Comme il était difficile, pour ne pas dire impossible, de faire construire notre machine soit au Nouveau-Mexique, soit en Californie, nous n'avions d'autre parti à prendre qu'à nous décider pour une ville quelconque des États-Unis le plus rapprochée que possible de El Monte del Milagro. Le meilleur moyen était de nous rendre sans tarder à New-York et de nous fixer sur ce point avant de rien entreprendre. Ce qui fut décidé. En conséquence nous prîmes passage pour cette ville où nous arrivâmes après un voyage assez accidenté.

Une des parties du plan de Geister consistait dans l'érection d'un bâtiment ressemblant parfaitement à celui qui devait servir au voyage. Cette construction devait servir à expérimenter dans tous ses développements son système de la régénération de l'atmosphère. Nous devions passer un mois là-dedans, — temps qui nous paraissait devoir amplement suffire à déterminer tout ce qui pouvait nous paraître douteux.

Après information, nous reconnûmes que l'Arkansas était la contrée la plus voisine de El Monte del Milagro où nous pouvions espérer trouver un constructeur suffisamment riche, habile, et entreprenant, pour exécuter nos plans. Nous nous rendîmes donc dans cet État par le chemin le plus court et après d'interminables tâtonnements et des enquêtes multiples nous fixâmes notre choix sur un certain M. Butler, Quaker, habitant Penn's Town. C'était un homme de petite taille, doué d'une physionomie ouverte, gaie, et intelligente, Quaker de la tête aux pieds, particularité qui me séduisit, car avec un Quaker sincère les affaires et les relations sont aussi loyales que possible.

En Angleterre ce M. Butler eût été regardé comme un homme excentrique, outrant encore l'excentricité de sa secte ; mais dans cette bienheureuse république nous avions vu tant de choses et d'individus étranges que cette nouvelle bizarrerie nous laissa froids. Comme tous ses coreligionnaires et contrairement à l'usage des gens de quelque importance aux États-Unis, il n'avait pas d'esclaves; les noirs et les mulâtres employés dans ses chantiers et dans ses ateliers étaient des hommes libres.

Il ne fallut pas longtemps pour lui faire comprendre ce que nous désirions. Soit que les affaires allassent mal à Penn's Town, ou, ce qui est plus probable, soit que la libéralité de nos offres eût démonté le sang-froid habituel du Quaker, il donna son adhésion à tout ce que nous lui proposâmes et offrit de se mettre immédiatement à l'œuvre.

En conséquence, les travaux commencèrent sans délai. Nos plans étaient tellement détaillés qu'il ne pouvait survenir aucune difficulté dans la construction de notre bâtiment. Nous lui donnâmes justement le nom de *Terrinsule*, c'est-à-dire d'une *île terrestre* presque absolument isolée de la Terre, comme une île ordinaire peut l'être au milieu de l'océan.

Dès que le plancher en fut construit, nous le fîmes recouvrir de terre sur une épaisseur de dix pieds et planter d'arbres, d'arbrisseaux, et de végétations de différentes sortes sous la direction d'un jardinier intelligent.

En trois mois *la Terrinsule* fut achevée. Elle avait une superficie de dix ares, quinze mètres de hauteur, et était entièrement composée de bois, soigneusement jointoyé et calfaté, ce qui rendait l'intérieur absolument impénétrable à l'air. Le plafond était à angle aigu et recouvert d'une feuille de fer-blanc afin que la vapeur qui s'élèverait de l'intérieur s'y condensant, pût facilement couler dans des réservoirs qui la conduirait de nouveau dans le sol. En un mot toutes les précautions que la science et la prévoyance pouvaient imaginer, tout ce que la dextérité mécanique pouvait exécuter, fut mis en œuvre pour faire de cet appareil une épreuve aussi définitive que possible.

Dans un angle s'élevait une petite maison divisée en deux chambres, celle du fond faisant l'office de chambre à coucher, l'autre réunissant à la fois les attributs de la cuisine et du salon. Nous réunîmes dans cette pièce

des instruments de musique, outre une collection importante de musique, de livres nouveaux et de revues, en un mot tout ce qu'il fallait pour se distraire, pour tuer le temps pendant la durée de l'étude de cette grande question. Heureusement pour nous que la Patience est sœur jumelle de la Persévérance.

Quand tout fut prêt, nous entrâmes dans *la Terrinsule*, et on nous y enferma. En même temps nous réitérâmes nos instructions et nos ordres afin que la porte ne fût pas rouverte avant l'expiration d'un mois. Nous pouvions entendre ce qu'on nous crierait du dehors, de même que nous pouvions nous faire entendre de la même façon; c'était tout ce qu'il fallait.

Il convient de dire ici quels calculs servirent à fixer les dimensions de *la Terrinsule* qui devait servir de base à la machine au moyen de laquelle nous nous proposions de tenter la navigation de l'espace. La première des prémisses sur lesquelles était édifiée la conclusion de Geister, était le fait reconnu qu'un homme consomme de 60 à 75 centimètres cubes de gaz oxygène en 24 heures. La seconde était le fait non moins prouvé qu'une superficie de 40 ares environ de terre cultivée, qui produit 508 kilogrammes de carbonne, donne par an à l'atmosphère neuf cent vingt-deux mètres cubes de gaz oxygène.

Mais la faculté de production d'oxygène dont jouissent les végétaux et par contre leur absorption de carbone, — d'une façon plus brève, leur puissance de décomposition du gaz acide carbonique, — n'est pas la même

pendant toute l'année, du moins dans la zone tempérée. Ici, en hiver, quand la végétation est suspendue, la quantité d'oxygène nécessaire est empruntée à la région intertropicale où la végétation se développe sans cesse, au moyen des vents qui, en revanche, portent dans ces régions le trop-plein de gaz acide carbonique qui s'accumule partout où la saison d'hiver suspend la croissance et l'action des végétaux, en même temps qu'elle augmente la combustion par le feu dans une notable proportion. Les vents qui jouent ce rôle dans l'économie de la nature sont désignés sous le nom de *vents commerciaux* et leur régularité est chose bien connue. C'est ainsi que dans la masse énorme de l'atmosphère, l'air est maintenu dans un état de pureté presque uniforme sur toute la surface terrestre.

Appliquant ces principes à notre projet, nous convînmes que pendant la durée de notre voyage il n'y aurait pas d'hiver, c'est-à-dire que la végétation, pendant le temps que nous serions enfermés dans notre construction (désignée sur nos plans sous le nom de nacelle, par analogie avec un ballon et son appendice), ne cesserait pas de croître, attendu que l'état contraire, sur une échelle quelque peu développée nous serait fatal. Notre calcul devait en conséquence être basé sur ce principe : — ce n'était pas la quantité d'oxygène donnée par 40 ares de terre cultivée, dans l'espace d'une année, dans un pays tel que la France, qu'il nous fallait savoir, mais bien ce que cette même superficie produirait pendant un mois de la saison d'été. Admettant, pour

faire une large part aux choses, que trois mois sur douze dussent être considérés comme nuls, nous divisâmes 922 par 9 ce qui produit 102.50 ou le nombre de mètres cubes d'oxygène donnés à l'atmosphère par une superficie de quarante ares de terre cultivée pendant un mois d'été. C'est ce qui servit de base aux calculs subséquents. Revenant aux principes déjà posés, nous cherchâmes ensuite quelle quantité de gaz oxygène serait consumée par deux adultes dans l'espace d'un mois. Il nous fallut déterminer d'abord si c'était 60 ou 75 centimètres cubes de gaz oxygène qui seraient absorbés par le carbone de notre sang artériel et transformés en gaz acide carbonique pendant 24 heures. Nous nous décidâmes pour 60 par la raison que nous resterions dans un état de repos pendant toute la durée de notre voyage. Le calcul se transformait donc ainsi : $0.60 \times 2 = 1.20 \times 30$ (jours pour un mois) $= 36$ mètres cubes, ou à peu près un tiers de la quantité d'oxygène produit par une superficie de 40 ares pendant le même espace de temps. C'était donc le tiers de 40 ares qui était nécessaire en admettant, bien entendu, que l'espace isolé contînt une proportion convenable de végétation. Mais nous considérâmes que cette proportion pourrait bien être dépassée, et nous nous arrêtâmes au chiffre rond de 10 ares de superficie, soit le quart, qui devait amplement suffire.

J'omettrai les détails sur le mois que nous passâmes dans *la Terrinsule*. C'est le travers des esprits faibles de s'étendre sur les choses qui n'offrent pas d'intérêt.

Qu'il suffise de dire que les calculs de Geister furent de tout points confirmés par l'expérience, attendu qu'à l'expiration du délai que nous nous étions fixés, l'air nous parut presque aussi pur que le jour de notre entrée. Nous débarrassâmes donc la porte et l'ouvrant à deux battants nous reparûmes à l'air libre. M. Butler était là et s'empressa de venir à notre rencontre suivi d'une foule d'ouvriers curieux qui avec un sans-gêne tout américain, suspendirent leur travail pour nous contempler à leur aise.

« Je présume que votre expérience a eu un plein succès, — nous dit le Quaker avec un sourire. — Je vois que vous ne vous en portez pas plus mal.

— Oui, un plein succès, — répondit Geister, dont la joie débordait. — Allons chez vous afin de faire des libations aux dieux en manière d'actions de grâce, en ayant soin toutefois de les faire passer par notre gosier et non de les répandre sur le sol comme faisaient ces imbéciles d'anciens. »

Nous passâmes donc dans le sanctum de M. Butler où nous vidâmes quelques verres en l'honneur de notre succès. Notre entrepreneur, bien que Quaker, ne pratiquait pas l'abstinence, aussi se joignit-il volontiers à nous. Cette cérémonie achevée nous songeâmes sans plus tarder aux affaires. Geister commença par rappeler à M. Butler ce que nous lui avions dit, c'est-à-dire que si nous étions satisfaits de *la Terrinsule* et que notre expérience réussît, nous lui proposerions une entreprise plus importante. Il ajouta que c'était de cette

entreprise que nous voulions lui parler. Nous nous étions promis de ne pas révéler à âme qui vécût le but de notre machine, mais nous reconnûmes qu'il était absolument nécessaire de faire nos confidences à M. Butler. En lui affirmant qu'il n'aurait aucun motif moral ou religieux de regretter ce que nous exigions de lui, nous obtînmes la promesse qu'il garderait dans le plus profond secret le but vers lequel nous tendions et que nous allions lui confier. Puis Geister lui exposa nos plans, ce qui le plongea dans une stupéfaction indicible. Tout d'abord, néanmoins, il nous examina curieusement comme s'il doutait de notre bon sens, idée qui me parut tellement bouffonne que je partis d'un éclat de rire retentissant. Mais quand Geister eut réfuté toutes ses objections, il montra dans toute sa personne l'admiration sincère que lui inspirait ce projet.

Nous voulions d'abord avoir les devis de la construction du véhicule et aussi le chiffre approximatif du transport aux Montagnes Rocheuses, du remontage, et de la dernière main-d'œuvre. Nous avions déjà payé comptant le prix de *la Terrinsule*, ce qui devait nous donner à ses yeux le caractère de clients sûrs et avantageux. Aussi nous traita-t-il ainsi, promettant de fournir les devis aussi promptement que possible, mais disant en même temps que vu le caractère étrange et nouveau de ce travail, il lui faudrait un temps assez considérable.

« Ami, — dit-il en s'adressant à Geister, — il faut que tu saches que cette boîte que tu désires, que cette

serre-volante si je puis parler ainsi, ne saurait être commencée et parachevée avec la même rapidité qu'on mettrait à édifier une église, une salle de réunion, ou un hôtel. C'est une entreprise sans précédent; aussi, n'ayant que les plans et ma propre industrie pour me guider, quelque activité que j'y apporte, c'est néanmoins une œuvre de temps. »

Il nous importait peu, heureusement, puisqu'on ne pouvait guère commencer avant le printemps suivant, que nous attendions impatiemment. Nous convînmes d'occuper notre loisir forcé par une vie aussi active que possible, autant pour nous habituer à la fatigue (car nous ignorions ce qui nous attendait) que pour nous procurer un grand nombre de renseignements afin de venir en aide à Butler, et d'abréger ainsi le délai demandé. Ceci convenu et la journée s'avançant nous nous retirâmes dans les chambres qui nous étaient réservées dans la spacieuse habitation de notre ami le Quaker. Et il nous parut étrange que la bizarre construction, où nous avions vécu un grand mois, fût abandonnée ainsi à son sort, éclairée à l'intérieur par les rayons mystérieux de la lune alors dans son plein, mais veuve de l'esprit qui l'avait animée.

CHAPITRE VIII.

LE NÈGRE PHILOSOPHE.

Une heure environ avant de quitter M. Butler, nous avions envoyé Rodolphe en avant pour préparer nos chambres. En approchant du corridor qui y conduisait nous entendîmes des voix, des voix de nègres, et comme Geister me fit signe de m'arrêter, nous écoutâmes, dans l'espoir que cette conversation pourrait renfermer quelque idée nouvelle ou une suggestion inattendue. Ils étaient au nombre de quatre, ce qu'un coup d'œil furtif nous révéla, à savoir : Rodolphe, notre domestique, le groom de M. Butler, un autre jeune noir servant à plusieurs fins, et un vieux moricaud que nous avions vu travailler dans le chantier. L'orateur était le groom, nommé Annibal. Il parlait avec une volubilité extrême, bien qu'il traitât un sujet assez abstrait : — le bonheur.

« Je vous dis, moi, — disait-il, — qu'il n'y a pas de

raison d'envier personne, car chacune des créatures de ce monde, riche ou pauvre, noire ou blanche, laide ou belle, adroite ou non, possède la même quantité de bonheur ou de malheur dans le cours de son existence. Si quelqu'un venait me dire : Ne voudrais-tu pas être ton maître? je répondrais : Non, je n'y tiens pas, ou pour dire vrai, cela me désobligerait, car j'ai une certaine affection pour ma petite personne, telle que vous la voyez. Car, ne croyez-vous pas, tous tant que vous êtes, que le bonheur est une disposition de l'esprit et qu'un homme est heureux ou misérable selon que son esprit est agréablement ou désagréablement occupé, puisque les conditions de l'organisation intellectuelle changent et varient sans cesse chez tout le monde sans exception. Supposons par exemple qu'en soignant mes chevaux, un des animaux me lance un coup de pied au milieu du corps, — eh bien! je ressens une sensation douloureuse, ce qui agissant sur mon organisation intellectuelle, fait que je ne suis pas heureux. De même, si M. Butler perdait de l'argent dans une faillite, qu'un de ses projets, qu'une de ses entreprises vînt à manquer, l'impression serait non moins pénible, ce qui, agissant sur son organisation intellectuelle, ferait qu'il ne serait pas heureux non plus. Ceci vous paraît-il assez clair?

— Il y a quelque chose de vrai là dedans, — dit un des auditeurs.

— Très-bien, — reprit Annibal, — la question est donc vidée. Cependant elle est loin d'être prouvée sous

ses deux aspects, car nous pouvons tirer des arguments de l'observation de l'existence dans les différentes sphères de la société. Voici ces arguments : dès l'instant que nous possédons un nouveau plaisir, nous sommes exposés au malheur, par la raison qu'ici-bas nous atteignons rarement le plaisir quand nous le désirons (surtout s'il est probable que ce désir ne se réalisera pas) nous souffrons, nous sommes malheureux. Admettons qu'un nègre se mette à boire, au point de perdre entièrement la tête et que malgré cela, possédant le meilleur des maîtres, il ne soit pas puni pour cette faute, ce nègre sera incontestablement heureux ; mais supposons qu'il soit vendu et que comme c'est probable il continue à boire ; — car vous savez comme moi que lorsque le maître est bon et qu'il n'est pas possible de venir à bout du nègre sans le fouet et qu'il ne se sent pas capable de le corriger lui-même, alors il le vend à quelqu'un qui ait la main lourde, sauvant ainsi sa conscience et son argent. Eh bien! comme je le disais, supposons qu'il soit vendu à un disciple quelconque de la société de tempérance qui ne puisse supporter qu'un nègre boive et qui s'arrange pour que l'autre ne trouve plus une seule goutte à prendre, qu'arrive-t-il? Ceci évidemment ; c'est qu'il est bien plus malheureux sans boire qu'il n'était heureux en buvant. Il est tourmenté par un désir, il sent un vide en lui, et il n'a rien pour combler ce vide. Ceci vous paraît-il clair? »

L'auditoire grogna en signe d'assentiment.

« Donc ce nègre eût été bien plus heureux s'il n'a-

vait jamais bu et j'ai démontré qu'il eût incontestablement mieux valu qu'il n'eût pas connu ce plaisir; et il en est de même pour tout le monde et pour tous les plaisirs, sur toute la surface de la terre. Moins vous goûtez de plaisir, moins vous avez de privations à endurer. Je crois que c'est assez logique. En outre, chers compatriotes, le plaisir sans peine, le plaisir qui ne se fait pas désirer, n'est plus du plaisir et par conséquent ceux qui semblent avoir tous les plaisirs à leurs ordres, n'en sont pas moins occupés à chercher le bonheur, fatigués du plaisir facile et aspirant à un but qu'ils ne peuvent atteindre. Ou, si c'est un plaisir qui ne fatigue pas, alors c'est un vice. Tous les plaisirs qui ne dégoûtent pas sont des vices. Ils ne dégoûtent pas, précisément parce qu'ils sont mauvais, car l'homme est porté (comme dit le Sénateur Banks) à faire le mal, c'est-à-dire à agir contrairement aux règles du bien et aux lois légitimes. Mais, néanmoins, le châtiment qui accompagne ce plaisir coûte plus cher que ce plaisir lui-même. Donc, chers compatriotes, tout bien calculé et considéré, je dis qu'il est incontestable que le bonheur, malgré les apparences contraires, est dispensé également à toute l'espèce humaine et dans tous les pays, civilisés ou non.

— Parfait! parfait! — s'écria Geister en se montrant, — et voici un dollar pour ta peine, maître philosophe, non pas que je prétende par là ajouter à ton bonheur puisque la quotité n'en saurait être dépassée ou accrue! — ajouta-t-il en riant et s'adressant à moi

plutôt qu'à Annibal, — mais je prise fort un bon sophiste ! Dans le malheur il sourit à quelque rêve étrange, au moment où d'autres hommes songeraient au suicide, et même, lorsqu'une véritable calamité le frappe, il se console avec la demi-conviction que la vie n'est qu'un rêve et que la souffrance en est le cauchemar. »

Annibal, reconnaissant et joyeux, allait se retirer avec ses camarades quand Rodolphe les arrêta et se tourna vers nous avec l'intention évidente de nous soutirer un second dollar.

« Maître, — dit-il, — vous êtes si bon pour ce pauvre diable de nègre, que je suis sûr que vous lui pardonnerez sa paresse quand vous en connaîtrez le motif. Apprenez donc, maître que j'ai une affection toute particulière pour mes parents, une affection très-particulière. Je place le lien du sang au-dessus de tous les autres liens et conséquemment, tout en me réjouissant de rencontrer mes parents, je désire surtout contribuer à leur bien-être. J'ai trouvé ces parents, je suis fier de les avouer ; les voici ! — Et il montra les trois noirs étonnés. — Ce sont les seuls parents qui me restent et ils sont tous trois mes cousins. Je vais vous expliquer sans tarder comment cela se fait. Voici : — Cuffy était notre ancêtre et c'était un roi puissant, de l'autre côté de la mer. Cuffy engendra Zimra, qui fut un grand guerrier. Or, en ce temps-là, le peuple de Cuffy étant en guerre avec un autre peuple, Zimra fut fait prisonnier et vendu au capitaine d'un négrier. Il fut amené

dans ce pays et envoyé dans une plantation où il prit une femme nommée Dinah. Zimra engendra Yimbo; Yimbo engendra Sam; Sam engendra Sambo; Sambo engendra Ajax, qui fut un homme valeureux : — il tua de ses propres mains et l'un après l'autre, sept limiers mis à ses trousses, sortit des marais, puis en compagnie de plusieurs autres, donna du fil à retordre aux planteurs des alentours. Enfin il reçut une balle dans la tête, mais il avait engendré Caïn, Nemrod, Ismaël, et Esaü, Caïn engendra Scipion, qui est ce vieillard; Nemrod, Caton, que voici; Ismaël, Annibal, qui est ce troisième; et Esaü, Rodolphe votre fils. J'espère, maître, que vous êtes renseigné! »

Nous convînmes du fait, mais le second dollar ne vint pas.

CHAPITRE IX.

CONSTRUCTION DU VÉHICULE.

Enfin les devis furent achevés. Ils s'élevaient à une somme inférieure à celle que j'avais supposée et l'argent que j'avais placé, pour plus de sécurité, dans deux des plus importantes et des plus anciennes maisons de banque de New-York, suffisait largement pour la parfaire. Nous résolûmes d'agir sans retard et nous donnâmes l'ordre à M. Butler de commencer immédiatement les travaux. Les matériaux nécessaires ne tardèrent pas à arriver et donnèrent au chantier un aspect assez pittoresque. D'un côté s'élevaient les bois de charpente, à côté d'eux les plaques de fer destinées à revêtir les parois du véhicule, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; puis des barils de goudron, d'huile, etc., ainsi que des caisses de couleurs en pains. Il y avait aussi d'immenses barres de fer, toutes préparées, qui devaient servir à étreindre le véhicule sous toutes ses

faces, au moyen de boulons et d'écrous puissants, afin qu'il fût impossible que les parois cédassent à la pression de l'air intérieur. Plus loin se voyaient des panneaux de glaces et des rouleaux de zinc destinés à recouvrir le fond du véhicule et ses côtés jusqu'à la hauteur que devait atteindre la terre végétale afin d'éviter que le plancher de bois ne pourrît. Le fer ne pouvait être employé dans ce cas à cause de la rouille.

La Terrinsule augmentait encore la confusion. Ses murs gisaient disjoints et dépecés, adossés à la clôture du chantier. Ajoutez à ceci le bruit des forges et des scieries, les voix d'une quarantaine d'ouvriers, et l'on se fera une idée de l'activité tumultueuse de la scène. Peut-être ne trouvera-t-on là dedans rien d'extraordinaire, ni même digne d'être rapporté ; mais nous y trouvions un grand intérêt, c'est pourquoi je l'ai consigné ici.

Nous encouragions les ouvriers et leur demandions le soin le plus minutieux dans l'exécution des travaux qui leur étaient confiés en leur répétant sans cesse que c'était d'une importance immense pour nous et que nous saurions les récompenser. Nous passions notre existence au milieu d'eux, suivant les progrès de leur tâche. Mais cela demandait tant de soins, une exactitude si rigoureuse, que l'été et presque tout l'automne s'écoulèrent avant que l'édifice fût achevé, — bien entendu autant qu'il était possible, c'est-à-dire que les parois n'avaient pas reçu leur couver-

ture de métal et l'intérieur n'était pas disposé comme un jardin.

Afin que tous ces matériaux prissent leur assiette, nous pensâmes qu'il était préférable que le véhicule passât l'hiver dans le chantier et nous attendîmes avec impatience l'arrivée d'un nouveau printemps qui nous permît de nous aventurer dans les vastes prairies, loin de toute habitation humaine, pour atteindre les immenses et mystérieuses Montagnes Rocheuses.

Entre autres choses que nous fîmes pendant ce loisir forcé fut la recherche d'un nom pour notre véhicule. Nous le baptisâmes *le Micromégas* du nom du géant fameux qui dans la fable enjambe d'une planète à l'autre. Cette fois la réalité prenait la place de la fiction, et pygmées par la taille, mais géants par la puissance de l'esprit, nous allions accomplir en nous jouant une des plus formidables entreprises enfantées par l'esprit humain.

Enfin les semaines boiteuses, les mois interminables de l'hiver s'écoulèrent et revenant à Penn's Town, nous donnâmes à M. Butler l'ordre de démonter le véhicule et de faire les préparatifs du voyage. Ceci fut bientôt fait, et il ne resta plus qu'à savoir quel nombre d'ouvriers nous emmènerions avec nous. Les hommes de bonne volonté ne manquaient pas et la plupart étaient experts dans leurs métiers. Ceci nous permit de faire un choix et de désigner les meilleurs charpentiers, maçons, forgerons, et jardiniers, en tout vingt hommes. En outre trente nègres et mulâtres libres,

engagés comme terrassiers une fois arrivés au terme du voyage et comme charretiers pendant sa durée.

Le véhicule, démonté, fut emballé avec grand soin dans des chariots. On garantit les angles contre les chocs des corps durs afin qu'ils ne fussent pas brisés par les cahots de la route. Les tentes, les bagages, les provisions, la batterie de cuisine, et autres accessoires occupaient deux chariots séparés, attendu que les chariots contenant le véhicule devaient ne servir exclusivement qu'à cet usage, sauf les cas de force majeure. Notre caravane comprenait ainsi vingt-deux chariots, dont dix-huit pour le véhicule, deux pour les bagages, et deux pour les ouvriers. Les attelages se composaient surtout de chevaux mais nous avions aussi quelques mules.

Ces arrangements terminés, notre ami le Quaker, cédant à une sage entente de ses intérêts, sinon à un zèle désintéressé ou à l'amour de la science, se rendit à la demande que nous lui faisions de nous accompagner à El Monte del Milagro pour surveiller et diriger la réédification du véhicule et les suites de ce travail.

Enfin, au mois d'avril 1859, nous partîmes de Penn's Town formant une longue cavalcade qui faisait ouvrir de grands yeux aux bonnes gens de l'endroit auxquels nous avions donné à entendre que nous allions fonder une colonie sur un point quelconque de la Californie.

Pendant quelque temps encore la route fut suffisam-

ment unie et nous nous trouvâmes dans un pays plus ou moins civilisé. Notre chemin suivait la direction d'ouest-nord-ouest, côtoyant la rivière Canadienne jusqu'à Santa-Fé, que nous comptions atteindre en vingt jours. La distance parcourue variait chaque jour attendu que l'importance de notre caravane nous obligeait à faire halte près des rives de la rivière, aux endroits où il y avait de bons pâturages pour nos chevaux.

Nos bivouacs nocturnes avaient un cachet très pittoresque. Autant pour empêcher nos animaux de s'enfuir ou d'être attaqués par les carnassiers, que pour nous garder contre les surprises des Indiens, nous formions avec nos chariots une sorte de retranchement carré dont une partie était affectée aux animaux et l'autre à nos tentes. Au centre la ligne des feux. Pendant que le plus grand nombre se livraient au repos, trois hommes relevés au milieu de la nuit, veillaient au sommet des chariots d'où ils découvraient autant que le permettait l'obscurité, le pays environnant. Mais avant que l'heure du sommeil ne fût sonnée tout était tumulte et gaieté dans notre camp. Les uns accroupis devant le feu préparaient les repas, d'autres buvaient et mangeaient en causant à tue-tête, tandis que certains, succombant à la fatigue ou d'humeur plus tranquille, se couchaient devant les feux, écoutant les récits que leur faisaient des trappeurs qui suivant le même chemin que nous s'étaient joints à notre troupe. Nous-mêmes prêtions une oreille attentive à leurs histoires. Parlant sans

cesse de terribles dangers encourus et de courage indomptable, ils éveillaient nos sympathies et ne pouvaient trop nous confirmer dans la détermination et la froide audace qui pouvaient nous être nécessaires pour affronter les périls soudains et terribles qui peut-être allaient nous assaillir dans l'effrayant voyage que nous allions entreprendre.

Nous traversâmes successivement les prairies, les solitudes, les ruisseaux, et les rivières ; — et toujours la Nature, la Nature mystérieuse et romanesque, régnait sans partage dans les contrées sauvages que nous parcourions. Le gibier était abondant et de petits détachements, sous la conduite des chasseurs, revenaient souvent chargés des dépouilles des buffles et des daims, qu'ils déposaient dans les chariots en attendant la halte du soir.

Sans autres accidents que ceux du voyage nous atteignîmes Santa-Fé, cet entrepôt commercial perdu dans les solitudes de l'ouest.

CHAPITRE X.

ATTAQUÉS PAR LES INDIENS.

A partir de ce point, commençait la partie la plus pénible du voyage, le passage des Montagnes Rocheuses. A Santa-Fé nous renouvelâmes nos provisions et nous échangeâmes la plupart de nos animaux fourbus contre des robustes chevaux du pays, des mustangs, qui, habitués aux contrées montagneuses ont le pied aussi sûr que des mules. Puis après un repos de trois jours, nous poursuivîmes notre route nous dirigeant sur le Défilé Inférieur à Xacabrillo, village qui n'est éloigné que de soixante-cinq lieues de El Monte del Milagro. Cette route est également la plus praticable pour les voitures. Mais, comme je l'ai déjà dit, c'est entre Santa-Fé, situé sur le versant oriental, et Xacabrillo, sur le versant occidental des Montagnes Rocheuses que se présentent les plus grandes difficultés et les dangers les plus réels du voyage. Nous ne tardâmes pas pour nous

en assurer. La neige n'était pas encore fondue dans les gorges de la montagne et comme il soufflait un vent d'est glacial, nous n'avancions que lentement. La route contournait les montagnes les plus élevées, mais escaladaient souvent des collines très-escarpées qui exigeaient les plus grandes précautions, tant à la montée qu'à la descente.

Tout se passa bien cependant et à la fin du douzième jour de notre départ de Santa-Fé, nous n'étions plus éloignés de Xacabrillo que d'une journée de marche. Le lendemain étant un dimanche, M. Butler exprima le désir que ce jour fût consacré à des actions de grâce, pour la protection visible que nous avait accordée la Providence. Nous nous rendîmes volontiers à ses paroles et choisissant une plaine fertile pour asseoir notre camp, nous bivouaquâmes comme à l'ordinaire. La matinée était si belle et si chaude qu'après avoir écouté un court sermon de M. Butler, nous nous réfugiâmes à l'abri d'un bouquet de bois qui n'était pas éloigné de plus d'un demi-kilomètre de notre camp. Le repos était délicieux à cet endroit et nous y restâmes à causer de nos projets jusqu'à ce que le son d'une cloche nous annonçât que le repas de l'après-midi était prêt.

Chaque membre de notre petite communauté passa ce dimanche à sa guise. Le Quaker réfugié sous un arbre méditait dévotement, mais ses ouvriers jouaient aux cartes, fumaient, ou chiquaient comme les autres jours.

Rodolphe, convaincu qu'il était né avec la vocation

d'orateur s'était fait une certaine réputation parmi les gens de sa couleur. C'est ce qui explique que dans la soirée je me trouvai au milieu d'une petite réunion de noirs et de mulâtres sur la lisière du bois, endroit choisi par Rodolphe pour éviter les interruptions des Américains dont on voyait cependant deux ou trois au nombre de ses auditeurs. L'orateur prit position sur le tronc d'un arbre renversé et autant que je puis me le rappeler commença en ces termes :

« Chers compatriotes, — Je veux aujourd'hui exposer un nouveau sujet à votre jugement. J'ai l'intention de vous révéler l'idée nouvelle qui a germé dans le cerveau de votre serviteur ici présent. Vous avez tous entendu parler de l'astronomie et vous savez tous de quoi traite cette science. S'il y a ici un nègre qui l'ignore, qu'il parle.

— Le diable t'emporte, — répondit un Yankee, — je ne suis pas un nègre, mais que je sois pendu si je sais ce que c'est. »

Trois ou quatre autres auditeurs, noirs ou mulâtres, avouèrent aussi leur ignorance.

« Eh bien ! — dit Rodolphe, — je vais vous éclairer. C'est la noble étude du soleil, de la lune, et des étoiles.

— Oh ! je sais maintenant, — dit le Yankee.

— Oui, — reprit l'orateur, — c'est la noble étude du soleil, de la lune, et des étoiles. C'est incontestablement l'étude la plus noble et celle qui contribue le plus à élever l'esprit humain, entre toutes celles qui existent

aujourd'hui et qui ont toujours existé. J'ai un penchant pour cette science. J'en ai sondé les profondeurs et mesuré l'élévation. Voilà ce que votre serviteur a fait, — oui, chers compatriotes, voilà ce qu'il a fait et plus encore, car il a trouvé quelque chose qui étonnera le monde, qui stupéfiera la société, qui moralisera les masses. Par ma mère! je vous jure que cette cervelle de nègre que vous voyez ici vaut quelque chose!

— Accordé, — dit un Américain, — en avant, vieux bidet!

— Eh bien! je vais vous faire une question, — dit Rodolphe. — Avez-vous jamais entendu dire que le soleil, la lune, et les étoiles sont des mondes? »

Quelques auditeurs répondirent par l'affirmative.

« Eh bien! on s'est moqué de vous, — dit l'orateur. Ils ne sont pas du tout des mondes, — ce ne sont pas plus des mondes que je ne suis empereur. Quelqu'un soutient-il le contraire?

— Hourrah! voilà qui s'appelle river son clou aux savants,— s'écria un Yankee, — et c'est ce que j'avais toujours pensé. Par ma tête! voilà un nègre madré!

— Chers concitoyens, — continua Rodolphe, — prêtez-moi votre attention. Je vais illuminer votre obscurité mentale avec la torche du savoir et de la science, et autres choses de ce genre. Oui, j'ai étudié le sujet, j'ai médité dessus, et je suis aussi sûr que j'ai trouvé la vérité que me voilà assis sur ce tronc d'arbre. Écoutez : le soleil est la grande source de la vie. Tout ce qui existe doit son existence au soleil, et lorsque vient la

mort, la vie retourne d'où elle sort. Voilà ma découverte. Elle explique le principe de l'existence, elle justifie l'apothéose de l'esprit, elle éclaire le mystère de l'instinct, de l'intelligence, des facultés, de l'âme, et de tout ce qui s'ensuit. Êtes-vous suffisamment éclairés, tous tant que vous êtes? »

Un grognement approbatif l'encouragea à poursuivre.

« Américains et chers compatriotes, permettez-moi de continuer mon interrogatoire. Je vois que vous êtes convaincus. J'en suis heureux. Cela fait présager favorablement de votre perspicacité, cela prouve que vous n'avez pas l'esprit étroit, que vous aimez la discussion. Avant d'aller plus loin j'ai l'espoir d'éclairer le monde entier, d'arracher le masque du mensonge du visage de la vérité! Voilà mon but et je m'estime heureux de vous éclairer avant le reste du monde, de ce monde insensé et corrompu! Passons à l'autre point, — continua l'orateur. — Il s'agit de l'astrologie. Avez-vous jamais entendu parler de cette science, quelqu'un de vous? Eh bien! c'est la science qui nous fait voir l'astronomie comme un éclair!

— Assez comme ça! retirez ces paroles! — s'écria un Yankee. — Vieux singe noir, tu t'avises de vouloir faire des discours comme un vrai sujet de la libre Amérique. Halte-là! ça ne se peut pas, n'importe comment, n'est-ce pas camarades? » — fit-il en s'adressant aux auditeurs à peau blanche qui firent entendre bruyamment leur assentiment.

Rodolphe s'empressa de s'excuser et on lui permit de continuer.

« Maîtres du monde, mes frères, mon second point sera les étoiles. Lorsque par une nuit sereine vous contemplez le firmament, que voyez-vous? Des centaines de lumières, étincelantes et éclatantes, répandues de toutes parts. Les astronomes vous disent que ce sont des mondes. Par ma tête! voilà une idée! Tout à l'heure ils vous diront qu'ils sont peuplés comme notre monde. Allons donc! ne venez pas me conter ces sornettes! J'ai réfléchi là-dessus et par conséquent je sais à quoi m'en tenir. La vérité la voici : Ce que nous appelons les étoiles sont en réalité les anges du ciel et les esprits bienheureux des saints. C'est ce qu'on désigne sous le nom d'astrologie et ce qui explique que nous sommes nés sous telle ou telle étoile qui influence notre destinée pendant la vie. C'est la même chose que l'ange gardien ; en un mot, cela ne fait qu'un seul être. Ne disons-nous pas que le firmament c'est le ciel? et les saints ne vont-ils pas au ciel après leur mort? C'est conforme à l'Écriture, j'espère, par conséquent..... qu'est-ce que c'est que ce grognement?

— C'est moi qui grogne, — dit un des auditeurs à peau blanche. — Infernal menteur que tu es, je vais te fermer le bec en un clin d'œil. Les anges et les esprits ne sont-ils pas des créatures vivantes et qui se remuent, et les étoiles ne sont-elles pas immobiles à la même place, ou, lorsqu'elles bougent, n'est-ce pas graduellement, de l'est à l'ouest, par un mouvement qui

échappe à l'œil? Imagines-tu par hasard que les anges et les esprits sont enchaînés à la même place? Au diable! s'il en est ainsi, je préfère être où je suis que là-haut sans pouvoir bouger. »

Et l'homme se mit à rire. L'assemblée fit chorus.

« Ceci pourrait embarrasser un esprit ordinaire, — répondit Rodolphe, — mais cela disparaît comme un brouillard devant le flambeau d'un esprit réfléchi. La vérité est que les esprits se meuvent invisiblement. La vitesse de l'éclair n'est rien, comparée à la rapidité d'un esprit. Les anges et les âmes du ciel se déplacent si rapidement que ce mouvement n'est pas perceptible au foyer optique contractile de notre vision bornée et périssable!! »

Les auditeurs se regardèrent réciproquement et hochèrent la tête, étonnés de la force de l'argument.

Rodolphe continua :

« Je vois que vous êtes satisfaits, chers compatriotes! Ce point est également fixé. Je passe donc au point suivant, qui est.... le diable!.... »

En cet endroit, une flèche vint se planter dans l'oreille gauche de l'orateur et un retentissant cri de guerre Indien ébranla l'air. Rodolphe quitta son siége à la hâte et nous vîmes les Indiens s'approcher au galop de leurs montures. Il est difficile de conjecturer quelle découverte nouvelle ce profond observateur des secrets de la nature aurait pu révéler, mais pas un mot de sa harangue si logique ne resta dans l'esprit des gens rassemblés autour de lui. Un cri de stupeur répondit au

cri de guerre des Indiens et nous nous précipitâmes pêle-mêle vers le camp. Au moment où nous y pénétrions, Geister sortait en courant de sa tente; il jeta un cri de joie en me voyant sain et sauf. Chacun courut aux armes pendant que deux de nos compagnons, qui avaient leurs carabines à la main (car ils se disposaient à partir pour la chasse) couraient à la première brèche et faisaient feu sur les guerriers empanachés, les guerriers de petite taille et à jambes arquées, ces terribles Apaches qui, sans crainte, s'étaient aventurés jusqu'à la lisière de la clairière. Un des Indiens tomba mort à bas de son cheval et les autres disparurent aussitôt en emportant le cadavre. Plusieurs traînards accoururent de toute la vitesse de leurs jambes et quand, au bout de quelques minutes, personne ne reparut, on fit l'appel et on reconnut que trois nègres manquaient. Sur quoi nous partîmes au nombre de vingt pour les délivrer, s'ils étaient prisonniers, pour les ramener, s'ils étaient blessés. Un vieux chasseur parla de la possibilité d'une embuscade; nous nous avançâmes donc avec précaution vers le bois, divisés en deux colonnes, mais nous n'allâmes pas loin car le détachement dont je faisais partie avec Geister, découvrit les trois nègres étendus sur le sol, morts et scalpés. Deux membres de l'auditoire de Rodolphe avaient été légèrement blessés ainsi que lui, mais nous étant assurés que les flèches qui avaient causé ces blessures n'étaient que des engins de chasse et non pas des traits empoisonnés employés dans une lutte préméditée, nous estimâmes que nous ne

nous en étions pas tirés à un trop grand prix. On se tint sur ses gardes le reste du jour ; la nuit les postes furent doublés, mais l'attaque ne fut pas renouvelée. Nous en conclûmes, ou plutôt nos amis les trappeurs en conclurent pour nous, que les Apaches qui nous avaient attaqués, étaient en partie de chasse et que nous trouvant aussi peu sur nos gardes, ils n'avaient pu résister à une occasion aussi tentante. Mais la crainte d'être accablés sous le nombre les avait empêchés de nous assaillir et la force de notre retranchement de chariots leur avait imposé. Avec la résolution d'être plus prudents à l'avenir, nous poursuivîmes notre route à travers les montagnes.

CHAPITRE XI.

LE MICROMÉGAS.

La plus grande difficulté du voyage consistait dans le passage des rivières. Nous nous étions préalablement informés des endroits les plus guéables et des rives les moins escarpées; mais nous savions néanmoins que le poids et la forme de nos chariots présenteraient des difficultés insurmontables pour descendre sans encombre dans le lit des rivières et pour remonter ensuite la rive opposée, si nous n'avions pas recours à un moyen mécanique quelconque. Nous songeâmes tout naturellement au plan incliné et nous en fîmes construire deux : un pour la descente, l'autre pour la montée. Lorsque nous arrivions à un cours d'eau, on disposait l'un des plans inclinés de façon qu'il pénétrât assez avant dans le lit, et l'autre, vis-à-vis, d'une façon identique. Une fois amenés sur le bord, on détachait les chevaux de flèche des chariots pour les atteler à la partie posté-

rieure, au moyen de longues cordes, afin de modérer, en tirant en sens inverse, la rapidité de la descente. Mais pour escalader le côté opposé, nous étions obligés, non-seulement de faire reprendre aux chevaux leur première position, mais encore d'ajouter une nouvelle paire, quelquefois deux. Ce plan fut également adopté lorsque la route devenait trop montueuse ou qu'elle traversait des gorges accidentées et rocheuses, au fond desquelles le sol est excessivement tourmenté.

Enfin la double aiguille de El Monte del Milagro apparut aux regards, et, contournant la base de la montagne, nous atteignîmes les bords du fleuve à quelque cent mètres de la grotte. Là nous établîmes notre camp.

En ce qui me concernait particulièrement, j'étais impatient d'explorer cette grotte mystérieuse. Suivi de Butler et de Geister, j'y pénétrai vivement et commençai à creuser de la terre des parois. Lorsque j'en eus recueilli suffisamment pour mon dessein, je fouillai au dehors, à l'endroit même où Geister avait creusé deux années auparavant, jusqu'à ce que j'eusse recueilli la quantité voulue. Je me rendis ensuite sur le bord de la rivière où, mélangeant les deux terres avec de l'eau, j'obtins une masse solide qui s'éleva dans les airs et se perdit dans les profondeurs du ciel. Butler, qui parfois s'était montré sceptique, fut alors entièrement convaincu. Quant aux autres spectateurs, ils furent pour me servir de l'expression de l'un d'eux « excessivement stupéfaits » de ce qu'ils voyaient.

Les Américains employés à notre service savaient tous que notre but était la construction d'une machine destinée à nous emporter dans les airs, mais ils n'avaient pas la moindre idée du but vers lequel nous tendions. Ils pensaient que c'était un perfectionnement du ballon ; quelques-uns supposaient que pour commencer nous irions tomber dans une localité quelconque des États-Unis, tandis que d'autres soutenaient que notre dessein était de traverser l'Atlantique.

Après avoir formé une autre masse de répulsif, mais que je retins captive cette fois, je me convainquis encore que le fer interposé entre le répulsif et la terre ou tout autre objet avait un effet neutralisant soit qu'il fût hostile ou impénétrable aux rayons répulsifs.

Nous nous mîmes immédiatement à l'œuvre, avec enthousiasme de notre côté et avec un zèle suffisant chez les autres, malgré une chaleur étouffante. Geister nous avait appris l'existence d'un bois dans une vallée étroite, située entre El Monte del Milagro et une montagne voisine où nous pouvions trouver les charpentes nécessaires pour la construction des réceptacles pour le répulsif ainsi que des hangars, scieries, etc. Nous reconnûmes bientôt l'exactitude de ses renseignements.

Le temps était magnifique ; mais comme sous ces latitudes, il éclate assez souvent de violents orages accompagnés de torrents de pluie, dès qu'on put réunir une quantité suffisante de planches et de voliges nous fîmes bâtir un vaste hangar, très-élevé, ou, pour parler plus exactement, un toit reposant sur des charpentes

hautes de vingt mètres. C'était à l'abri de ce toit que devait se reconstruire le véhicule ; car nous avions jugé nécessaire de ne mettre en œuvre que des matériaux parfaitement secs dans la crainte des accidents terribles que pourrait causer le retrait du bois dans une proportion quelconque. On construisit également un hangar assez bas sous lequel devait s'opérer le mélange des deux terres et qu'il fallait également préserver de la pluie, attendu qu'une masse d'eau quelconque pouvait atteindre le mélange qui s'envolerait aussitôt dans l'espace et nous donnerait une nouvelle tâche à recommencer. On éleva plusieurs autres appentis pour les matériaux, les ateliers, etc. Ce travail préparatoire ne prit pas cependant tout le temps qu'on pourrait supposer parce qu'il fut exécuté de la façon la plus simple et la plus expéditive, en sacrifiant absolument l'élégance à l'utilité.

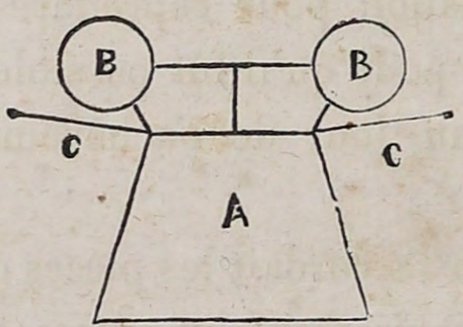
Ces préliminaires, ennuyeux mais nécessaires, achevés, les ouvriers les plus habiles commencèrent la réédification du véhicule, à l'abri du hangar qui avait été construit sur un terrain, choisi spécialement pour ce dessein, entre deux rangées d'arbres, éloignées l'une de l'autre d'une cinquantaine de mètres environ dans la direction du sud-ouest au nord-est. Pendant ce temps, les autres ouvriers continuaient à préparer les bois de charpente, les planches, et les voliges pour la construction des deux récipients destinés au répulsif. Quant aux nègres, une partie servait d'aides aux ouvriers ; l'autre fouillait le sol pour réunir les deux terres prises,

l'une sur le plancher et les parois de la grotte, l'autre sur les bords du fleuve.

Dès que le plancher fut reconstruit et que les murs du véhicule furent recouverts, jusqu'à la hauteur de trois mètres, de feuilles de zinc dont j'ai dit l'usage ; dès que nous nous fûmes assurés qu'il n'y avait nulle part la moindre fente, la plus imperceptible fissure, le plus petit défaut, on le couvrit sur une profondeur de trois mètres de terre végétale, recueillie dans la vallée dont j'ai parlé, à cause de sa supériorité sur le terrain qui nous entourait. On y planta ensuite bon nombre d'arbres de taille moyenne, d'arbrisseaux pris dans le bois et de fleurs de jardin que nous avions apportées avec nous. La raison de cette hâte était le temps nécessaire à la végétation pour reprendre son assiette — temps trop long pour qu'il fût possible de remettre la transplantation au jour de l'achèvement complet du véhicule.

Pendant qu'on raccordait les pièces disjointes du véhicule, on menait de front les autres travaux supplémentaires. On construisit deux châssis, aussi légers que possible, d'une surface de 10 mètres carrés que l'on couvrit d'une plaque de fer. On les fixa de chaque côté au sommet du véhicule au moyen d'immenses charnières dont la solidité fut assurée par une des barres de fer qui entourait tout l'édifice. C'était au moyen de ces boucliers (c'est sous ce nom que nous les désignâmes) que nous devions ralentir notre vitesse ou renverser totalement notre mouvement ascensionnel.

Quand nous voudrions faire monter le véhicule, nous laisserions les boucliers dans une position perpendiculaire afin de permettre à l'influence de la répulsion exercée par les deux récipients d'atteindre la terre ; au contraire, pour la descente, nous amènerions au moyen d'un engrenage, communiquant avec l'intérieur, les boucliers dans une position horizontale, sur le même plan que le toit de notre machine, afin de détourner complétement l'influence répulsive de la terre située sous nos pieds. On voit qu'en même temps nous pouvions régler à notre gré nos mouvements ascensionnels ou de descente, en arrêtant les boucliers à un point quelconque intermédiaire entre la perpendiculaire et l'horizontale. Le dessin ci-dessous servira à expliquer



ceci encore plus clairement : — A représente le véhicule, — BB, les récipients du répulsif, et CC les boucliers élevés dans une position presque horizontale et permettant ainsi à la machine de descendre avec une vélocité inouïe.

On construisit ensuite les récipients pour le répulsif sous la forme de deux sphères creuses, d'un diamètre de douze mètres, qui furent attachées de chaque côté

du véhicule, par des chaînes puissantes, aux arbres qui entouraient celui-ci. On y fixa également d'autres chaînes d'une certaine longueur, afin de pouvoir amener les sphères à leur place convenable lorsqu'on les laisserait s'élever.

Lorsqu'on eut obtenu les quantités proportionnelles des deux terres composant l'agent répulsif, et qu'on les eut suffisamment mélangées et triturées, on fit ce que je vais dire. L'amalgame fut jeté dans une cuve qui fut recouverte et dans laquelle on introduisit de l'eau. Ceci fait, la cuve et son contenu, qui, quelque temps avant, n'étaient soulevés qu'avec peine par une demi-douzaine de nègres, furent facilement portées par deux hommes dans l'intérieur de l'une des sphères vides. Une fois là, on débarrassa le couvercle de la cuve; le répulsif contenu souleva ce couvercle, exactement comme aurait pu le faire un corps très-pesant, si la cuve avait été retournée sens dessus dessous, et s'éleva par fragments de diverses grosseurs. On laissa monter les petits, qui allèrent frapper le sommet de la sphère; les plus gros furent retenus et brisés en morceaux plus menus avant de leur permettre de s'élever, et afin de diminuer la violence du choc qui était exactement le même que si des corps pesants, de même volume, eussent été précipités du haut en bas de l'édifice. Comme on avait mis en œuvre douze de ces cuves, les sphères se remplirent rapidement.

Ce fut alors que l'influence du répulsif nous devint sensible; faiblement d'abord, mais augmentant gra-

duellement, si bien que les travaux finirent par en être interrompus. Les échelles, les planches et les autres objets furent dispersés dans toutes les directions, et les arbres se courbaient comme sous l'influence d'un vent violent. Les nègres ne s'expliquaient pas ce phénomène. Ils étaient dans une stupéfaction profonde et incapables de rien faire. Leur chevelure laineuse se hérissait de consternation.

« Qu'est-ce que tu penses de cela? — me dit Butler. — Tu peux te vanter que ta locomotive marche bien, hé! hé! hé! »

Et il se prit à rire immodérément. Quand il se fut calmé, il continua : —

« Tu peux voir clairement qu'il est impossible de rien continuer avant qu'on ait remédié à cela. Ça me fait l'effet d'un cheval rétif qu'on aime mieux voir à distance et qu'il vaut mieux ne pas approcher. Que suggères-tu dans ce dilemme? »

Mais cet obstacle fut bientôt aplani. Il nous restait encore quelques plaques de fer semblables à celles qui nous avaient servi à revêtir les parois du véhicule. On en recouvrit la partie des sphères où ceux qui préparaient le répulsif avaient affaire, et les nègres purent reprendre leur travail. Les hommes employés à l'intérieur du véhicule ne ressentaient pas le moins du monde l'influence du répulsif; mais ceux qui travaillaient à l'extérieur en étaient très-incommodés, bien qu'ils s'abritassent, lorsque c'était possible, derrière des écrans de fer faits des plaques dont j'ai parlé.

Le véhicule fut achevé trois jours après le remplissage des sphères et leur fermeture définitive. On procéda ensuite à la plus importante opération. Tirant, comme le faisaient les deux réceptacles du répulsif, avec une violence telle qu'ils menaçaient de déraciner les arbres auxquels ils étaient attachés, il fallait user de grandes précautions pour allonger les chaînes qui les retenaient. Les nègres s'attachèrent à l'extrémité de chaînes nombreuses, roulées autour des troncs d'arbres, qui furent presque coupés au moment de l'ascension.

Enfin, après des efforts prodigieux, les deux sphères furent installées dans la position convenable de chaque côté du véhicule, et retenues là pendant qu'on les fixait solidement. On y parvint au moyen de fortes barres de fer, de chaînes, et de charpentes, et de la façon la plus rassurante possible. En même temps, on mit en place l'engrenage destiné à faire mouvoir les boucliers. Ce mécanisme consistait, pour chaque bouclier, en une roue pareille à celle d'un gouvernail, mais augmentée d'une crémaillère et d'un pignon faisant mouvoir une tige d'acier qui passait hermétiquement à travers une boîte d'étoupe et sortait à l'extérieur pour agir sur un treuil autour duquel venait s'enrouler une chaîne double d'une forme particulière, ressemblant à une chaîne de montre, et qui unissait une grande solidité à une douceur parfaite en s'enroulant sur le treuil. Ceci était d'autant plus nécessaire, que le grincement et les secousses d'une chaîne ordinaire eussent détruit le jeu

de la tige à travers la boîte d'étoupe, de l'impénétrabilité de laquelle dépendait notre salut. L'autre extrémité de la chaîne passait dans des poulies attachées à la partie inférieure des sphères, puis allait rejoindre les boucliers, ce qui permettait de faire passer ceux-ci de la position perpendiculaire à la position horizontale. Les deux roues étaient placées aux deux extrémités du véhicule, bien que dans le plan primitif nous eussions songé à les réunir, afin qu'il fût possible, en cas de besoin, de les faire mouvoir par une seule personne. Mais la réflexion nous démontra que, bien que nous fussions obligés de nous servir du levier, en agissant sur une grande roue dentée au moyen d'une autre plus petite, c'était cependant tout ce que l'un de nous pouvait faire d'amener les boucliers dans une position horizontale.

Enfin, tout bien et dûment installé, la végétation à l'intérieur du véhicule se trouvant dans d'excellentes conditions, il ne nous restait plus qu'à jeter un dernier coup d'œil pour nous assurer que rien n'était oublié. En conséquence, avec l'aide de M. Butler, nous examinâmes la surface du toit et les parois intérieures avec un soin minutieux, mais nous ne découvrîmes pas la moindre fissure. Nous passâmes ensuite à l'extérieur, qui mérita également tous nos suffrages. Nous éprouvâmes les barres de fer, nous fîmes fonctionner le mécanisme des boucliers, nous examinâmes la charpente et les liens qui rattachaient les sphères au véhicule. D'un bout à l'autre la machine entière était un

modèle de perfection. La gravure placée en tête de ce manuscrit donne l'aspect général de l'édifice; c'est le moment où le *Micromégas* quitte la surface terrestre.

J'ai donné déjà une description si complète des plans et des dessins, qu'il ne reste plus qu'à expliquer pourquoi les murs du véhicule sont légèrement inclinés. Les gens rompus aux questions scientifiques en verront de suite la raison. Malgré les fenêtres latérales, l'intérieur du véhicule eût été plongé dans l'obscurité, si les murs avaient été perpendiculaires, car, dans le vide, les rayons solaires n'étant pas réfléchis à l'intérieur, à travers ces fenêtres, se détourneraient sans exception. C'est pourquoi l'on construisit les murailles avec une légère inclinaison, ce qui permettait aux rayons solaires de pénétrer à l'intérieur et d'être répandus sur toute la surface au moyen de miroirs ingénieusement disposés. Nous pouvions nous écrier avec orgueil : —

« Ah! notre petit monde contient infiniment plus de pensées que la grande pyramide ou la muraille de la Chine! »

CHAPITRE XII.

COMMENCEMENT DU VOYAGE.

Enfin on annonça que tout était prêt pour notre départ; enfin nous pouvions dire que rien ne nous retenait plus en ce monde, mais que, les premiers de notre race, il nous était donné de le quitter pour goûter de l'existence dans une autre planète!

On aligna force billets de banque, on compta maintes pièces d'or et d'argent au moment où nous soldâmes nos comptes avec tous ceux qui avaient contribué à l'exécution de notre dessein. Tous se réunirent autour de nous pour nous souhaiter un bon voyage. Les nègres surtout se montraient démonstratifs. Nous demandâmes pour dernière faveur le secret sur ce qu'ils avaient vu et sur le travail mystérieux qu'ils avaient exécuté, afin que si nous ne réussissions pas on ne nous tournât pas en ridicule. Tous promirent comme un seul homme, mais je ne doute pas que les deux

tiers d'entre eux n'eurent rien de plus pressé que d'oublier leur serment une fois de retour parmi les hommes.

Enfin nous serrâmes la main à tous, nègres et ouvriers, et nous montâmes les degrés conduisant à la porte du véhicule. Arrivés au sommet, nous envoyâmes un dernier adieu, et, fermant la porte extérieure, nous en bouchâmes soigneusement les joints avec du ciment. Une heure fut employée à combler l'espace compris entre la porte extérieure et la porte intérieure avec une composition très-dense destinée à rendre impossible la fuite de l'air par cet intervalle. Pendant ce temps, les gens demeurés au dehors détachèrent les chaînes qui, pour plus de sécurité, retenaient la machine aux troncs des arbres qui l'entouraient de tous côtés, et bien que la position horizontale des boucliers empêchât presque absolument l'influence répulsive de communiquer avec le sol. Mais, lorsque la porte intérieure du véhicule eut été close de la même manière que l'extérieure, nous abaissâmes les boucliers : — alors le *Micromégas* quitta lentement le sol, et nous fûmes emportés dans l'espace. Les boucliers furent abaissés perpendiculairement afin de ne pas contrarier l'influence répulsive ; nous reconnûmes que nos calculs étaient exacts. Nous nous élevâmes, lentement d'abord, mais notre vitesse s'accrut rapidement, et lorsque nous jetâmes nos regards par la fenêtre percée dans le plancher, nos compagnons, le visage tourné dans notre direction, avaient l'air de Lilliputiens, et les

arbres ressemblaient à des brins d'herbe. Nous fûmes bientôt de niveau avec le sommet des montagnes environnantes, ce qui accrut de minute en minute l'étendue du panorama qui se déroulait à nos regards par les fenêtres latérales.

A ce moment — ne voulant pas différer plus longtemps, malgré l'attrait du spectacle — je courus à la maisonnette, et, saisissant une plume et du papier, je notai soigneusement l'heure de notre ascension de la surface terrestre. C'était à 11 heures 15 minutes du matin, le 28 Août mil huit cent cinquante-neuf.

Nous montions, nous montions toujours avec la rapidité d'une locomotive sur les rails. Bientôt nous pûmes embrasser du regard tout le pays que nous avions traversé, et quand la ligne de notre horizon s'éloigna encore, la Sonore, la Californie, et la Chihuahua se déroulèrent à nos yeux. Nous les reconnûmes naturellement à l'aspect général, au cours des fleuves, car tout ce qui était moins visible que ces traits généraux se perdait dans l'éloignement.

Ce fut à la hauteur de huit mille mètres environ que nous ralentîmes notre allure, pour ne pas plonger trop précipitamment dans une atmosphère trop raréfiée si un défaut quelconque dans la machine venait à se découvrir. En un mot, nous interrompîmes absolument le courant répulsif jusqu'à ce que nous eussions vu, par le rétrécissement de notre horizon et le grossissement léger des objets placés sous nos pieds, que nous avions quelque peu descendu. Il ne nous était pas pos-

sible, du reste, de mesurer la longueur de nos évolutions. Puis nous plaçâmes les boucliers de telle sorte que l'influence répulsive devait balancer presque exactement l'attraction de la gravitation; — après quelques minutes, nous reconnûmes que nous montions lentement. Pour contre-balancer cette nouvelle impulsion, nous relevâmes en partie et plusieurs fois les boucliers, ce qui nous permit de ne nous aventurer que prudemment dans les couches supérieures de l'atmosphère terrestre.

Arrivés à une altitude que nous évaluâmes à onze mille mètres, nous remontâmes d'un degré les boucliers et nous restâmes pendant une heure à peu près stationnaires dans l'espace. Nous calculions qu'en supposant que le véhicule éclatât, et bien qu'il nous fût impossible de vivre à une pareille élévation, nous pourrions cependant, en interrompant brusquement et absolument l'influence répulsive, descendre, avant qu'il fût trop tard, dans une couche suffisamment dense pour échapper à la souffrance bien connue des aéronautes et des grimpeurs de montagnes. Mais comme l'heure s'écoula calme et sans incidents, nous reprîmes courage et remontâmes lentement, nous attendant à l'événement qui terminerait fatalement notre entreprise, — c'est-à-dire à l'explosion des parois du véhicule, dont la conséquence devait être une chute aussi rapide que l'éclair. Mais comme aucun son inquiétant ne se fit entendre, nous devînmes plus hardis, et laissâmes le *Micromégas* monter plus rapidement.

Dès cet instant, nous observions un phénomène au-

quel nous n'étions aucunement préparés. Je veux parler de la concavité apparente de la surface terrestre. Bien que nous fussions à une élévation énorme, l'horizon n'en paraissait pas moins de niveau avec nous, au lieu de se trouver plus bas que la partie immédiatement sous nos pieds, comme dans l'état réel des choses et comme nous nous étions attendus à le voir. Il s'écoula quelque temps avant que nous pussions nous rendre compte de cela; mais lorsque Geister en eut découvert la raison, nous la trouvâmes si évidente qu'il y avait lieu de s'étonner que nous n'eussions pas préalablement trouvé, en nous appuyant sur la théorie, que l'aspect de la terre devait conserver l'apparence concave jusqu'à une prodigieuse élévation. La raison du phénomène est simplement celle-ci : — l'immensité du panorama qu'embrassait nos regards était telle que notre élévation n'avait à côté qu'une proportion insignifiante; si insignifiante, qu'une ligne allant, du point que nous occupions, à l'horizon, eût été presque parallèle à la surface terrestre, ce qui était cause que, de toutes parts, l'horizon, jusqu'à une élévation considérable, devait sembler sur le même plan, ou à peu près, que le véhicule, tandis que la partie immédiatement au-dessous de celui-ci, se montrant à sa distance réelle, donnait à la perspective l'aspect d'une vallée dont la crête était formée par l'horizon même. Cet aspect devint de plus en plus prononcé, puis resta immobile, et enfin, mais très-lentement, commença à diminuer jusqu'à ce que la concavité apparente se fût transformée en concavité

réelle à mesure que notre altitude se proportionnait à l'étendue de notre horizon. Ce spectacle seul suffisait pour nous récompenser de notre labeur passé et de notre danger présent.

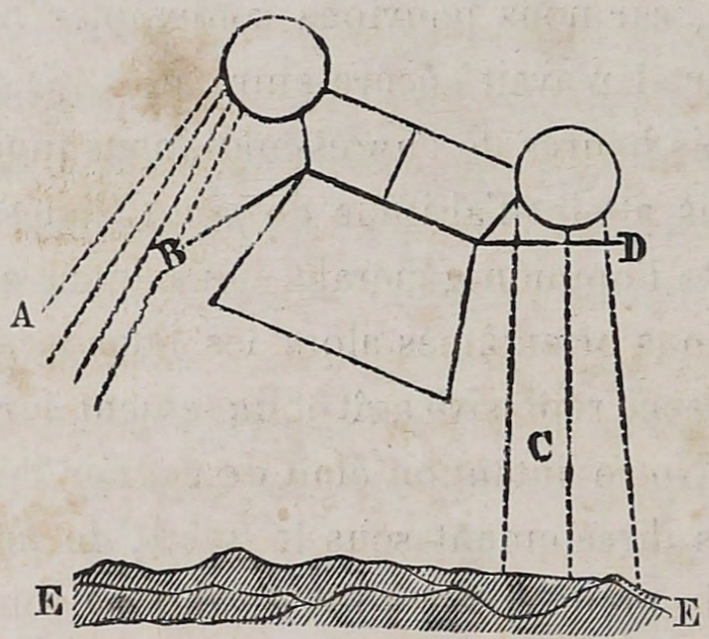
Pendant que nous prenions à la hâte quelques notes sur ce spectacle, en jetant un coup d'œil par les fenêtres latérales, notre attention fut attirée par un autre phénomène non moins frappant. Le dais magnifique du ciel, le firmament d'azur, que le nuage le plus léger n'obscurcissait plus, avait commencé à s'effacer, devenant graduellement de plus en plus pâle, jusqu'au moment où la nuance s'effaça tout à fait, où il n'y eut plus de ciel au-dessus de nous, mais bien une lumière étincelante et absolument incolore — en un mot, la lumière la plus pure.

Ceci nous surprit grandement. Nous nous attendions bien à la disparition de la nuance azurée, car nous savions que la couleur du ciel est due à l'ensemble, à la masse de l'atmosphère, et n'est appréciable que dans cette masse, absolument comme on remarque pour l'océan, qui a une nuance qui lui est propre, tandis qu'un seau d'eau de mer est parfaitement incolore. Une fois l'atmosphère terrestre traversée, le ciel bleu disparaissait. Mais en nous fondant sur les lois de la lumière, nous nous étions attendus à ce que le bleu se changeât graduellement en noir foncé, — c'est-à-dire l'absence absolue de la couleur. Après ce que nous voyions, nous ne pouvions plus que conclure que les lois de la lumière solaire, projetée dans le vide, sont

sujettes à de certaines modifications, naturellement inconnues jusqu'à présent aux astronomes et aux savants. Néanmoins le ciel, jusqu'à une certaine hauteur au-dessus de notre horizon, resta enfermé dans un anneau d'azur, sans limites tranchées, qui s'appuyait sur les bords de la sphère et qui allait en teintes dégradées se perdre dans le vide à notre zénith. Ce spectacle magnifique nous causa une joie immense; nous nous regardâmes comme les créatures humaines les plus heureuses, car nous pouvions contempler ce que nul regard mortel n'avait encore entrevu.

Vers trois heures de l'après-midi, nous jugeâmes que nous avions atteint l'altitude de vingt lieues. Dans ce cas, d'après l'opinion générale, nous étions entrés dans le vide. Nous orientâmes alors les boucliers de façon que l'influence répulsive agît obliquement sur la surface terrestre. Notre intention était de gagner l'écliptique, et une fois directement sous le soleil, de monter perpendiculairement vers cet astre, afin de rencontrer la lune au moment où sa révolution mensuelle l'amènerait entre le soleil et la terre. Jusqu'à ce moment, nous nous étions maintenus presque perpendiculairement au-dessus de notre point de départ, ce qui était dû, il est inutile de le dire, au mouvement de rotation de la terre auquel obéissait le *Micromégas*, absolument comme un boulet lancé par un canon dirigé perpendiculairement pourrait, si le vent ne soufflait pas, retourner dans la gueule du canon. Et cependant, en admettant qu'une minute ait été consacrée à l'ascension et à la descente, le

canon aurait parcouru un grand nombre de kilomètres vers l'orient, à cause du mouvement de révolution diurne de la terre. Nous résolûmes, avant que la nuit nous prît, d'atteindre l'écliptique, et pour exécuter ce dessein, nous relevâmes complétement l'un des boucliers, laissant l'autre dans une position légèrement inclinée, afin que l'action répulsive atteignît la surface terrestre obliquement, ainsi que l'explique le dessin ci-dessous.



A représente le courant principal de répulsion qui, à cause de l'inclinaison du bouclier B, ne peut atteindre la terre, E, qu'obliquement, ce qui a pour effet de pousser le *Micromégas* d'un côté ; C représente la partie du courant répulsif qui, en raison de notre élévation encore modérée, passe par-dessus les bords du bouclier D et atteint la terre plus ou moins perpendiculairement, maintenant heureusement le véhicule dans une position moins inclinée que celle qu'il aurait eue sans

cela. Il n'était pas cependant dans la position horizontale, mais, au contraire, plus élevé d'un côté que de l'autre, sans cependant que nous en fussions incommodés.

L'effet de cette disposition des boucliers fut telle que nous l'avions prévu, car, au bout de quelque temps, en regardant par la fenêtre ouverte dans le plancher, nous reconnûmes que notre course ascensionnelle avait fait place à un mouvement latéral, et que les objets immédiatement sous nos pieds fuyaient vers l'est. Notre vitesse dans la direction de l'ouest s'accrut sensiblement ou plutôt notre vitesse vers l'est, par rapport à la terre, diminua rapidement. La perspective sous nos pieds ne tarda pas à changer. Nous passâmes au-dessus des montagnes, puis des plaines, et nous atteignîmes l'Océan. Çà et là, au moyen de nos excellents télescopes, nous pouvions apercevoir un vaisseau près des côtes, mais comme notre mouvement vers l'ouest nous entraînait au large, les côtes s'effacèrent à l'horizon, les vaisseaux disparurent l'un après l'autre, et nos regards n'embrassèrent que l'immensité du Pacifique. La surface de la mer, frappée par le soleil, était éblouissante; la partie qui recevait directement les rayons solaires revêtait l'aspect de l'or bruni, et se fondait en teintes dégradées jusqu'à l'éclat de l'argent poli. La couleur naturelle ne reparaissait qu'à l'endroit où tombait l'ombre d'un nuage. Mais lorsque notre élévation s'accrut, cet éclat métallique s'effaça, et la surface des eaux prit une teinte de bleu d'outremer.

La position des boucliers interceptant une grande

partie de l'action répulsive, et, d'un autre côté, la partie agissante poussant le véhicule obliquement, il en résultait que le poids du véhicule n'était plus contre-balancé, et, par conséquent, notre élan ascensionnel s'étant graduellement ralenti, nous descendions insensiblement. Nous continuâmes ainsi jusqu'à ce que nous eussions atteint l'altitude de trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous ne pûmes découvrir le moindre vaisseau; alors, changeant la position des boucliers, nous remontâmes jusqu'à notre élévation première. Nous nous maintînmes dans cette position, et lorsqu'il nous arriva de redescendre, nous n'approchâmes plus de la surface terrestre qu'à une distance de huit mille mètres.

Le soir, à huit heures, nous calculâmes que nous avions atteint l'écliptique, et que nous étions un peu en avance sur le soleil. Nous changeâmes de direction, et une heure plus tard nous avions la satisfaction de voir les rayons solaires pénétrer à l'intérieur par la petite ouverture cintrée, percée dans le toit de l'édifice, au milieu du jardin. Ceci nous apprit que nous étions précisément sous le soleil; les boucliers furent abaissés, et après quelques hésitations, nous courûmes, non plus vers l'est ni vers l'ouest, mais directement à notre zénith, perpendiculairement au soleil. Les deux sphères contenant le répulsif purent alors agir sans obstacles, et nous ne tardâmes pas à nous assurer que notre vitesse était digne de notre entreprise, sans précédent, et de la longueur de la route que nous avions à parcourir.

Les volets qui garnissaient les fenêtres furent alors fermés, afin de produire une nuit artificielle, et je me retirai dans la maisonnette pour dormir mes six heures pendant que Geister veillerait. Il fut convenu qu'il m'éveillerait à l'expiration de ce temps, et que je prendrais sa place pendant qu'il reposerait, car nous n'osions pas dormir en même temps, bien que tout parût parfaitement calme, et que notre monstrueuse machine courût à toute vitesse à son but, sans avoir besoin d'être dirigée, du moins pour l'instant. Nous pensions que si l'un de nous veillait et qu'il vît le moindre indice que les parois cédassent à la pression de l'air intérieur, ou tout autre accident, il serait possible peut-être, pendant que nous étions à une distance relativement petite de la terre, de renverser notre mouvement et de revenir avant qu'il fût trop tard, ou bien encore d'imaginer un moyen de remédier à l'accident et de tout remettre en état. C'est pourquoi, non sans crainte, et après une prière à Dieu, je cherchai le sommeil, qui ne vint pas tout d'abord; je tombai enfin dans une somnolence fébrile, interrompue pas des cauchemars horribles où je me voyais précipité à travers l'espace. Ces visions furent bientôt oubliées lorsque, au bout de mes six heures, je veillai à mon tour, et que me dirigeant vers la fenêtre du plancher, je vis la grandiose réalité se dérouler à mes regards.

CHAPITRE XIII.

JOURNAL DU VOYAGE.

Nous avions jugé à propos de tenir un journal pendant la durée de notre voyage et d'y consigner toutes nos découvertes et toutes nos aventures dignes de remarque. C'était préferable au système qui consiste à tout confier à la mémoire, — de plus cela pouvait devenir utile, et enfin, tout au moins, l'occasion justifiait amplement cette mesure. Il avait été convenu qu'à Geister incomberait surtout la direction de la machine; j'entrepris donc la tâche d'historiographe et je commençai le journal au deuxième jour.

Deuxième Jour. — Une heure après mon réveil, le signal de ma montre, que j'avais mis à l'heure indiquée par l'almanach pour le lever du soleil, se fit entendre, et je me mis aussitôt à ouvrir les volets pour laisser pénétrer le jour. Mais trouvant la lumière trop violente pour mes yeux et pensant qu'elle pourrait peut-être

nuire à la végétation, je refermai presque entièrement, puis je rouvris petit à petit imitant autant que possible l'augmentation graduelle de la lumière depuis l'aube jusqu'à l'apparition complète du soleil au-dessus de l'horizon. Cette façon de procéder nous paraissant logique nous la mîmes régulièrement en pratique matin et soir.

En dépit de la nouveauté de la situation, de l'enthousiasme et du ravissement que je ressentais ; malgré l'intéressante occupation de contempler la terre quand les nuages le permettaient, je ne tardai pas à m'ennuyer de ma solitude. Rien dans les aventures les plus extraordinaires, réelles ou fictives, arrivées à des créatures humaines ne pouvait soutenir un instant la comparaison en présence de la réalité grandiose et absolument inouïe au milieu de laquelle nous vivions. Je consacrai quelque temps à prendre un repas, puis je me mis à travailler au jardin jusqu'au moment où reparut Geister, c'est-à-dire un compagnon à mes pensées et un interlocuteur prêt à donner la réplique à mon admiration.

Nous nous serrâmes la main avec enthousiasme, sans nous expliquer davantage le mobile qui nous poussait, mais sachant instinctivement que c'était la joie que nous causait notre incroyable succès.

Après quelques remarques, je lui dis comment, pour la première fois après de longues semaines de négligence, j'avais, avant de m'endormir la veille, imploré la protection du grand maître de l'univers. A ces mots

il m'arrêta, disant que Dieu devait se trouver offensé plutôt que flatté d'une action pareille.

« Ne vous semble-t-il pas, — me dit Geister, — que c'est une dérision de s'adresser à Dieu quand nous courons un danger quelconque? Admettez pour un instant le cas de deux matelots surpris par un naufrage et coutumiers tous deux de jurer et de blasphémer. Représentez-vous l'un d'eux se jetant à genoux dans une terreur abjecte et implorant la miséricorde divine, pendant que l'autre plus logique attend son sort en silence. Ne pensez-vous pas que l'Intelligence Suprême méprisera l'un et admirera l'autre?

— Peut-être; mais votre exemple ne s'applique pas à nous, — répondis-je afin de défendre mon action. — Nous ne sommes pas des blasphémateurs. Nous respectons le Créateur autant que n'importe quel dévot, et il arrive souvent que notre cœur envoie une prière d'actions de grâces sans le secours de la parole, sans la conscience de son action. Tel a été le cas pour moi pendant que je contemplais la scène qui se déroule sous nos pieds.

— Il m'a toujours semblé, — dit Geister, — que la seule prière rationnelle est l'action de grâces. La prière, en tant que supplication, me paraît une action vaine, car il faut que les desseins de Dieu s'accomplissent, que nous supplions ou non. La nature ne saurait quitter ses voies, ses lois immuables ne sauraient être suspendues pour contenter la prière. Regardons autour de nous; nous voyons que les morts subites sont aussi fré-

quentes chez les gens religieux que chez les irréligieux, en dépit des prières de ceux-là pour échapper à ces morts subites, comme par exemple dans les litanies de l'Église Anglicane. Le bénédicité aux repas semble, pour beaucoup, une question d'hygiène, puisqu'ils demandent à Dieu de bénir leurs aliments et de les rendre sains à leur corps ; mais nous ne voyons pas que ceux qui disent les grâces se portent mieux ou soient plus robustes que ceux qui s'abstiennent. Nous ne voyons pas, dans la vie ordinaire, que les gens obtiennent par la prière ce qu'ils désirent ou ce qu'ils croient pouvoir demander ; tel que la santé lorsqu'ils sont malades, la conservation de cette santé, le succès d'une entreprise, — à la condition de consacrer, s'ils réussissent, une certaine somme au Seigneur. Nous ne voyons pas, dis-je, qu'ils obtiennent plus que ceux qui ne prient pas. Il semble donc que la prière soit une chose parfaitement vaine.

— Dans la vie ordinaire il peut en être ainsi, — répondis-je ; — mais lorsque nous sommes dans un grand danger ou dans un péril imminent, nous prions Dieu par une impulsion instinctive.

— Peut-être avez-vous raison, — dit Geister. — Mais en général il se commet certainement de grandes absurdités sous prétexte de prières au Tout-Puissant. La moitié des prières adressées à Dieu le feraient regarder comme un potentat vaniteux, avide de louanges, et susceptible d'être influencé par des flatteries lourdes et grossières. Remarquez aussi combien il se fait de

prières sans que le solliciteur conserve le plus petit espoir d'être exaucé; par exemple, les prêtres demandant la conversion des brebis égarées de leur bercail; dans un sens plus large, la conversion de la nation entière; mieux encore, celle du monde entier. Règle générale, dans les livres d'heures, la prière du matin demande que le fidèle soit préservé du péché pendant tout le jour, tandis que la prière qui suit et qu'on dit le soir ne manque pas de contenir une lamentation de ce que l'on a péché tout le jour en pensée, en parole, et en action! Mais, dans le cœur humain, lorsqu'il n'est pas instinctif, le sentiment religieux procède de la raison pure. Par la raison nous respectons le Créateur, par le fanatisme nous égrenons un chapelet quand nous devrions confesser humblement nos fautes. Aide-toi, le Ciel t'aidera, est un dicton qui n'est ni juste ni vrai. Ne croyez pas que la créature infime soit aidée, mais croyez au contraire que les lois générales gouvernent toutes personnes et toutes choses, et que le succès ou l'insuccès, la santé ou la maladie, le bonheur et le malheur dépendent de l'observance plus ou moins stricte de ces lois. Dédaigneuses des malédictions ou des lamentations individuelles, semblables à des roues gigantesques, elles vont leur chemin écrasant ou estropiant tous ceux qui ne se garent pas, pendant que la Nature elle-même s'écrie : « Je punis l'ignorance et la folie aussi sévèrement que le vice et le crime. »

Ici se termina l'argument et comme nous étions près

de la fenêtre du plancher, nous jetâmes de nouveau les regards sur notre planète.

Depuis que les boucliers avaient été abaissés, le *Micromégas* avait continué son ascension rapide, de sorte que non-seulement les vaisseaux étaient devenus invisibles, mais nous ne pouvions distinguer les villes et les villages sans l'aide d'un télescope. Notre élévation était si considérable que je pouvais voir près du quart de la surface terrestre qui se déroulait au-dessous de nous comme une mappemonde à l'usage des écoles. On voyait distinctement les côtes du continent Européen et celles de l'Afrique Septentrionale se détachant sur la mer, le Rhin qui sépare la France de l'Allemagne, les Alpes, les Apennins, et les Carpathes; l'Espagne, mon pays natal, était précisément au-dessous de nous, mais l'Angleterre se cachait à notre horizon. Il en était de même de la mer Baltique et du nord de la Russie. Vers le sud notre panorama dépassait l'Égypte; nous tendîmes nos regards au moyen de nos télescopes, dans l'espoir d'apercevoir les pyramides, mais en vain; on apercevait cependant le Nil. Cette occupation était si nouvelle et si agréable que nous étions comme rivés à notre petite fenêtre du plancher à travers laquelle nous contemplions les diverses phases de la surface terrestre qui passait lentement sous nos yeux comme un panorama. Je ne pus me défendre de penser à mes jeunes années pendant lesquelles je m'absorbais dans l'étude d'une sphère ou d'une carte, suivant les limites d'un pays ou les sinuosités d'un fleuve ou cherchant soigneu-

sement quelque ville ou quelque village obscur où je demeurais, ou bien que j'avais visité, ou qui se rattachait à mes souvenirs. Seulement la carte que je voyais n'avait pas les couleurs tranchantes qui servent à marquer les limites politiques, — plus de vert, de violet, de jaune, et de bleu. Il arrivait parfois que les nuages, s'interposant entre nous et la terre, nous en cachaient certaines parties ou obscurcissaient plus ou moins certaines autres.

Pendant ce temps, notre mouvement était allé s'accélérant, à mesure que s'augmentait notre vitesse acquise, car l'absence du frottement qui se produit dans les appareils mécaniques ne venait pas contrarier notre allure, l'élan produit aidait l'influence répulsive, de sorte que, à mesure que croissait notre vitesse, l'action des deux sphères de répulsif sur l'action de l'attraction de la gravitation qui agissait sur le véhicule, s'augmentait en proportion, de la même façon qu'une pierre, ou tout autre corps pesant, tombant d'une grande hauteur, augmente de vélocité de seconde en seconde, non pas parce qu'il se rapproche de la terre, centre d'attraction, mais bien parce que la rapidité de son mouvement vient en aide à l'attraction de la gravitation. Il en était de même pour le *Micromégas*. Non-seulement l'influence de la matière répulsive suffisait à contre-balancer l'attraction de la gravitation, de telle sorte que la machine, une fois en mouvement, ne pouvait s'arrêter que devant un obstacle, mais encore cette influence étant plus forte que l'attraction de la gravitation agissant

sur le véhicule, elle suffisait amplement pour mettre le tout en mouvement, et une fois en mouvement ajoutait sans cesse un nouvel élan qui augmentait de plus en plus l'action répulsive nécessaire pour contre-balancer exactement le poids du véhicule et de son contenu. Notre vitesse s'accroissait donc sans cesse, ce qui expliquera l'énorme distance que nous avions parcourue en une nuit.

On pourrait dire que, se fondant sur ce principe, la vitesse d'une locomotive et d'un train irait en s'augmentant à l'infini. Mais les deux cas ne sont pas analogues, pour cette raison : — que à mesure que s'augmente la rapidité d'une locomotive, la force de l'agent propulseur, la vapeur, diminue; car il est évident que la vapeur au moment de son admission dans le cylindre, à l'instant du départ, ou quand on marche lentement, exerce une pression plus forte sur le piston que lorsque celui-ci fuit devant elle d'un bout du cylindre à l'autre avec une vélocité insaisissable à l'œil lorsque le train fait ses vingt à vingt-quatre lieues à l'heure. Dans ce cas l'action de la vapeur suffit seulement pour contre-balancer l'attraction presque insignifiante de la gravitation qui s'oppose à la vitesse acquise, car sans cette légère augmentation insensible de la vitesse acquise le train finirait par s'arrêter de lui-même. Ajoutons que tout moyen mécanique ayant pour but de diminuer la vitesse du piston dans le cylindre, serait rendu illusoire par l'énorme augmentation de frottement qui en serait la conséquence. C'était tout autre chose pour notre

machine; car de même qu'un boulet tombant d'une hauteur de mille mètres frappe le sol avec plus de force que lorsqu'il tombe d'une hauteur de cent mètres, de même l'éloignement augmentait notre vélocité en vertu des lois de réciproque, puisque la répulsion est le contraire de l'attraction.

Nous avions prévu tout cela, et nous savions que ce devait être. S'il en avait été autrement, si nous avions reconnu que notre vitesse ne devait pas dépasser une certaine moyenne, une centaine de kilomètres à l'heure par exemple, nous aurions été déçus et excessivement surpris.

CHAPITRE XIV.

SUITE DU JOURNAL.

Troisième Jour. — Dès que j'eus graduellement changé la nuit artificielle en plein jour, je pris une longue échelle et j'examinai soigneusement dans toutes leurs parties les parois du véhicule. Je ne découvris absolument rien d'inquiétant; pas la moindre feuille de métal descellée, pas le moindre écrou déplacé. Vue par la fenêtre du plancher, la terre semblait inhabitée, c'est à-dire que les plus grandes villes étaient devenues parfaitement invisibles à l'œil nu, bien qu'avec l'aide du télescope on en pût découvrir quelques-unes indistinctement, pareilles à des taches sur la surface terrestre. Notre vue était fréquemment interceptée par les nuages flottant dans l'atmosphère inférieure. Nous passions nos journées à jardiner, à lire, et à discuter des traités astronomiques qui pour l'instant présentaient plus d'intérêt que tout autre ouvrage, — et enfin à contempler la

surface du globe. Nous nous amusons d'une façon assez puérile à guetter les différents pays s'approcher insensiblement de notre horizon, et se perdre enfin dans l'éloignement.

Quatrième Jour. — Nous pouvons voir maintenant la totalité de l'hémisphère terrestre. Bien que l'eau tranche sur les terres par la couleur, les plus grands fleuves sont devenus invisibles à l'œil nu. Les limites des continents sont cependant remarquablement distinctes, et aux régions polaires, septentrionales, et méridionales, les bords des immenses champs de glace sont parfaitement visibles, et brillent d'une éclatante blancheur. Notre machine fonctionne admirablement. La végétation prospère aussi bien que si elle croissait sur la surface terrestre. L'eau renfermée dans un vaste cuvier est devenue impotable. Nous avons mis en œuvre, sans plus tarder, nos appareils à distiller, n'étant pas curieux d'éprouver par nous-mêmes l'expérience faite là-dessus par les navigateurs un peu moins d'un siècle avant notre époque. Nouvel examen méthodique des parois du véhicule; — rien à dire. Température : 65° Farhenheit.

Cinquième Jour. — Après le dîner, Geister fit la remarque, que, eu égard à la température qui était presque celle d'un mois d'été, notre atmosphère était peut-être un peu vive, un peu trop semblable à l'air par une matinée de froid piquant, et que nous étions étrangement surexcités, attendu que nous n'avions pas consommé de liqueurs alcooliques. Il en inféra que le gaz

oxygène produit par la végétation excédait la quantité absorbée par nous, et que par conséquent notre atmosphère contenait trop d'oxygène. Cet état de choses étant aussi préjudiciable à la santé que l'état contraire, nous allumâmes aussitôt un feu à l'extérieur de la maisonnette, et l'atmosphère reprit graduellement sa condition normale.

Sixième Jour. — L'océan, de la couleur bleu foncé passe insensiblement à une teinte plus claire pour atteindre une blancheur tenant le milieu entre celle du verre et celle des métaux, et qui fatigue légèrement le regard lorsqu'on la contemple. Le diamètre apparent de la terre est maintenant visiblement plus petit que celui du quatrième jour pendant lequel nous avons pour la première fois aperçu l'hémisphère entier. Les bords des continents, aussi bien que les plus grandes îles, sont toujours visibles à l'œil nu. Notre machine poursuit sa course sans la plus petite vibration perceptible. En un mot, depuis que nous avons atteint l'écliptique et que nous nous dirigeons directement vers le soleil, nous ne ressentons pas plus la rapidité vertigineuse avec laquelle nous nous mouvons, que si nous étions sur la terre ferme.

Pendant cette journée, les bords du disque terrestre sont à peine visibles à cause des masses épaisses de nuages suspendues au-dessus des régions Arctiques et Antarctiques, et au nord de la zone tempérée. Considérant la distance déjà parcourue, nous commençons à espérer que notre voyage pourra se terminer dans le

mois, puisque nous l'avons commencé avec la nouvelle lune. Qu'arriverait-il si en approchant de la surface lunaire nous reconnaissions que l'existence y est impossible, — que l'air, s'il existe une atmosphère, fût impuissant à maintenir notre vitalité, ou bien que la nourriture des habitants de la lune et leur boisson ne pussent s'assimiler à notre nature ? Il est possible qu'il existe dans la substance lunaire elle-même des éléments constitutifs qui à notre approche annihileront ou renverseront l'action de la matière répulsive, ce qui aura pour résultat de nous précipiter avec une violence fatale sur la surface de la planète. Mais ces pensées s'étaient déjà présentées à notre esprit sans nous arrêter dans notre entreprise. Néanmoins, laissant de côté cette dernière terreur dont la réalisation est des plus improbables, si la lune est en réalité inhabitable pour nous, nous pouvons cependant nous en approcher d'assez près pour apprendre beaucoup de choses, éclaircir un grand nombre de mystères, entre autres la question de savoir si la lune est absolument dépourvue de la vie animale, comme l'affirment les astronomes, ou si, au contraire, elle contient des créatures douées de raison, des intelligences incarnées, comme nous le croyions et l'espérions. Il est encore possible que dans l'impossibilité de sortir et d'étudier de près l'histoire naturelle de la lune, nous soyons forcés, faute de provisions, ou pour toute autre cause, de repartir promptement; mais dans tous les cas, en admettant qu'en retournant vers la terre, nous descendions au beau milieu de Londres,

de Paris, ou de Berlin, il est certain que notre étrange machine deviendra le centre de tous les regards et que nous-mêmes nous ferons fureur partout où nous irons, qu'en un mot nous serons mis sur un piédestal d'où le monde nous contemplera avec un étonnement voisin de la satisfaction. Tant il est vrai que l'homme est poussé aux entreprises téméraires et aux travaux gigantesques dans le seul espoir de faire naître les applaudissements et l'envie de ses semblables!

Septième Jour. — Le temps nous pesait lourdement. Notre travail était nécessairement insignifiant; il nous était impossible de lire, et c'était une fatigue de causer. A vrai dire il n'existait plus pour nous de sujets de conversation; notre entreprise absorbait complétement notre attention; toute autre chose, les intrigues et les projets des monarques et des hommes d'État, les luttes des patriotes, les discours des réformateurs, les créations et les inventions du génie, les progrès de la science, de la liberté, et de la civilisation étaient tombés dans une insignifiance relative, tout enfin avait cessé de nous intéresser. Cependant le sujet principal de nos pensées et de nos soucis ne présentait pour l'instant aucun prétexte à discussion. En tant que sujet de conversation, il était épuisé; il était inutile d'échafauder plus longtemps des hypothèses sur la lune à la veille de faire une connaissance plus intime avec elle. Nous avons dit là-dessus tout ce qu'il était possible de dire. Nous partageons notre temps entre le jardinage, l'examen de la terre, et le sommeil, — ce dernier occupant plus de

place assurément que l'état de veille. Néanmoins aujourd'hui nous avons eu une conversation que j'ai jugée digne d'être conservée comme un des incidents du voyage. Fatigués d'une oisiveté d'autant plus lourde qu'elle succédait à l'activité dévorante des dernières semaines, nous étions l'un et l'autre couchés tout de notre long sur le plancher; moi, comme ce n'était pas mon tour de veiller, essayant de trouver le sommeil; Geister, très-éveillé, mais perdu dans ses méditations. Il rompit enfin le silence, après toutefois s'être assuré que je ne dormais pas.

« En admettant cette catastrophe possible que notre atmosphère s'échappât, — dit-il, — à quoi vous attendriez-vous dans l'autre monde, — au ciel, à l'enfer, au purgatoire, ou au néant pur et simple?

— Pas au néant, assurément, — répondis-je; — à l'enfer, pas davantage!

— Au purgatoire, alors?

— Oui, à une sorte de purgatoire spirituel, — dis-je. — Cela me paraît juste et vraisemblable.

— Et après cela, naturellement au ciel?

— Je l'espère, — répondis-je.

— Mais, à l'exemple des Chrétiens les plus orthodoxes, vous sentez que ce qui succède à la mort est tellement incertain que vous vous cramponnez à l'existence?

— C'est vrai; mais pourquoi ces questions abruptes?

— Parce que l'occasion est des plus propices, pour la discussion de ce sujet, — dit Geister. — Je ne sache pas

que le danger de notre position soit augmenté, mais nous courons assurément quelques risques de mort subite ; et ce fait m'a rendu curieux de connaître votre opinion sur cette question des questions . l'âme vit-elle après la destruction du corps? Plus clairement : la partie morale et intellectuelle de notre être peut-elle exister indépendamment de notre organisation physique? ou bien celle-ci est-elle nécessaire à l'existence de celle-là? J'ai pensé à cette parole d'un philosophe : « Les choses seront dans mille ans d'ici ce qu'elles sont aujourd'hui. » Quelle est, après tout, me suis-je dit, l'utilité de notre périlleuse entreprise? Si nous réussissons, avant cinquante ans notre pensée se retournera vers la terre. Qu'est-ce qui m'assure que la partie pensante de mon individu subsistera quand mon corps sera impuissant à la retenir? Elle peut s'éteindre en quittant ce corps, — retourner au néant, comme la flamme d'une bougie lorsqu'elle quitte la mèche. Alors, à moins que je n'aie des enfants, il ne restera plus rien de moi ; et quand même on serait arrivé à faire communiquer entre elles toutes les planètes du système solaire, je l'ignorerai profondément, je ne jouirai plus de mon triomphe, puisque j'aurai cessé d'être. S'il n'y a pas d'avenir pour l'âme, il est sage de jouir physiquement autant que possible, car dans ce cas nos plaisirs intellectuels deviennent insignifiants, parce que la préférence qu'on leur accorde est basée sur la supposition qu'ils représentent vaguement l'espèce de béatitude dont nous jouirons dans l'autre monde. Heureux donc le cuisinier qui

combine un nouveau plat; heureux le voluptueux qui découvrira une sensation nouvelle! Les poëtes deviennent un fléau; les auteurs, en général, une peste; tandis que notre gratitude sincère est acquise à l'homme qui a découvert que le vinaigre va bien avec le concombre. »

Je me mis à rire. Il reprit : —

« Si donc nous sommes persuadés de la mortalité de l'âme, nous aurions agi sagement en nous plongeant dans les plaisirs, en vivant au milieu de femmes comme les Turcs, en devenant les sectaires fervents de la jouissance sous toutes ses formes, en évitant consciencieusement la douleur, en conservant notre santé aussi soigneusement que possible, et, par-dessus tout, en nous tenant à distance de tout ce qui peut menacer la vie ou être dangereux pour les membres. Puis, lorsque, arrivés à l'extrême limite de la vieillesse, il nous faudrait enfin mourir, nous pourrions nous dire et être persuadés que nous avons tiré le meilleur parti imaginable de notre existence.

— Tout ceci, — dis-je, — dépend, comme vous le dites, de la réponse à cette question : l'âme existe-t-elle après que le corps a cessé de vivre? Je n'en ai jamais douté, et je ne pensais pas que vous en doutiez. Je pense que ceux qui ne croient pas à l'immortalité de l'âme ne sont pas bien persuadés que la vie future n'existe pas, mais qu'ils se sont hâtés de conclure sur de vagues prémisses, poussés par le désir de se débarrasser de tout ce qui pourrait mettre un frein à leurs passions. Mais de voir que vous partagez ces idées, même un instant, non-

seulement m'étonne mais me chagrine ; car, sans l'espoir de l'immortalité, il ne reste plus que misère. Je sais que vous ne croyez pas que la Bible soit une production plus qu'humaine, qu'elle est l'œuvre d'hommes écrivant sous la dictée de Dieu. Nous avons longuement discuté sur ce sujet ; vous, affirmant que la loi divine n'a pas besoin, pour exister, d'être écrite ou imprimée, mais au contraire qu'elle est gravée dans le cœur de tous les membres adultes de la famille humaine, et que c'est de cette source que sont réellement sorties toutes les Écritures sacrées ; tandis que moi j'ai continué à croire à la Révélation. Essayons donc de déterminer, si nous pouvons, la question de l'immortalité ou de la mortalité de l'âme d'après les preuves tirées exclusivement du monde visible. Que nous apprend la Nature ?

— La Nature nous laisse dans le doute à quelque point de vue qu'on l'envisage, — répondit Geister. — La Nature ne nous montre rien qui puisse servir de guide certain. Parfois, en nous basant sur ce que nous voyons, nous nous sentons portés à ne croire qu'au témoignage de nos sens. D'autres fois, par un clair de lune, dans un moment de solitude, quand les soucis de la vie sont perdus de vue ou oubliés, le chêne centenaire, les ruines, les précipices, nous semblent pénétrés d'une essence spirituelle dont nous craignons, en l'approchant, la puissance mystique et cachée. Mais en plein jour, en contact avec les réalités du monde, ces sentiments disparaissent ; et j'ai souvent pensé qu'il est possible que l'existence humaine et animale soit

fluide, subtile, semblable au calorique, qui se développe partout où se trouve la vitalité, dont une partie est absorbée par le fœtus arrivé à un certain degré de développement, d'une façon à peu près analogue à celle du bois, qui, sous l'influence du frottement, absorbe le calorique et s'enflamme.

— Ceci est une théorie nouvelle, au moins pour moi, — dis-je ; — mais elle ne change rien à la question de l'immortalité de l'âme. Vous parlez de l'analogie de la vie humaine et de la vie animale. Cette analogie existe assurément ; personne n'en doute.

— Je vois que vous ne me comprenez pas, — répondit-il. — Ma théorie nie l'existence d'une âme immortelle chez l'homme, absolument comme les Chrétiens nient son existence chez les animaux. Vous voyez donc que c'est du matérialisme renforcé, car le seul esprit dont j'admette l'existence est plutôt une influence, comme le calorique, et peut très-bien n'être pas considéré comme esprit, mais simplement comme le résultat d'une certaine modification de la matière.

— Quoi ! — m'écriai-je avec quelque colère, — les découvertes étonnantes de l'homme, ses inventions merveilleuses, ses entreprises gigantesques, ne sont-elles produites que par une certaine modification de la matière ?

— C'est possible, — répondit Geister ; — car la puissance et les qualités des esprits humains varient selon la forme et la disposition du cerveau, absolument comme, pour le même motif, certains animaux révèlent divers degrés d'intelligence.

— Comment osez-vous, — répliquai-je avec chaleur, — comparer même pour un instant l'intelligence bornée de l'animal le plus sagace à la puissance immense de l'intelligence humaine ? Les animaux agissent moitié par instinct, moitié par mémoire, ils ne possèdent ni l'esprit de l'homme, ni sa raison ; de plus il n'existe pas de lien, contrairement à ce que prétend votre théorie, entre l'homme et l'animal, mais au contraire un abîme entre les facultés intellectuelles des deux espèces et qui suffit à réfuter ce que vous avancez.

— Ceci ne m'est pas prouvé, — dit Geister, — car pour ce qui est de l'esprit, ou plutôt de la faculté amusante les singes, les petits chats, etc., sont d'un comique achevé. Quant à la raison, l'histoire nous parle de certains éléphants et d'une légion de chiens, qui ont montré qu'ils la possédaient. Je n'admets pas davantage l'absence de lien entre l'homme et l'animal, car il ne manque pas de peuplades sauvages, en Afrique, en Amérique, et en Australie, qui répondent admirablement à ce but et dont l'intelligence d'une part, et les facultés morales de l'autre, sont évidemment au-dessous de celles d'un grand nombre d'animaux extraordinaires dont l'histoire nous est parvenue et qui ont fait preuve d'une somme de sensibilité, de fidélité, et de générosité qui fait penser qu'ils sont plus dignes de l'immortalité que certains êtres humains absolument égoïstes et sans moralité, ou qui ont agi avec une sagacité telle que leurs actions ont dû être guidées par la raison et non par l'instinct. Nous voyons donc que les animaux sont

capables de raisonner et de penser, — car on ne saurait nier le raisonnement chez les espèces les plus intelligentes, — et cependant quelques auteurs se sont fondés là-dessus pour conclure que la matière pure est incapable de raisonnement. Si ce qu'on a rapporté est exact, les animaux sont comme nous un composé de matière et d'esprit. Pourquoi donc cet esprit ne serait-il pas aussi immortel que nous croyons le nôtre? Il me paraît très-possible que la supériorité des dernières races de l'espèce humaine sur les plus élevées de l'espèce animale, peut s'expliquer parfaitement par la faculté de la parole possédée par celles-ci et qui a pour conséquence, le développement graduel de l'esprit, c'est-à-dire du cerveau. Un grand nombre de races croient à la transmigration des âmes; moi, cependant, tout en ayant la conviction de l'immortalité de l'esprit, je ne vois pas qu'il soit nécessaire, après la mort du corps, qu'il conserve son individualité, qu'il soit ou non le principe vital de l'homme ou de l'animal. Il se peut que cet esprit retourne à la source qui anime l'univers, et que son individualité soit subordonnée à l'existence du corps. Mais revenons à notre point de départ. Je vous affirme très-sérieusement que je n'ai jamais complétement douté de la vie future pour l'âme. Réserve faite de l'habitude et de l'éducation première, je me suis souvent démontré à moi-même que l'âme existe après la dissolution du corps, et j'ai puisé mes arguments dans mon âme même. De plus, et maintes fois, je me suis surpris à reconnaître involontairement cette immor-

talité, instinctivement pour ainsi dire, et un instant après m'être prouvé par le raisonnement qu'il ne fallait pas y croire. Mais il y a une chose certaine ; c'est que l'instinct ne se trompe jamais. »

Je vis avec plaisir que Geister ne désespérait pas de l'existence d'un état futur et plus glorieux pour l'âme. Ainsi finit cette conversation, mais ce qu'il m'avait dit me donna beaucoup à réfléchir.

CHAPITRE XV.

SUITE DU JOURNAL.

Huitième Jour. — Nous observons pour la première fois que la terre devient presque indistincte aux regards. Il est évident que nous allons la perdre de vue; elle a une apparence nébuleuse, comme un nuage ou une montagne vue de très-loin. L'anneau bleu qui l'entourait a diminué sans cesse, puis s'est fondu dans un ciel d'un noir opaque, lequel, à son tour, en se rapprochant du zénith, c'est-à-dire du soleil, se transforme en cet aspect indescriptible qu'il ne m'a été déjà permis de décrire que sous le nom de *région de la lumière pure*. Il y avait donc, entourant immédiatement les bords de la sphère terrestre, un anneau de ciel bleu, suivi d'un autre anneau d'un noir intense qui, à son tour, se fondait insensiblement dans un vide étincelant.

Du Neuvième au Treizième Jour. — Nous sommes

toujours dans un état de tranquillité parfaite en ce qui concerne notre sécurité personnelle. Pas la plus petite crevasse à la paroi intérieure, la seule visible pour nous; rien à dire non plus quant à la couverture de fer qui revêt cette paroi. Pour nous convaincre que les rayons du soleil dans le vide ne produisent pas la chaleur, afin d'être certains que l'enveloppe extérieure n'a rien à craindre d'une exposition constante à ces rayons, nous avons placé un thermomètre contre la paroi à l'angle du toit. Examiné au bout de quelque temps, nous reconnaissons qu'il marque la même température que lorsqu'il est accroché à la branche d'un arbre au milieu du jardin, c'est-à-dire 70 degrés Fahrenheit, un peu moins que la chaleur moyenne de l'été.

Nous nous sommes encore occupés de théories métaphysiques. Le bruit de nos voix nous paraît étrange quand nous parlons ou que nous lisons, car il vient rompre le silence profond et terrible de la Nature — de la Nature non plus considérée comme un assemblage d'objets variés, mais de la Nature à distance, plutôt sentie que vue, qui réclame et obtient néanmoins la soumission à ses lois puissantes et immuables.

Le soir du douzième jour nous avons été très-incommodés par un excès d'acide carbonique dans notre atmosphère. Geister ne put dormir. Nous étions très-altérés, et comme nous eûmes recours à plusieurs reprises à un excellent vin dont nous avions emporté une provision, nous devînmes à la fin très-excités et turbulents. Nous avons chanté les chansons de nos pays

respectifs avec beaucoup d'entrain, mais avec moins de justesse. Malgré cette gaieté folle, nous nous apercevions que l'air était étouffant, et nous eûmes assez de raison pour ouvrir les volets une heure et demie avant l'heure marquée par le calendrier pour le lever du soleil. L'air reprit alors graduellement sa condition normale pendant que, oublieux de notre prudence ordinaire, nous nous livrions simultanément au sommeil pour effacer les effets de nos excès nocturnes. A notre réveil, nous reconnaissons que la seule cause de cette abondance d'acide carbonique dans notre atmosphère pendant la nuit précédente, provient de ce que nous avons allumé un plus grand feu qu'à l'ordinaire pour faire notre cuisine et que ce feu est resté allumé plus longtemps. Cette conclusion suffit pour chasser toute frayeur de notre esprit.

Quatorzième Jour. — Nous sommes maintenant à la plus grande distance de la lune que nous puissions atteindre, attendu que le satellite est dans la partie de son orbite la plus éloignée du soleil, ou, pour parler communément, la lune étant dans son plein. La terre est absolument invisible ; à mesure que notre distance s'est accrue, elle est devenue de plus en plus indistincte, ce qui doit naturellement être attribué à la même cause qui fait que la lune est invisible en plein jour aux habitants de la terre. Le seul monde visible est le soleil. Il semble que notre minuscule machine et ce flambeau éblouissant soient les seuls objets de la création. Quelle solitude que la nôtre! Celle de l'er-

mite dans sa grotte creusée dans la montagne ne saurait lui être comparée. Nous sommes *absolument* seuls; il nous est impossible de regarder les habitations humaines quand nous le voudrions. Nous nous précipitons à travers l'espace silencieusement, imperceptiblement, et peut-être! qui sait ce qui nous attend? précipiterons-nous cette même course à jamais, corps sans vie, squelettes dépouillés, poussière impalpable!

Quinzième Jour. — Ce matin, pendant que Geister dormait, j'ai quitté la maisonnette à l'heure marquée pour laisser pénétrer les premiers rayons du jour artificiel. Tous les volets étant fermés, l'intérieur du véhicule était naturellement plongé dans une obscurité presque totale. Le peu de jour qu'il y avait, pénétrait par de petites fentes des volets. L'obscurité était celle d'une nuit d'hiver, sans lune, sur la terre, mais, malgré cela, sans avoir recours à la lampe, je suivis l'allée rectiligne conduisant à la fenêtre du plancher, et, saisissant l'anneau fixé au volet en forme de trappe, j'avais levé quelque peu celui-ci quand l'anneau me resta dans la main, ainsi qu'une partie du panneau auquel il était fixé, et le volet retomba. Il en résulta une ouverture de dix centimètres carrés environ dans le volet, à travers laquelle, jetant les yeux par hasard, j'aperçus de nouveau la terre, invisible depuis plusieurs jours, qui avait en ce moment une apparence légèrement lumineuse et une teinte jaune pâle semblable à celle de la lune vue de la terre quelque temps avant le lever du soleil. J'appelai immédiatement Geister, et, bien que

nous nous fussions attendus à ce spectacle, nous le contemplons pendant quelque temps avec un sentiment de crainte respectueuse presque puéril. C'était là la Terre qui nous avait contenus, qui contenait encore neuf cents millions d'êtres pensants et sensibles, où nous avions été coudoyés; où nous avions, enfants, été battus et où nous avions pleuré; où, jeunes gens, nous avions aimé et où l'on nous avait tournés en dérision. En ce moment nous pardonnions à tous ceux qui nous avaient offensés, car il est grand de pardonner; ceux qui nous avaient offensés n'étaient que des unités perdues dans neuf cents millions; mais nous, nous tirions notre grandeur, notre noblesse de notre isolement! Notre perspective étant restreinte à cause de l'exiguité de l'ouverture, je rouvris le volet; mais alors, la lumière pénétrant par la fenêtre, la terre, très-peu apparente tant que nous étions dans l'obscurité, disparut complétement. Geister retourna à la maisonnette pour achever son sommeil nocturne, pendant que je m'occupais de laisser pénétrer complétement le jour à l'intérieur.

Du Seizième au Vingtième Jour. — Depuis quelques jours nous avons remarqué une diminution dans le poids de nos personnes et de tous les objets maniables. Cet amoindrissement de la puissance de l'attraction de la gravitation nous produit un effet singulier. Nous pouvons nous mouvoir avec plus d'agilité et lever des poids en apparence plus lourds que ceux que nous soulevions auparavant; en un mot nous sentons comme

si, d'une manière quelconque, notre force et notre activité s'étaient accrues. En dépit de la raison, nous ne pouvons nous défendre d'un certain sentiment d'inquiétude, pour ne pas dire de crainte; car c'est le premier exemple de la disparition d'une des lois de la Nature.

Vingt-Unième jour. — Aujourd'hui, encore une digression. Qu'on me permette un court instant de répit dans ma tâche d'annotateur de statistiques, et une fois encore de rapporter une conversation qui, par une étrange coïncidence, a un rapport bizarre avec la période qui peut être considérée comme la suite de notre voyage.

J'ai dit, en rapportant le dialogue qui eut lieu le septième jour, que notre entreprise avait cessé de nous fournir des sujets de conversation. Si tel était le cas une semaine après le commencement du voyage, à plus forte raison trois semaines après. L'esprit exige la variété d'occupation autant que toute autre fonction du corps humain. Supposez un événement d'une importance non pareille, d'un intérêt tyrannique et absorbant, néanmoins l'esprit l'épuisera bientôt comme sujet de réflexion et se cramponnera aux bagatelles voisines pour se soulager. C'est pourquoi, ce vingt-unième jour, nous discutions la question de savoir si, en l'absence du vice et du mal, sous quelque forme qu'on les imagine, l'humanité aurait le bonheur. Je fus d'abord porté à croire qu'il en serait ainsi, et je le dis à Geister, mais il se montra d'un avis contraire.

« Pour que l'humanité fût heureuse, — dit-il, — faudrait non-seulement l'absence absolue de toute difformité morale, mais encore de toute difformité physique et mentale. Si les actions des hommes avaient pour base le code moral de la religion Chrétienne, la première condition serait réalisée ; mais tant qu'existeront la laideur et la possibilité de la maladie et de la mutilation d'une part, et la possibilité de la folie de l'autre, le bonheur ne saurait se réaliser pour l'homme. Comment serions-nous heureux quand la faculté de ressentir le plaisir est si inférieure à la faculté de souffrir? Mettez en regard les femmes et le vin, — la torture et l'auto-da-fé ; quelle est la sensation la plus vive? C'est la douleur, et elle l'est dix fois plus. Et cependant, l'horrible agonie de la mort sur le bûcher ou celle de la torture sur la roue ou par les brodequins n'est pas, je le crois, aussi aiguë que celle qui pourrait être et qui a été produite par la combinaison de différentes espèces de tortures infligées simultanément au corps humain. Chez les animaux, la faculté de souffrir excède de beaucoup celle de ressentir le plaisir, et, tant qu'il en sera ainsi, je ne vois pas qu'une conscience toujours tranquille suffise à garder l'homme du malheur.

— C'est vrai ; mais en l'absence du vice de cruauté, ces tortures dont vous parlez n'existeraient pas, — répondis-je.

— Sans doute, mais il y a presque autant de malheurs causés par accident. Il y a nombre de gens brû-

lés dans les incendies, écrasés ou estropiés sur les chemins de fer, échaudés mortellement, déchiquetés par des engrenages, et tout cela par des accidents dans lesquels l'excellence ou la méchanceté du cœur humain n'a rien à voir.

— Certainement, j'ai parlé sans réfléchir, — répondis-je; — vous avez raison incontestablement.

— Cette fréquence des accidents terribles ou dangereux,—reprit Geister,— est dans une grande proportion l'œuvre de l'homme puisqu'ils résultent plutôt de l'art que de la nature. L'art, sous la forme de l'architecture et de la mécanique, a toujours produit et produira toujours la mutilation et la mort, quelquefois d'effroyables catastrophes. La civilisation ne laisse pas que d'avoir ses mauvais côtés. Il existe aujourd'hui des maladies innombrables, inconnues à l'homme primitif, et la chimie appelée à réparer le mal, a ruiné plus de constitutions qu'elle n'en a guéri, en donnant en même temps à l'homme des moyens plus nombreux de détruire son semblable. Mais dans une existence simple, pastorale, telle que l'ont rêvée les anciens poëtes pour y placer le bonheur, la possibilité de l'accident mortel aussi bien que celle de la maladie seraient grandement diminuées. J'ai pensé parfois que si une vingtaine de poëtes, de philosophes, d'érudits, de musiciens, et de savants, tous jeunes et tous mariés à la femme de leur choix habitaient quelque île habitée de la Mer du Sud, où le climat est toujours sain, ils réaliseraient le bonheur le plus long et le plus complet qu'il soit donné à l'homme

d'éprouver, — qu'ils trouveraient, en un mot, un pays d'Utopie d'une perfection presque absolue. Mais dans le monde tel qu'il est, et dans certains pays plus que dans certains autres, l'incertitude de l'avenir et de la vie elle-même, s'élève fortement contre le bonheur en créant le sentiment d'appréhension qui s'augmente en proportion de notre prospérité. Nous craignons sans cesse que nos plus chères espérances ne soient soudainement renversées par quelque calamité inattendue ou par une succession d'événements contraires. Dans le calme de la prospérité, nous craignons l'explosion d'une tempête de malheur, car l'instinct nous crie que la Nature n'a pas créé l'homme pour être sans cesse heureux. Au milieu de la fête se dresse toujours le squelette qui nous rappelle ce qui nous attend, et quelquefois, quand la Fortune sourit et que la vie est radieuse, la Mort, — la Mort mystérieuse, impitoyable, hideuse, nous renverse; ou, si elle nous épargne, nous arrache l'être que nous aimons. Les jours de douleur indicible qui suivent balancent le bonheur de la vie entière; nous nous tordons sous l'étreinte d'un chagrin sans nom, et nous contemplons avec stupeur l'image vaine et inanimée de ce que nous avons aimé. Oui, la Mort, à elle seule suffit à empoisonner l'existence humaine. Il existe encore une autre raison qui s'oppose au bonheur de l'homme : c'est son mécontentement de toutes choses. Malheureusement, l'homme est ainsi fait, que dans les circonstances les plus favorables, il n'est jamais content. S'il courtise une blonde, il ne tarde pas à regretter

qu'elle ne soit pas brune; s'il courtise une brune, il se dit bientôt qu'il aurait dû rechercher une blonde. Sa satisfaction ne dure jamais longtemps ; qu'il soit génie étonnant, Juif opulent, monarque puissant, ou prédicateur à la mode, il voit chez autrui des avantages qu'il ne possède pas, et la perversité de sa nature lui persuade que les biens qu'il possède ne sont pas à comparer avec ceux qui lui manquent. Par conséquent, comme pour jouir d'un bonheur parfait, il faut être parfaitement content, l'homme, tel qu'il est, ne saurait être complétement heureux, car, posséderait-il tous les avantages imaginables, jouirait-il de tous les plaisirs possibles, comme Alexandre il soupirerait après un autre pays, un autre monde.

— Alors vous admettez que, même dans votre île de la Mer du Sud, le bonheur parfait ne serait pas possible?

— Certainement, car il y aurait des mécontents. Une existence comme celle-là serait une digne fin pour un amour romanesque, venant après la surexcitation fébrile d'une ardente poursuite pleine de dangers mortels, courus et bravés. Pendant quelque temps, je crois qu'une existence pareille serait le bonheur parfait, mais bientôt le plaisir mourrait de monotonie et d'ennui, et l'esprit inquiet se lasserait d'une existence calme et sans but, dénuée d'intérêt et d'aventures.

— Telle était mon existence avant que je vous connusse, — dis-je. — Je n'étais pas heureux bien que je possédasse les trois principales sources du bonheur : —

la santé, la richesse, et une conscience suffisamment pure. Assurément je n'étais pas malheureux, mais je sentais qu'il me manquait quelque chose : — un but noble et digne pour lequel je pusse me dévouer corps et âme. Par vous et avec vous, j'ai trouvé ce but, et maintenant que, avec la rapidité de l'éclair, nous approchons du terme de nos aspirations, je rêve au moment où nous retournerons sur terre et où nous serons acclamés et respectés comme des héros qui ont vaincu, non sur un champ de bataille sanglant, mais dans la lutte avec les lois mêmes de l'univers !

CHAPITRE XVI.

FIN DU VOYAGE.

Vingt-Deuxième Jour. — L'apparence lumineuse de la terre, vue pendant nos nuits artificielles, s'est accrue de jour en jour depuis que nous l'avons observée pendant la matinée du quinzième jour. Le diamètre apparent de la planète a aussi sensiblement décru, car ce jour-là elle était assez grande encore pour remplir l'étendue qu'on peut embrasser par la fenêtre du plancher. La condition de notre atmosphère reste la même. L'expérience nous a enseigné qu'il convenait que nous dormissions simultanément pendant la nuit, et, autant que possible, que nous exercions nos poumons en nous livrant à un travail quelconque pendant le jour. En mettant ceci régulièrement en pratique, le besoin relatif de gaz acide carbonique et d'oxygène fut balancé plus également qu'auparavant. Depuis longtemps, nous avons cessé d'être anxieux en ce qui concerne la

possibilité que notre atmosphère devienne impropre à soutenir la vie, et nous sommes aussi moins inquiets de la solidité des parois de notre machine, attendu que depuis le commencement du voyage, nous n'avons rien trouvé qui puisse nous alarmer.

La lune est maintenant voisine du soleil, et ne montre plus que la moitié de son disque aux habitants de la terre. Elle nous est naturellement parfaitement invisible, parce que nous n'avons pas d'ouverture dans la paroi qui la regarde, qui nous permette de l'apercevoir quand l'intérieur du véhicule est dans l'obscurité.

Du Vingt-Troisième au Vingt-Cinquième Jour. — Nous regrettons plus que jamais l'impossibilité où nous sommes de voir la lune qui se dirige vers nous. Enfin, nous trouvons un remède à cette difficulté en construisant un long tube de zinc qui est fixé contre une des fenêtres latérales, en regard d'une ouverture correspondante, pratiquée dans le bouclier de cette partie, qui, en ce moment, est dans une position perpendiculaire. Ceci nous a demandé beaucoup de travail, car il nous a fallu ériger un échafaudage, afin de pouvoir regarder à travers le tube. Lorsque la nuit est arrivée, nous bouchons hermétiquement toutes les ouvertures qui laissent pénétrer la lumière, à l'exception de la partie correspondante à l'extrémité du tube. Ceci fait, nous regardons par le tube, et après quelques changements et quelques tâtonnements, nous reconnaissons que le but est atteint, car la lune reparaît à nos regards, mais quatre fois aussi grande que lorsqu'on l'aperçoit de la terre.

Nous voyons maintenant ce qui n'a jamais été vu par les habitants de la sphère terrestre : une partie de l'hémisphère qui est toujours à l'opposé de la terre. Regardant au moyen d'un télescope, nous croyons voir, autant que nous le permet notre horizon borné, que les deux hémisphères sont séparés par une ceinture de montagnes. Le second hémisphère est, à ce que nous observons, beaucoup moins montagneux que l'autre. Il nous est impossible d'en découvrir davantage pour l'instant.

Ce fut à ce moment du voyage que nous reconnûmes, à notre satisfaction et à notre ravissement indicibles, que la lune était hostile au répulsif aussi bien que la terre. Le *Micromégas* qui, jusqu'à présent, a suivi une ligne perpendiculaire au soleil, est poussé maintenant latéralement. Nous avons attendu ceci avec une impatience fébrile ; pour parler plus clairement, si ce phénomène avait tardé à se manifester à l'époque prévue, ou mieux si le *Micromégas* avait été attiré par la lune au lieu d'être repoussé par elle, nous aurions immédiatement abaissé les boucliers, et nous nous serions laissé tomber vers la terre avant qu'il eût été trop tard, car si nous avions pénétré dans le cercle de l'attraction lunaire, cela aurait eu pour conséquence de nous précipiter avec une violence inouïe, et de nous briser en des millions de fragments sur sa surface rocheuse. En levant le bouclier le plus voisin de la lune, nous regagnons notre position première.

Vingt-Sixième Jour. — En regardant à travers le

tube dont j'ai parlé, la lune qui s'approche rapidement, nous remarquons qu'elle est toujours sur un plan inférieur par rapport à nous, bien qu'il faille encore deux jours pour que sa révolution soit complète. La différence dans nos altitudes respectives est à peu près, d'après nos calculs, celle qu'elle doit atteindre pendant ces deux jours, car se trouvant dans la partie supérieure de son orbite, elle ne s'élève que lentement par rapport à nous, comparativement à sa vitesse lorsqu'elle était dans cette partie de son orbite, qui est sur le même plan que le soleil. Nous jugeons utile d'arrêter notre mouvement ascensionnel. Nous sommes maintenant à cent soixante mille kilomètres environ de la lune, car, comme son orbite mesure environ deux millions deux cent quarante mille kilomètres, et que deux jours sont la quatorzième partie de vingt-huit, — durée de sa révolution en chiffres ronds, — il nous a été possible de calculer notre distance et de l'estimer comme j'ai dit. Depuis ces trois derniers jours, son apparence lumineuse a beaucoup diminué ; elle ne tardera pas à disparaître complétement, et alors, si nos calculs sont exacts, nous ne la reverrons pas avant que, par suite de la prédominance de l'attraction lunaire sur l'attration terrestre, le véhicule se tourne vers elle.

Vingt-Septième Jour. — Avant de laisser pénétrer les rayons de ce nouveau jour, je monte sur l'échafaudage pour regarder dans le tube, mais la lune est invisible. Je descends et je regarde par l'ouverture du plancher. La terre est toujours sous nos pieds, diminuée de vo-

lume, mais augmentée en éclat. J'ouvre les volets l'un après l'autre et de nouveau, comme pendant tout le voyage, le seul corps visible est le soleil. Pendant les dernières vingt-quatre heures, nous avons alternativement monté et descendu, nous efforçant en même temps de nous maintenir dans la direction de la ligne allant de la terre au soleil. Ceci nous a occasionné un travail assez pénible causé par la manœuvre des boucliers. Cependant, à mesure que l'astre se rapproche de nous, nous cessons nos efforts, car le véhicule se tourne graduellement vers lui, et le soleil est visible par une des fenêtres latérales. Aujourd'hui le satellite de la terre nous apparaît pour la première fois, non plus comme un astre lumineux, mais comme un monde. D'abord au-dessous de nous, son apparence est si nébuleuse, à cause de la distance, qu'on ne saurait en distinguer les traits distinctifs; mais lorsque les boucliers sont levés, nous tombons rapidement vers elle, et la nébulosité indécise et fantastique se change promptement en contours matériels et définis. De demi-heure en demi-heure il s'opère un changement, car nous courons vers elle avec la rapidité de la foudre. Contrairement à notre intention, c'est vers l'hémisphère invisible aux humains que nous descendons.

Enfin elle paraît dans sa glorieuse netteté. Çà et là quelques nuages, mais légers et floconneux. Ceci nous prouve qu'il y a une atmosphère pour soutenir ces nuages. Mais ce monde qui se déroule à nos yeux, comment le décrirai-je? Il s'étend, baigné dans un océan de

lumière étincelante, splendide au delà de toute comparaison. On dirait la réalisation d'un plan où se mêlent les plaines fertiles et luxuriantes, les montagnes élevées et majestueuses, les forêts magnifiques, les vallées profondes coupées par des collines qui revêtent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Nous abaissons les boucliers pour ralentir notre descente ; notre course se modère graduellement. Dès que nous sommes, autant qu'il est possible, dans un état d'immobilité relative, et après avoir fait promettre à Geister qu'il ne se rapprochera pas davantage, je vais me coucher, car ce travail de la manœuvre des boucliers m'a fatigué. Je veux être dispos et bien éveillé pour les événements que nous prépare le lendemain.

Vingt-Huitième Jour. — En sortant de la maisonnette, après mon sommeil, je trouve Geister presque fâché, de ce que j'ai pu dormir en de semblables circonstances, qui refuse de se reposer à son tour. J'admets que son enthousiasme est légitime, mais j'estime que j'ai sagement agi.

Nous recommençons notre descente, ralentissant parfois le mouvement au moyen des boucliers, puis courant aussitôt de nos roues respectives à la fenêtre du plancher, dans notre grande anxiété de nous assurer s'il y a des habitants. Mais nous ne pouvons rien découvrir qui ressemble à des habitations, pas plus que la distance à laquelle nous nous trouvons encore, et notre perspective bornée ne nous permettent de découvrir

des objets mouvants que nous pourrions prendre pour des animaux.

Nous approchons de plus en plus; néanmoins aucun signe certain d'existence. Nous courons de nouveau à nos roues respectives, afin d'abaisser les boucliers et d'arrêter ainsi la rapidité vertigineuse de notre descente.

A cet instant, notre joie et notre enthousiasme se changent en crainte et en terreur. La roue de Geister refuse de se mouvoir et son bouclier ne peut s'abaisser. Il y a quelque accident survenu au treuil ou à la chaîne de ce bouclier. La sphère du répulsif ne peut plus agir. *Nous allons être brisés sur le sol qui se rapproche de plus en plus!* Tous les efforts possibles pour tourner la roue sont faits, mais en vain. J'abaisse mon bouclier jusqu'à ce qu'il touche la paroi, et la machine, au lieu d'être horizontale, s'incline à un angle de trente degrés. De la sorte, le répulsif du côté opposé peut agir quelque peu, mais celui de mon côté est diminué d'autant.

Au moment de cet accident, nous descendions avec une vitesse *relativement* modérée et, les regards tendus, nous regardions les montagnes dont les sommets étaient de niveau avec nous, pour nous assurer si cette vitesse s'accroissait ou diminuait. Nous pouvons maintenant voir que notre mouvement de descente est diminué en rapidité et diminue insensiblement, mais nous ne sommes plus qu'à trois mille mètres environ du sol. La machine entière va être réduite en poudre et nous allons être tués sur le coup! La Fortune

aveugle nous a favorisés jusque-là, mais elle nous a abandonnés.

Geister ne dit pas un mot. Il est pâle ; ses sourcils se froncent, son regard exprime une folie féroce et furieuse. Après le premier mouvement d'étonnement et de crainte, toute apparence de frayeur disparaît chez lui, et, puisqu'il est clair qu'il n'y a pas de ressources, il semble à moitié abasourdi par la ruine imminente de son espoir le plus cher, mais en mêms temps, il a pris la contenance stoïque de l'homme qui s'apprête à mourir bravement.

« Carl, — lui dis-je, avec un mélange d'émotion et d'hésitation, — jamais ami n'estima son ami plus que je vous estime. Il faut mourir, mais remercions Dieu qui dans sa miséricorde permet à nos âmes d'entrer dans l'inconnu en même temps. Une amitié comme la nôtre est supérieure à l'amour, car elle est plus digne de l'éternité. »

L'expression farouche de son visage s'adoucit lorsqu'il prend ma main.

« Puissions-nous n'être jamais séparés s'il y a une vie future ! *S'il y a une vie future*, » — répète-t-il d'une voix presque éteinte.

Soudain il s'écrie : —

« Vite ! vite ! Georges ! Faites comme moi, vite ! nous pouvons encore échapper. »

Une corde solide pendait à une poutre à la partie supérieure du véhicule. Par le plus grand des hasards, l'échelle était dressée contre la paroi à cet endroit pré-

cis. Geister escalade vivement cette échelle suivi de près par moi. Arrivé au sommet, il arrache son vêtement, d'un seul coup le déchire en deux, et, m'en donnant la moitié, se sert de l'autre pour entourer un de ses bras et l'une de ses mains. Puis, se laissant glisser sur la corde, l'espace d'un mètre, il l'étreignit de ses jambes en se soutenant par les mains qui sont protégées par le vêtement. Devinant immédiatement son dessein, je m'enveloppe le bras et la main droite de la même manière et, saisissant la corde au-dessus de lui, je repousse l'échelle du pied. A peine ceci est-il fait que *le Micromégas*, avec une violence incroyable, frappe le sol par sa partie inférieure qui se brise en mille fragments. Du contre-coup la corde échappe à mon étreinte, et je tombe avec Geister au milieu d'un épais taillis. Je ne suis cependant pas étourdi du coup ; je me tourne pour voir si Geister est blessé, quand soudain quelque chose dans l'atmosphère me suffoque, et je retombe évanoui.

CHAPITRE XVII.

LA NUIT SANS FIN.

En me réveillant de l'évanouissement où m'avait jeté le changement soudain de l'atmosphère, j'aperçus la silhouette de Geister penché sur moi et attendant avec une inquiétude terrible la fin de cet état. Notre joie réciproque se peignit dans l'étreinte énergique de la poignée de main que nous nous donnâmes. Quelle solitude horrible pour le survivant si l'un de nous avait été tué!

Geister, en revenant de l'évanouissement dans lequel il était également tombé, eut quelque peine à sortir des débris qui ne nous avaient pas estropiés ou tués, grâce aux arbustes au milieu desquels nous étions tombés. D'un coup d'œil, il vit le désastre irréparable éprouvé par le *Micromégas*, mais ceci n'occupa pas son attention; sa première pensée fut de chercher l'endroit où j'étais tombé et de s'assurer si, comme lui, j'étais sauf.

Après m'avoir appelé sans succès, il se fraya un chemin à travers une masse confuse de débris et d'arbres brisés et, me trouvant non loin de l'endroit où il était tombé lui-même évanoui, mais sain et sauf en apparence, il me traîna aussitôt dans un endroit découvert et convenable.

Ceci et une épingle avec laquelle il me piqua à la façon des marchands d'esclaves Américains, mais dans un but plus humain, eut pour effet de me faire revenir à moi. Cependant, en me levant, je reconnus que je n'en étais pas quitte comme lui pour quelques contusions et quelques écorchures : une de mes chevilles était si bien foulée qu'il m'était impossible de marcher sans de grandes souffrances.

Nous vîmes aussi que le *Micromégas* en frappant la surface lunaire s'était brisé en deux parties. D'un côté, le toit et les deux sphères du répulsif s'étaient détachés et étaient retournés dans l'espace, tandis que le reste, y compris la terre et la végétation, gisait en une masse confuse au milieu d'une épaisse futaie, au sommet d'une colline.

Au moment de notre chute, le soleil se couchait sur cette partie de la lune. Il faisait nuit. Il n'y avait pas d'autre lumière que celle des étoiles, mais le ciel était sans nuages et l'air pur, de sorte qu'on pouvait voir les arbres environnants, la silhouette de certains rochers, et les traits principaux de la vallée inférieure. Quant à moi, je m'estimai heureux de pouvoir rester assis ou couché jusqu'à ce que, par du repos et des soins, je

fusse guéri de ma claudication d'autant plus que, tant qu'il ferait nuit, ce serait de la folie et de la témérité, pour satisfaire notre curiosité ardente, de commencer l'exploration d'un pays qui devait nous être bien plus inconnu que n'importe quelle région inexplorée de la terre, par la raison que nous ne pouvions rien prévoir.

Impossible de calculer combien de temps il nous faudrait attendre le lever du soleil. Nos montres s'étaient arrêtées, de sorte que nous ignorions le temps qu'avait duré notre évanouissement. Mais, comme la nuit et le jour, sur la lune, durent chacun quatorze jours, c'est-à-dire la moitié de la durée de sa révolution autour de la terre, de quelque façon que ce fût, nous avions devant nous une longue période d'obscurité. Il faisait froid, non pas au point de geler, mais assez cependant pour nous faire désirer un abri et du feu; de plus le sol était humide comme après une forte pluie.

Geister se mit à l'œuvre avec entrain. Il pénétra jusqu'à l'endroit que nous appelions la maisonnette, qui s'élevait dans un angle du véhicule, et il en rapporta une chaise. Je m'assis, et il alluma un grand feu devant moi; puis, ramassant des planches pour l'alimenter, il en entassa une provision à ma portée, afin que je pusse soigner le feu sans me déranger. La soif et la faim étaient les besoins auxquels il fallait ensuite songer. Nous ne manquions pas d'aliments dans la maisonnette, sous forme de conserves de viande, de fruits, de biscuits de mer, assez abondants pour durer plusieurs

mois ; mais notre appareil à distiller l'eau avait été détruit, et le peu d'eau qui restait dans notre réservoir était devenu très-impotable. Nous pouvions la supporter pendant quelque temps mélangée avec de l'eau-de-vie, ou servant à faire des infusions de thé ou de café; mais il était impossible qu'elle nous durât pendant la période d'obscurité qui s'ouvrait, et cette circonstance nous faisait une loi de nous assurer immédiatement si l'on pouvait trouver quelque chose qui pût contribuer à notre nourriture. Cette complication désagréable venant nous tourmenter, Geister se détermina aussitôt à s'aventurer vers le bas de la colline, en s'éclairant d'une longue torche, pour chercher une source ou un ruisseau, car l'humidité du sol nous démontrait l'existence de l'eau dans cet hémisphère de la lune, au contraire de ce qui existe dans l'autre au dire des astronomes. Et si le sol eût été sec, nous aurions également conclu à l'existence de l'eau, à cause des arbres au milieu desquels nous étions tombés et qui, examinés à la lueur des torches, n'avaient rien de bizarre dans leur apparence, mais ressemblaient au sapin de la terre.

Je suivis Geister du regard jusqu'à ce que la lumière de sa torche se fût effacée dans l'épais fourré qui m'entourait, mais il poussait des cris de temps en temps pour me dire que tout allait bien. Enfin il revint en me criant qu'il avait trouvé de l'eau dans un ruisseau qui courait au pied de la colline. Il l'avait goûtée et l'avait trouvée aussi fraîche, aussi satisfaisante que possible. Il retrouva une cruche intacte parmi les débris de notre

naufrage, redescendit la colline, remplit le vase, et revint sans encombres, joyeux d'une découverte plus précieuse pour nous qu'une mine de diamants ou un océan de perles.

Geister songea ensuite à élever une maisonnette. Celle du véhicule, bien qu'il eût pu y pénétrer, était beaucoup trop disloquée et encombrée pour être démontée et réédifiée. Quelques parties purent cependant nous servir, et avant de nous livrer au sommeil elle était suffisamment avancée pour que nous pussions y passer la nuit. Le lendemain elle fut terminée.

Ce fut alors que nous remarquâmes que deux ou trois heures après notre réveil l'envie de dormir s'emparait de nous. Il en fut ainsi pendant le reste de la période d'obscurité, nous sentions un désir extraordinaire de sommeil; aussi dormîmes-nous la plus grande partie du temps. Lorsque nous étions éveillés, l'oisiveté que nous nous étions imposée pendant la durée de l'obscurité nous était très-pénible. Nous aspirions au commencement du jour lunaire. J'étais cloué à ma place et contraint au repos, mais Geister résolut de parcourir les régions circonvoisines un flambeau à la main, et il s'éloigna après force recommandations de prudence de ma part.

Il revint après une courte absence et m'apprit qu'il avait découvert au bas de la colline des arbres chargés de fruits dont il avait cueilli et apporté quelques-uns. Ces fruits étaient d'une espèce unique, de la forme et de la grosseur d'une orange et revêtus d'une peau

rugueuse et mince de couleur pourpre. Nous nous hasardâmes à les goûter. Il était possible qu'ils fussent dangereux pour nous, mais il était certain qu'une fois nos provisions épuisées il nous faudrait bien manger les produits de ce monde nouveau et courir le risque qu'ils fussent hostiles ou contraires à notre organisme. Avant de les goûter néanmoins, et avec un véritable instinct animal, nous cherchâmes à nous assurer des qualités nutritives ou dangereuses du fruit au moyen de l'organe olfactif. L'odeur en était singulièrement agréable et apéritive. Après cette épreuve satisfaisante, nous en ouvrîmes plusieurs et trouvâmes à l'intérieur une magnifique pulpe juteuse, absolument dénuée de pepins, dont le goût était très-agréable au palais mais qui n'avait aucun point d'analogie avec les fruits terrestres que nous avions goûtés. Certains de l'excellence de cet aliment, nous en mangeâmes avec appétit, car c'était pour nous un agréable contraste, après les conserves de viande et de légumes et les biscuits de mer qui formaient notre ordinaire depuis si longtemps.

Le repas terminé, le besoin de sommeil nous reprit, et nous y cédâmes en conséquence. Après quelques heures nous nous réveillâmes très-rafraîchis et très-gais. Nous ressentions une grande joie de savoir que les fruits de la lune, au moins, convenaient à notre organisme.

Il serait fastidieux et sans intérêt de s'appesantir plus longtemps sur les détails de notre manière de vivre pendant la période d'obscurité qui nous retenait au

milieu des ruines de la machine, laborieusement construite, qui nous avaient portés sains et saufs l'espace de quatre cent mille kilomètres. Qu'il suffise de dire que pendant ce temps j'étais parfaitement guéri de ma foulure, qui, en même temps qu'elle m'empêchait d'accompagner Geister, lui rendait impossibles des excursions dans le pays environnant au delà de la base de la colline où nous étions campés. Cette nuit interminable s'écoula enfin sans que nous eussions découvert s'il y avait ou s'il n'y avait pas d'habitants ou même si la vie animale sous une forme quelconque existait dans ce monde nouveau; mais la découverte la plus importante que nous pouvions faire était celle que nous avions faite, c'est-à-dire que les fruits de la lune convenaient à notre nourriture.

CHAPITRE XVIII.

L'AUBE.

En me réveillant je vis la lumière du jour briller par les fentes des murs de notre hutte. J'éveillai aussitôt Geister, et après nous être habillés à la hâte nous ouvrîmes la porte que nous fermions pendant notre sommeil et nous regardâmes au dehors avec un sentiment de curiosité avide. Un magnifique spectacle frappa nos regards. La colline sur laquelle nous étions tombés s'élevait sur l'un des bords d'une gorge de la montagne la plus extraordinaire que j'eusse jamais vue, et j'en avais vu beaucoup se dérouler devant nous. Elle s'éloignait en ligne droite et à perte de vue, chaque côté du ravin se composant de murailles gigantesques et presque verticales s'élevant l'un et l'autre à peu près à la même hauteur c'est-à-dire à trois cents mètres au moins. A l'endroit où nous étions les parois du ravin semblaient absolument parallèles bien que par un effet

de perspective elles parussent enfin se rejoindre à l'endroit où, tout au bout de l'horizon elles disparaissaient à nos regards cachés par la convexité de la surface lunaire.

Ce fut cette dernière circonstance qui nous fit remarquer l'énorme perspective qu'embrassaient nos regards. Naturellement, en raison du volume moindre de la lune l'horizon devait nous paraître plus rapproché que dans une plaine terrestre. Mais ici nous pouvions voir les objets éloignés avec une merveilleuse netteté. Ce fut ce qui nous surprit car cela surpassait même la netteté de vision qu'on remarque sur les plateaux élevés du Nouveau-Mexique où l'atmosphère pure et raréfiée est si particulièrement libre de toute vapeur.

Sur le sol uni de ce ravin silencieux, il ne croissait pas un seul arbre; seulement parmi des fragments de rochers et de pierres végétaient quelques arbustes rabougris et rampants. Çà et là un arbre solitaire, d'un feuillage vert sombre s'élançant de la surface des murailles du ravin, se cramponnant énergiquement, et se tournant vers le ciel comme s'il avait sentiment de sa position périlleuse. D'autres formaient de petits groupes sur le bord même du précipice et relevaient agréablement l'aspect sévère et stérile du paysage.

Le soleil n'était pas encore levé, et il nous était impossible de dire combien de temps s'écoulerait avant son apparition. Plusieurs heures sans doute, puisque, d'après nos calculs, l'intervalle entre le premier rayon

de l'aube et l'apparition du soleil au-dessus de l'horizon devait être de douze heures au moins. Néanmoins il faisait grand jour partout à l'exception des sombres retraites au milieu des rochers noirs et monstrueux dont la surface était à l'opposé du levant, c'est-à-dire de l'endroit où la longue perspective du ravin disparaissait à l'horizon.

« N'est-ce pas là une splendide exagération de perspective? — dis-je.

— Oui, c'est vrai, c'est magnifique et surtout absolument nouveau, — répondit mon compagnon; — et cependant ces rochers ont l'air d'être du granit, le sol sur lequel nous marchons est un sol ordinaire, ces arbres ressemblent à tous les arbres, en un mot tout ceci ressemble fort à la terre. Après tout puisque la lune n'est que le satellite de la terre, je ne vois pas pourquoi nous nous attendrions à beaucoup d'imprévu. On peut raisonnablement inférer que toutes les planètes du système solaire se ressemblent plus ou moins dans leur économie naturelle; il faut aller dans les systèmes voisins pour trouver des mondes absolument nouveaux, différant par le plan et les éléments de notre planète natale. Cependant j'avais espéré trouver quelque chose d'une nouveauté étonnante, quelque chose ne ressemblant en quoi que ce fût à ce que j'avais déjà vu, mais je suis désappointé. Je suis dans les conditions de cet artiste à qui l'on montrait un très-beau paysage Anglais et qui refusa de l'admirer parce qu'il y manquait un moulin. Mais regardons à un autre point cardinal, il

nous reste à découvrir s'il existe une race d'êtres semblables à nous, — si en un mot, la vie animale existe d'une manière quelconque. »

Nous nous dirigeâmes vers un autre point, mais les arbres qui nous entouraient presque entièrement, ainsi que les débris du *Micromegas*, nous empêchaient de rien voir au delà, excepté par deux ou trois échappées d'où l'on pouvait apercevoir l'horizon. Si limitée néanmoins que fût notre perspective, nous remarquâmes qu'à l'opposé du ravin et d'une petite chaîne de montagnes qui partait de là à droite et à gauche, se trouvait cette plaine que nous avions aperçue au moment de notre chute.

Nous sortîmes du hallier qui nous entourait, nous descendîmes la pente douce de la colline jusqu'à moitié chemin, mais nous ne pûmes rien voir au delà. Arrivés à une échappée soudaine de l'horizon, nous nous saisîmes instinctivement par le bras pour nous empêcher réciproquement de quitter notre retraite. Dans une plaine fertile, s'étendant à perte de vue nous apercevions des êtres animés, semblables à nous! Ils cheminaient de toutes parts à travers la vallée, mais convergeaient vers un point unique : celui où nous nous trouvions. Mais ils étaient trop éloignés pour être aperçus à l'œil nu aussi distinctivement que nous l'aurions désiré. Nous dirigeâmes en conséquence nos télescopes sur le groupe le plus rapproché et nous les détaillâmes minutieusement. C'étaient évidemment des hommes, absolument semblables à nous par les

membres, le visage, et les traits, — mais de plus petite stature. Les hommes ne paraissaient pas avoir plus de un mètre vingt centimètres tandis que les femmes comme sur la terre étaient encore plus petites.

J'ai dit qu'ils se dirigeaient tous vers l'endroit où nous étions. L'étrangeté de cette circonstance nous frappa tout à coup. Notre présence leur est connue ! Peut-être ont-ils assisté à notre chute, nous ont-ils guettés pendant les deux semaines d'obscurité et viennent-ils maintenant pour nous tuer ! Ils n'avaient pas l'air féroce, et ils n'avaient aucune arme dans les mains, cependant nous ne pouvions nous empêcher de croire que c'était nous qu'ils cherchaient et dans la crainte que leurs intentions ne fussent hostiles, nous nous hâtâmes de rentrer prendre nos armes en nous louant en même temps de l'exiguïté de leur taille.

« Au milieu de ces rochers, — dis-je, — nous pourrons les braver pendant quelque temps. Ce n'est pas maintenant qu'il faut penser à mourir sans lutter. Leurs historiens, s'ils en ont, auront quelque chose d'intéressant à raconter.

— Et leurs naturalistes, — ajouta Geister, — des squelettes colossaux à examiner et montrer. Ou s'ils embaument leurs morts, ils pourront travailler sur des cadavres robustes et bien constitués. »

Après nous être bien armés (nous avions apporté une bonne provision d'armes et de munitions) nous retournâmes à notre poste sur la lisière du taillis. Nous

vîmes alors que nous nous étions mépris sur leurs intentions, car le premier groupe s'était dirigé vers une montée doucement inclinée, couverte de mousse, et qui se trouvait précisément en face du ravin. Sur cette pente était un objet que nous n'avions pas encore remarqué, un édifice de pierre de forme oblongue qui ne s'élevait pas à plus de trois pieds du sol. Sur cet édifice, les naturels allumèrent un feu qui en couvrit toute la surface, puis ils s'assirent au sommet de la montée comme si leur rôle était fini. En même temps, le premier personnage du second groupe, encore à quelque distance, s'arrêta et nous vîmes alors, aussi bien que nous les entendîmes, ceux-ci et les premiers venus, parler entre eux. *Donc ils possédaient la faculté de la parole !* Une demi-heure s'écoula ce qui permit à tout le monde d'arriver. Il y avait là au moins un millier de personnes réunies.

Ils portaient tous des vêtements d'une forme analogue ; les hommes une robe à longues manches qui laissaient voir par le bas des pantalons flottants qui dissimulaient eux-mêmes des chaussures paraissant faites en drap ; la tête couverte d'un singulier bonnet triangulaire dont l'angle droit était tourné par devant. Les femmes étaient vêtues de capuchons et de robes flottantes ; mais la couleur des vêtements des deux sexes était variée et se composait surtout des nuances écarlate, bleu-tendre, blanche, et pourpre.

Ils se divisèrent ensuite en dix troupes, dirigées chacune par un homme tenant une baguette à la main,

puis, laissant un intervalle considérable entre chaque troupe, ils s'éparpillèrent dans la plaine. Quand ceci fut accompli, en nous retournant nous vîmes le soleil qui paraissait au-dessus de l'horizon, à l'extrémité du ravin, jetant quelques rayons vers nous, mais éclairant en plein le sommet des deux parois rocheuses où s'élevaient de distance en distance des aiguilles de cristal de roche et d'énormes colonnes de même nature qui auparavant, sombres et sans couleur, avaient échappé à nos regards, mais qui, maintenant, étaient radieuses des nuances multiples du prisme solaire. D'instant en instant de nouvelles formes prismatiques étaient inondées de lumière et la splendeur du spectacle augmentait en proportion ; puis tout à coup une harmonie douce et pénétrante s'éleva dans les airs, et, nous faisant retourner, nous montra la mystérieuse procession qui s'avançait lentement, pendant que la première troupe chantait une hymne lente et solennelle d'une mélodie admirable et d'une harmonie parfaite. Cadençant leur allure sur la musique de l'hymne, ils défilèrent à deux cents mètres de nous environ, puis, inclinant vers la droite, ils se dirigèrent vers l'autel situé au milieu de la montée sur lequel s'élevait des langues de flammes bleues et ne produisant pas de fumée.

En approchant, ils cessèrent leurs chants et se découvrant, ils s'inclinèrent dans une attitude respectueuse, pendant que la seconde troupe, voisine de nous en cet instant, reprenait le chant et marchant processionnellement comme les premiers, se dirigeait vers la montée

Ceux-ci s'étaient divisés en deux lignes qui défilèrent l'une à droite, l'autre à gauche du feu, et dont chaque membre jeta à tour de rôle quelque chose dans les flammes.

Nous conclûmes que c'était là une cérémonie religieuse et que l'édifice de pierre était un autel sur lequel brûlait le feu sacré, au milieu des flammes duquel chacun jetait son tribut d'actions de grâce au Créateur. Nous continuâmes à observer avec un grand intérêt jusqu'à ce que les dix troupes eussent successivement imité la première. Ceci fait, ils se réunirent en cercle autour de l'autel, et leurs voix se confondirent dans un chœur d'actions de grâce qui dépassait de beaucoup, sous le rapport de l'expression, de la beauté, et de la majesté sainte, toutes les musiques que nous avions entendues jusque-là. Enfin, la cérémonie se termina au moment où le soleil, entièrement au-dessus de l'horizon, donnait au panorama de la montagne vers lequel le visage de tout ce monde était tourné, un caractère de splendeur inouïe.

Ensuite eut lieu une phase singulière et nouvelle du cérémonial. S'asseyant sur la mousse, les jambes croisées, dans l'ordre qu'ils occupaient debout, ils restèrent la tête penchée et dans une pose pleine de recueillement pendant près de dix minutes, plongés en apparence dans la méditation ou dans une prière mentale. Puis se levant, en même temps que leurs chefs, ils entourèrent l'autel; et, les yeux fixés sur ce centre commun, chacun appuya sa main droite sur l'épaule gauche de son voisin.

Dans cette attitude, ils entonnèrent une hymne nouvelle, totalement différente de la précédente. L'allure en était moins solennelle, moins sacrée, et moins majestueuse. Commençant par des tons très-bas, presque un murmure, leurs voix confondues s'élevèrent et se développèrent dans toute leur étendue, puis elles diminuèrent graduellement. Redevenues presque un murmure, il y succéda un chant particulier, dit exclusivement par les voix féminines, auquel répondirent les voix des hommes. Le dialogue musical se continua ainsi entre les deux sexes, et les airs en étaient excessivement doux et d'une nouveauté piquante. Après ceci vint, sans interruption, un chœur où les voix mâles et féminines se confondirent, reproduisant les airs dont l'harmonie était la plus caractérisée, pendant que les chanteurs gardaient la même attitude bizarre. Un silence : le chant reprit son caractère religieux, puis, se tournant vers nous, tous quittèrent l'autel, passèrent la colline, et continuèrent de la sorte, marchant en procession et chantant, jusqu'à ce qu'ils fussent redescendus dans la plaine.

Mêlant leurs rangs, ils se mirent ensuite à parler et à gesticuler de la façon la plus animée. La cérémonie était évidemment terminée ce qui nous donnait une excellente occasion de sortir de notre cachette, et de nous présenter à leurs regards. A ce moment cependant nous hésitâmes; car, incertains de la réception qu'ils nous feraient, la prudence nous conseillait de ne pas nous faire voir à un si grand nombre de personnes à la fois.

C'est pourquoi nous restâmes à l'abri de notre épais taillis jusqu'à ce qu'ils fussent disparus jusqu'au dernier, derrière les arbres si nombreux de la vallée et la dernière flamme restée sur l'autel s'étant éteinte, il ne resta plus que l'autel lui-même pour nous rappeler l'imposante cérémonie à laquelle nous venions d'assister.

CHAPITRE XIX.

PREMIÈRES IMPRESSIONS.

L'aspect de la vallée absorba ensuite notre attention. Elle était couverte d'une végétation luxuriante, mais le feuillage des différents arbustes était d'un vert sombre et, peut-être par la raison que l'endroit où nous étions tombés était voisin d'un des pôles de la lune, les arbres ressemblaient pour la plupart à ceux de Norwège ou de Russie; mais la température ne rappelait en aucune façon la rigueur du climat dans cette partie de la terre; — l'air était simplement frais et vif.

Nous passâmes alors sur le versant opposé de la colline afin d'avoir un autre point de vue sur la vallée. En pénétrant dans un petit bois qui couvrait de toutes parts les pentes de la colline, nous sortîmes à un endroit situé presque à l'opposé de notre position précédente et qui avait vue sur une partie de la vallée que nous n'avions pas encore aperçue.

Enfin, et pour la première fois, nous vîmes des habitations qui absorbèrent aussitôt tout notre intérêt. Nous remarquâmes qu'elles avaient rarement plus d'un étage, qu'elles étaient construites en bois, mais, selon toute apparence, avec beaucoup de soin, de goût, et de solidité. Les cheminées semblaient être de métal et les toits couverts de feuilles d'une substance analogue, d'une couleur vert d'émeraude, ce qui suffisait pour expliquer pourquoi, pendant notre descente nous n'avions pas aperçu d'habitations.

Pendant que nous faisions ces remarques, nous aperçûmes des habitants de la campagne sur le seuil de leur porte ou allant çà et là dans le voisinage, mais vêtus différemment. La robe avait fait place chez les uns à une sorte de jaquette Mexicaine ornée de brillants, chez les autres à une espèce de pourpoint décoré de quelque chose ressemblant à de la broderie d'or, et la singulière coiffure d'inquisiteur était remplacée par des couvre-chefs de formes diverses, toutes également nouvelles et élégantes. Chez les femmes également, le capuchon avait disparu, mais à sa place on voyait quelque chose tenant le milieu entre la toque et le chapeau, réunissant, à ce qu'il nous parut, l'élégance de celui-là et la chaleur de celui-ci. Ces circonstances nous firent penser que le singulier costume sous lequel nous les avions aperçus d'abord n'était revêtu que pour les cérémonies religieuses.

Le plus souvent les habitations étaient entourées de jardins qui, à ce que nous montrèrent nos télescopes,

étaient remplis de fleurs, fort belles, il est vrai, mais nullement nouvelles d'aspect. Pour tout dire, la similitude de ce monde avec la terre, préférable certainement à un monde plein de gorgones, d'hydres, et de chimères, ne laissait pas que de nous désappointer un peu ; car nous nous étions attendus à trouver une création, nouvelle pour nous sous toutes ses faces, imprévue dans tous ses détails. Nous pensions que nous trouverions peut-être des gens qui auraient la tête au milieu du corps, manquant des sens que nous possédions, et possédant des sens inconnus pour nous ; agissant pour des motifs insaisissables pour notre esprit, éprouvant des plaisirs et souffrant des peines absolument différents de ceux de l'humanité terrestre. La rage de changement nous avait poussés à espérer les choses les plus imprévues, c'est-à-dire que les animaux seraient immobiles et les végétaux doués de la faculté de locomotion, que le ciel serait d'une belle couleur verte et l'herbe bleu-tendre ; que les quadrupèdes seraient couverts de plumes, les oiseaux d'écailles, les poissons de poils ; que les maisons pousseraient comme les arbres, — par la semence, ou les boutures, — par exemple qu'en enterrant une porte dans le sol on recueillerait au bout d'un an une maison complète, — et une foule d'autres semblables exceptions à l'ordre des choses sur la terre.

Nous ne connaissions pas encore la différence qui existe réellement. Qu'il est préférable que les choses soient ce qu'elles sont, — qu'elles sont supérieures aux

changements fantastiques que nous aurions faits si nous avions pu créer un monde à nous.

« Réjouissons-nous, — dit Geister après un long silence, — de ce que, jetés ainsi, sans espoir d'en sortir jamais, dans un monde nouveau, nous le trouvions très-beau sinon très-nouveau. Il a un air de bonheur tranquille, il semble que le fleuve de la vie doive y couler mollement, dans une béatitude calme mais incessante, sans grandes passions ni aventures mémorables; mais qui se soucie des aventures s'il ne peut en parler à ses semblables? qui désire les passions et leur fièvre lorsqu'il analyse les causes et qu'il réfléchit qu'elles ne sont qu'une goutte dans la fontaine de la vie? Ne jetons pas la pomme du contentement pour courir après cette bulle de savon qu'on nomme le bonheur!

— Comme il vous plaira, — répondis-je, — mais à un autre moment vous direz « que les passions sont le vin de la vie. » Mais descendons la colline, et présentons-nous devant ces gens.

— Accordé, — dit Geister; — mais, néanmoins, ménageons notre effet. Nous sommes les représentants d'une sphère quarante fois plus grosse que celle-ci; — que la dignité de notre tenue et de notre démarche soient à la hauteur de l'importance de notre terre natale dans le système solaire. »

Ces mots étaient dits plaisamment; mais comme au fond ils étaient pleins de sens, nous agîmes en conséquence, et nous nous livrâmes à une toilette assez compliquée. Nous nous coiffâmes de hauts bonnets à poil,

pareils à ceux des grenadiers de la Garde Impériale, qui, par je ne sais quel hasard, étaient tombés entre nos mains pendant notre séjour à Penn's Town, ce qui, joint au long par-dessus gris qui nous garantissait contre le froid, nous donnaient à distance quelque chose de l'aspect féroce des Grognards de la Vieille Garde.

J'ai dit que l'apparence des habitants était pacifique; néanmoins au cas où ils se montreraient hostiles et qu'ils en voulussent à notre vie, nous nous armâmes l'un et l'autre d'une carabine, et, après avoir pris une quantité suffisante de munitions, nous enterrâmes le reste dans le but d'empêcher qu'il ne fût gâté ou détruit, et aussi pour nous réserver un nouvel approvisionnement en cas de besoin. Le reste de nos armes et quelques objets de valeur, tels que livres, etc., furent aussi enfouis. Nous espérions que la poudre serait inconnue aux habitants de la lune et que par conséquent à la première démonstration hostile nous pourrions les terrifier, comme Robinson Crusoë, les cannibales et son esclave Vendredi et leur faire désirer ainsi de vivre en bons termes avec nous. Néanmoins, n'ayant aucun instinct sanguinaire, nous espérions qu'ils se montreraient aussi pacifiques et bien disposés que nous-mêmes.

Enfin, habillés et accoutrés comme j'ai dit, nous sortîmes du taillis qui cachait les débris du *Micromégas*, et nous descendîmes la colline. Nous apercevions les habitants, quelques-uns dans le voisinage de leurs maisons, occupés en apparence à la récolte des fruits, pendant que plusieurs enfants, d'âges différents, jouaient

autour d'eux, avec toute la grâce juvénile. Pour le moment néanmoins ils ne nous aperçurent pas. Arrivés au bas de la colline nous nous trouvâmes embarrassés pour traverser le ruisseau qui coulait en cet endroit. Ce n'était qu'un petit cours d'eau insignifiant, assez peu profond pour être traversé à pied, mais ne jugeant pas utile de prendre ce parti, nous suivîmes les bords jusqu'à un endroit où nous trouvâmes plusieurs troncs d'arbres, grossièrement équarris, jetés en travers, et retenus ensemble par des bandes métalliques. Nous passâmes sur ce pont primitif, et arrivant dans un espace découvert, nous apparûmes aux regards des habitants.

Un cri échappa à chacun de ceux qui nous virent et la clameur devint bientôt générale. Les gens les plus rapprochés de nous s'enfuirent à toutes jambes, mais après avoir été rejoints par d'autres, ils s'arrêtèrent et comme leur nombre augmentait, ils parurent de plus en plus décidés à ne pas aller plus loin. C'était sans doute notre stature et nos vêtements si singuliers pour eux qui les frappèrent d'étonnement en leur faisant penser que nous étions tombés du ciel, car il était certain dès l'abord que nous n'étions pas de leur monde.

En ce moment ils étaient à environ quatre cents mètres de nous et nous pouvions les voir parler et gesticuler avec beaucoup d'animation ; mais comme nous approchions ils devinrent silencieux, soit pour voir ce que nous allions faire, soit à cause de la crainte que nous leur inspirions. Arrivés à quelques pas d'eux, nous nous arrêtâmes et nous leur fîmes un salut qui

eût disposé un Turc en notre faveur. Notre espoir était de leur produire une impression aussi favorable que celle qu'ils nous avaient faite, car les visages et la taille des hommes et des femmes répondaient exactement à l'idée que nous nous étions faite de la beauté; les hommes robustes et bien bâtis, et possesseurs de physionomies indiquant un excellent caractère et beaucoup d'intelligence; — les femmes d'une beauté parfaite, sans exagération. Mais notre présence les jetait dans un embarras et dans une surprise extrêmes et quelques-uns étaient saisis d'une frayeur incontestable. Cependant Geister n'a pas l'apparence farouche surtout lorsqu'il porte ses lunettes, comme en cette occasion; pour moi je suis le plus débonnaire des hommes. Nous nous sentîmes flattés de l'impression produite, et nous répétâmes notre salut, ce qui eut pour effet de faire fuir les plus petits qui revinrent cependant voyant qu'il n'arrivait aucun mal.

Enfin, un des plus gros et des plus hardis parmi les hommes, sortit quelque peu de la foule et nous parla, mais nous ne comprîmes pas un seul mot de son discours. C'était du reste ce que nous avions prévu, ce qui ne nous empêcha pas de répondre, Geister en Allemand et moi en Français, pour expliquer que nous venons de la terre, que notre machine avait fait naufrage, et qu'il nous fallait forcément demeurer où nous étions; que notre désir était de vivre en bonne intelligence avec eux, et que nous espérions qu'il en serait de même de leur côté, etc., etc. Ils nous écoutèrent attentivement

mais il était évident qu'ils ne nous comprenaient pas non plus, ce que voyant, nous nous trouvâmes fort embarrassés.

Je m'avisai bientôt d'un expédient. Prenant un crayon et du papier dans l'une de mes poches, j'y dessinai une sphère, accompagnée d'une autre plus petite faisant sa révolution autour de la première et d'une autre ligne circulaire représentant l'orbite de la lune. J'ajoutai une ligne allant de la terre à la lune pour représenter le chemin suivi par nous, dans l'espoir, s'ils avaient quelques connaissances en astronomie, de leur faire comprendre d'où nous venions.

Geister m'approuva et attendit le résultat avec quelque inquiétude. Pendant ce temps, les naturels suivaient nos mouvements avec une curiosité infinie. Le dessin achevé, je le remis à l'homme hardi déjà nommé. Celui-ci, après l'avoir examiné, en même temps qu'une dizaine d'autres qui regardaient pardessus les épaules les uns des autres, le passa à son proche voisin et le fit circuler de main en main jusqu'à ce qu'il eût été examiné par les trente-trois individus composant le rassemblement. Ils causaient entre eux à ce sujet; ils discutaient avec volubilité, et le son de leur voix était agréable, le langage sonore et musical; mais ils ne parurent aucunement avoir compris le sens du dessin. Après avoir discuté entre eux pendant quelque temps, l'homme hardi repris l'esquisse et nous faisant signe de le suivre, nous partîmes tous dans la direction de ce qui paraissait de loin être une ville ou

un village. En route notre escorte s'accrut sans cesse de nouveaux venus.

En pénétrant dans la ville, la population entière, hommes, femmes, et enfants sortirent pour venir nous contempler, ce qui eut pour résultat de nous arrêter court. De nouveau mon esquisse fut montrée et parvint enfin entre les mains de deux hommes qui avaient percé la foule pour arriver jusqu'à nous. Tous deux étaient d'âge mûr et étaient vêtus comme tous les autres, à l'exception du chapeau d'une forme particulière. L'un d'eux avait le maintien grave et noble de l'homme créé pour dominer ; l'autre était petit, ventru, rond, le teint animé, mais un air affable et gai sur tout cela.

Prenant le papier des mains de son compagnon qui n'en semblait pas plus comprendre le sens que les autres, le petit homme l'examina une minute, puis, le laissant tomber, donna un coup violent sur l'épaule de son compagnon et s'écria : Seigneur !... du moins à ce que nous crûmes entendre. Puis après nous avoir contemplés avec une nouvelle curiosité, il annonça à la foule qu'il avait découvert le sens de l'esquisse. Lorsqu'il eut expliqué ce sens, une exclamation de surprise ébranla les airs. Alors nous faisant signe de suivre, tout le monde se dirigea vers le centre de la ville. Cette ville était assurément un joli endroit ; les maisons en étaient en bois, hautes d'un étage, de construction rustique, et agréable à l'œil, entourées et cachées par des massifs d'arbustes odorants. Toutes les rues irradiaient d'un centre commun, c'est-à-dire d'un vaste édifice cir-

culaire en bois, que nous reconnûmes servir de lieu d'assemblée aux habitants, car les deux chefs nous ayant fait signe de les accompagner, la population entière suivit, et nous nous trouvâmes dans une salle spacieuse, nous demandant l'un l'autre comment nous communiquerions plus amplement avec les habitants du pays où nous étions tombés.

CHAPITRE XX

LES SAGES DE NOTOL.

Qu'on se représente cinq choses : — une salle, une foule, un astronome, un administrateur, et une ambassade ambitieuse. Car nous nous considérions comme des ambassadeurs, bien que nous tinssions nos pouvoirs de nous-mêmes. Nous espérions trouver, nous pensions probable qu'il serait facile de trouver les deux terres composant le répulsif, et de construire non-seulement un nouveau véhicule pour remplacer celui qui avait été si malheureusement détruit, mais plusieurs, et d'ouvrir ainsi une voie de communication entre la terre et son satellite; en un mot, de placer les deux mondes en relations suivies et intimes.

Les deux hommes marquants dont j'ai déjà parlé, — c'est-à-dire l'administrateur et l'astronome, — car nous prenions ce dernier pour tel, parce qu'il avait deviné le sens de notre esquisse, — et plusieurs gens d'im-

portance s'assirent sur une estrade à l'une des extrémités de l'édifice, où, après quelques moments d'hésitation, nous les rejoignîmes. Assis en cet endroit, nous n'étions visibles que pour les gens les plus rapprochés de l'estrade, ce qui, s'opposant au grand désir que chacun avait de nous voir, fit naître force clameurs et une sorte d'agitation tranquille, — je dis tranquille, car nous vîmes avec surprise que chacun semblait très-préoccupé de ne pas gêner sérieusement son voisin. Ce que voyant, les sages nous firent signe d'avancer sur le bord de l'estrade. Une fois là, nous adressâmes un nouveau salut très-grave à l'assemblée, qui eut pour résultat une énorme explosion de rires, ce qui ne laissa pas que de nous décontenancer quelque peu en nous prouvant que nous n'avions pas réussi, contrairement à notre désir, à faire naître la crainte de nous-mêmes, bien que cela nous démontrât en même temps que le bon sens était assez développé chez eux pour les faire rire de ce qui, dans notre pays, aurait paru le comble du ridicule. Revenus de notre surprise, nous nous mîmes à causer entre nous pour montrer à ces gens que nous étions doués comme eux de la faculté d'élocution. Poursuivant cette idée et voulant leur montrer tout ce que nous pouvions faire, je proposai follement à Geister de nous mettre à chanter, à siffler, et à danser, — je m'offris même à exécuter des entrechats quelconques, si Carl voulait remplir le rôle de l'orchestre. Pendant ce temps, les notables discutaient sur la question de savoir de quelle manière il convenait de com-

muniquer avec nous, tout en jetant sur nous des regards où se peignait une curiosité sans bornes.

L'attente finit par devenir gênante. Il nous était impossible d'imaginer de dire à ces gens plus que nous ne leur en avions déjà dit, à savoir que nous venions d'un autre monde. Ce simple fait, joint à notre stature gigantesque et à notre aspect singulier, avait causé un grand émoi. Il était évident néanmoins que lorsque nous leur aurions montré les ruines du *Micromégas*, nous ne pouvions rien leur apprendre tant que nous ne posséderions pas leur langue. Dans le but de communiquer ceci aux notables, je tirai de nouveau le papier et le crayon, et recommençant à dessiner l'image de la terre et de son satellite, je suivis six fois de suite, avec la pointe du crayon, le cercle de l'orbite, en ajoutant force gestes, afin de leur faire comprendre que dans six mois nous pourrions parler leur langage. Après cinq ou six essais infructueux, l'astronome devina de nouveau ce que nous voulions dire et fit connaître son interprétation aux gens de l'estrade qui partagèrent sans doute sa manière de voir, car s'adressant à l'assemblée, il lui transmit la bonne nouvelle de la satisfaction prochaine de sa curiosité, ce qui fut reçu par des cris de joie.

Une chose nous frappa : c'est que, en général, sous le rapport des connaissances astronomiques et de la foi en cette science, ces gens sont en avance sur les habitants de la terre, attendu qu'ils semblaient comprendre et croire que nous venions de la terre, qui leur est tou-

jours cachée, à moins qu'ils ne gagnent l'autre hémisphère, celui qui regarde toujours la terre. Cette première conclusion, en ce qui concernait l'intelligence de ce peuple, lui était donc favorable.

Un des sages, montrant le papier, nous fit des gestes pour nous exprimer son désir de connaître comment nous étions venus. Nous résolûmes de répondre immédiatement à cette question; c'est pourquoi nous levant aussitôt, nous descendîmes les degrés de l'estrade, et faisant signe aux sages de nous suivre, nous retournâmes, ayant derrière nous la population entière, vers l'endroit où gisaient les ruines du *Micromégas*, et à force de gestes, nous leur fîmes comprendre ce que quelques-uns avaient sans doute deviné dès l'abord, — que c'était là-dedans que nous avions effectué le voyage de notre sphère à la leur à travers les régions de l'espace jusqu'alors inabordables.

Ayant ainsi expliqué tout ce qu'il était en notre pouvoir de faire, nous nous assîmes pour attendre la décision des sages, ou du peuple, ou des uns et de l'autre, à notre égard. Ce que voyant, ils se consultèrent pendant quelque temps, puis l'astronome s'avançant, et prenant le crayon et le papier dont je m'étais servi, dessina une maison, puis se montrant du geste, il nous fit comprendre que cette maison était la sienne, et que c'était là qu'il allait nous conduire. Faisant, comme je l'avais fait moi-même, six fois le tour de l'orbite lunaire avec la pointe du crayon, il désigna ses oreilles, nous donnant ainsi à comprendre que c'était lui qui

était chargé de prendre soin de nous pendant le temps que nous emploirions à acquérir la langue. Ceci était très-satisfaisant; aussi nous levant aussitôt, nous lui témoignâmes notre désir de l'accompagner partout où il lui plairait de nous conduire. Nous faisant signe de le suivre, il redescendit la colline, les sages et la foule formant l'arrière-garde, pendant que quelques-uns couraient en avant.

Nous retournâmes ainsi à la ville à l'entrée de laquelle nous trouvâmes un véhicule semblable à un traîneau monté sur roues, auquel étaient attelés quatre animaux ressemblant assez aux rennes. L'astronome monta dans ce véhicule et nous suivîmes son exemple. Une fois assis, il prit les rênes et nous conduisit à travers la ville, puis au delà, au milieu de l'étonnement, de la curiosité et des acclamations du peuple.

Nous continuâmes ainsi, l'espace de plusieurs lieues, à travers un pays agréable et fertile, suivis à quelque distance par une escorte à pied qui, lorsqu'il se produisait des vides dans ses rangs, se recrutait de nouveaux venus. Enfin, lorsque nous fûmes arrivés au delà de la zone, où la nouvelle de l'événement avait pénétré, une douzaine environ de nos admirateurs, fatigués de ce long trajet, cessèrent de courir à côté de notre voiture, et s'arrêtant, nous firent un salut respectueux, auquel nous répondîmes, puis ils nous suivirent des yeux jusqu'à ce que nous leur fussions cachés par un rideau de verdure.

CHAPITRE XXI.

UTOPIE.

Comme on a pu le supposer, six mois ne nous suffirent pas pour acquérir le langage du peuple au milieu duquel le hasard nous avait jetés bien que nous eussions déployé beaucoup de zèle pour découvrir un sens aux mots, et des mots pour exprimer nos idées. Notre attention y était sans cesse consacrée; néanmoins il s'écoula près d'une année avant que nous fussions suffisamment versés dans cette langue étrange, mais magnifique, pour parler avec quelque facilité sur des sujets comparativement aussi abstraits que la terre, ses habitants, leurs mœurs et leurs usages, leurs vertus et leurs vices, et le récit de notre propre expédition.

En attendant les occasions ne nous manquèrent pas pour constater la différence entre l'économie de la lune et celle de la terre. Différence considérable. Nous avions été surpris d'en voir si peu au premier abord; nous

fûmes enchantés d'en trouver tant en réalité. Cette différence consistait en l'absence absolue de tout ce qui est mauvais moralement et laid physiquement et en un accroissement proportionné de tout ce qui est poétiquement beau et matériellement attrayant. Nous étions tombés en pleine Utopie! — non pas une de celles rêvées par des enthousiastes à cervelle creuse et par des poëtes en délire, mais bien une réalisation d'un plan fait par la Nature elle-même, exécuté dès le commencement du monde, soutenu par toutes les choses environnantes, infaillibles, complet! Oui, complet, en ce qu'il donne à cette race privilégiée ce qui fait le sujet des rêves des poëtes et des prédictions des prophètes, — *un bonheur durable!* un bonheur vraiment varié, quelquefois calme, d'autrefois extatique, mais toujours le bonheur.

J'ai dit que le plan de cette vie était parfait. Pour dire mieux, j'ajouterai : aussi parfait qu'un plan peut l'être dont l'objet est de donner un bonheur constant à l'esprit allié à une forme matérielle laquelle, par sa nature, est toujours exposée à la possibilité de la mutilation et par conséquent à la mort, quand même les chances d'une calamité semblable seraient d'une sur un million. Oui, la mort existe dans ce monde, mais elle est dépourvue de terreur, et elle n'engendre pas le désespoir. Mais je reparlerai de cela plus tard.

Il était certainement très-singulier et fort étrange que quelques jours seulement avant la fin de notre voyage nous eussions étudié cette idée d'un pays

d'Utopie et discuté sur la possibilité du bonheur parfait et constant pour l'homme. C'était comme un pressentiment de ce qui nous attendait, mais assurément ce n'en était pas un, car ni l'un ni l'autre nous n'eûmes un instant l'idée que le monde nouveau vers lequel nous nous dirigions était le Paradis qu'il est, — un Paradis bien supérieur, autant que nous en pouvons juger, à celui d'Adam et d'Ève avant la chute. Car tandis que sur la Terre la plus grande somme de plaisir que l'on puisse éprouver est de beaucoup inférieure au degré de douleur qu'on peut endurer avant d'arriver à l'évanouissement ou à la mort, ici cet ordre de choses est renversé, — *la faculté de ressentir le plaisir est de beaucoup plus étendue que sur terre, et d'un autre côté la douleur ne se produit que dans une proportion très-petite*, juste ce qu'il faut pour produire l'instinct qui porte à éviter le mal physique, et conserver l'existence dans cet état négatif, mais agréable, que nous nommons le bien-être et que nous ne saurions apprécier sans certaines privations légères et sans un sentiment de souffrance. Le plaisir mental, dans ce monde nouveau, ne dépasse pas peut-être celui que les hommes intelligents de la terre ressentent dans leurs plus heureux moments, non plus que celui éprouvé par les gens ordinaires sous l'empire d'une grande émotion, — telle que celle causée par un triomphe, par le succès venant après la crainte d'un désappointement, par la prospérité succédant au malheur. Mais ce sentiment d'incertitude éprouvé par les habitants de la terre quand la fortune

les favorise, en ce qui concerne les malheurs possibles que l'avenir leur réserve, — cette crainte, qui atteint presque à l'intensité d'un pressentiment de calamité imminente, qui nous saisit à l'apogée de la fortune, n'a pas ici d'existence, puisque le bonheur est le principe fondamental de la vie, un bonheur souvent calme et tranquille, mais fréquemment animé, enthousiaste, idéal, et tumultueux.

Mais ce qui nous causa tout d'abord la plus grande admiration, c'est l'absence absolue de corruption, cette particularité de l'économie terrestre qui enraye si fréquemment le char de la poésie et de la civilisation. Après avoir goûté une fois des fruits de ce monde, nous ne touchâmes plus aux provisions qui nous restaient. Qu'on juge de notre surprise quand nous reconnûmes que ces fruits se confondaient entièrement avec le sang. En faisant plus ample connaissance avec ce peuple nous trouvâmes qu'il ne se nourrissait que d'une seule espèce de fruit, — dont la saveur, il est vrai, variait avec le degré de maturité. Mais il est évident qu'à l'analyse, cette pulpe riche et éminemment nutritive eût été reconnue d'une composition analogue à celle du sang humain. Nous n'avions pas apporté les appareils nécessaires à cette opération analytique; mais ce fait est incontestable. Ceci devait naturellement exiger, et produirait probablement chez nous, une certaine différence dans l'anatomie du corps humain. Nous nous assurâmes également que cette particularité n'était pas confinée à l'espèce humaine, mais était générale dans

le règne animal, chaque quadrupède et chaque oiseau se nourrissant d'un fruit particulier, et rejetant d'instinct tous les autres.

Ces fruits répondaient aux deux besoins du boire et du manger dans toutes les parties de l'hémisphère, excepté aux tropiques où l'on consomme parfois de petites quantités d'eau pour balancer la transpiration légèrement accrue par une température assez élevée. Tout excès de boisson ou d'aliments, toute ingurgitation de substances impropres à nourrir, — ce qui est une chose qui répugne aux penchants naturels et qui n'est par conséquent jamais commise par les animaux, mais uniquement par l'homme lorsqu'il obéit aux mauvais penchants ou qu'il tente une expérience, — a pour résultats des vomissements, qui n'ont heureusement aucun danger pour l'organisme. Les malades n'existent pas et les morts violentes ou subites y sont excessivement rares. Il y a des exemples d'hommes écrasés par la chute d'un rocher, etc., ou tués dans une chute; mais ce peuple, heureusement délivré de la maladie, semble aussi posséder une saine aversion de toutes les situations périlleuses et un homme qui sur terre serait acclamé pour son audace, serait ici considéré comme dépourvu de sens.

L'asphyxie par l'eau, source abondante de morts violentes, ne saurait ici arriver involontairement, attendu que les corps des hommes et des animaux possèdent une telle légèreté, à cause de leur organisation différente, qu'ils flottent naturellement. La natation est

un plaisir favori et il n'est pas gâté par la crainte d'animaux semblables aux crocodiles et aux requins des régions terrestres intertropicales, par la raison que l'eau ne contient pas d'animaux organisés. Le poisson ou les autres êtres à sang froid y sont inconnus. En outre il n'existe ni animaux, ni oiseaux de proie, attendu que tous les représentants du règne animal se nourrissent des fruits du sol, vivant en parfaite harmonie les uns avec les autres sans être tyrannisés par l'homme. Néanmoins un quadrupède ressemblant au renne, à l'exception de l'ossature plus forte et du sabot non divisé, est domestiqué pour servir d'attelage, mais un sentiment naturel de bonté pour les animaux empêche les mauvais traitements ; en un mot il est contraire à la nature de ce peuple de tuer ou de maltraiter un animal quelconque.

En général tout ce qui parmi les animaux, les oiseaux, et les insectes est remarquable par la beauté et l'attrait se retrouve ici. Par exemple parmi ces derniers il se trouve des papillons couverts des nuances les plus magnifiques et des scarabées produisant une lueur très-vive. La plus grande nouveauté parmi les insectes est ce qu'on appelle en langue lunaire *ombrah dlee* (mouches musicales) qui font entendre distinctement les huit notes de l'octave de ré à ré. Elles voltigent en masses plus ou moins considérables mais qui sont toujours harmoniquement complètes, et guidées par l'instinct, non-seulement ne font jamais entendre leurs huit notes simultanément mais encore ne produisent

jamais un accord faux; leur bruit ressemble parfois à celui des clochettes, d'autres fois à des harpes éoliennes aux notes soutenues et souvent variées, mais ne produit jamais un air quelconque, faculté réservée comme sur terre exclusivement à l'homme.

Parmi les oiseaux, on remarque les prototypes de tous ceux qui existent sur terre; mais leur familiarité à l'approche des hommes est un trait nouveau qui est porté si loin chez certaines espèces qu'il suffit de leur témoigner quelque attention pour se les attacher.

Il y a néanmoins un oiseau qui la première fois que nous vîmes l'usage auquel il est dressé, fut pour nous à la fois une étonnante nouveauté et une réminiscence frappante. Nous pensâmes aussitôt à Sindbad le Marin et au Roc dans les Mille et une Nuits. Cet oiseau, — l'Egastos, — qui a quatre fois au moins la taille d'un aigle, est couvert d'un plumage analogue, mais il a l'aspect beaucoup moins féroce. Sur le dos de cette nouveauté ornithologique, immédiatement derrière le cou, une selle est fixée avec beaucoup de soins. Une fois assis, le cavalier, pousse un certain cri, l'oiseau quitte le sol, donne quelques coups rapides de ses aîles puissantes, puis ayant ainsi créé un élan, avec une allure plus lente et plus gracieuse porte son cavalier où celui-ci le désire, que ce soit au sommet d'une montagne où à une ville éloignée. On n'emploie aucune rêne, la direction désirée étant indiquée par la voix ou par un léger attachement de la main sur le cou. Pour prévenir la possibilité qu'une selle glisse, ou que le cavalier

tombe d'une façon quelconque, une sangle entoure le corps de l'oiseau devant et derrière l'attache des aîles et se fixe aux vêtements de l'homme. De la sorte aucun accident ne peut arriver et l'on a ainsi un mode de locomotion rapide qui laisse bien loin l'usage du cheval et qui rend facile la visite aux sommets des montagnes sans qu'on soit obligé de passer par les ennuis et les dangers d'une ascension. En même temps les grottes ouvertes dans les flancs des précipices et autres endroits aussi inabordables sont aisément accessibles.

J'ai donné en quelques lignes les principaux traits distinctifs de l'économie lunaire en ce qui la distingue de celle de la terre. Il reste beaucoup plus à à dire, surtout en ce qui concerne les détails; mais puisque nous-mêmes nous n'avons pas appris rapidement, mais graduellement et lentement, les analogies et les différences entre l'existence de chacune des sphères, de même satisferai-je progressivement la curiosité de l'humanité terrestre. Je révélerai ce que je sais dans le même ordre que je l'ai appris.

Communiquer ses impressions est un plaisir. Pour beaucoup d'esprits, la joie de faire une grande découverte, ou de concevoir une belle idée, n'est complète que lorsque la découverte, ou l'idée, est communiquée au moins à un esprit appréciateur. Il en fut ainsi pour nous en nous réveillant de notre évanouissement et en voyant la destruction complète du *Micromégas;* une de nos premières impressions fut un sentiment de désappointement à l'impossibilité apparente d'informer ja-

mais les habitants de la terre de ce que nous avions conçu et exécuté. L'espoir de la célébrité qui, je dois l'avouer, avait été l'un des principaux motifs qui m'avaient décidé à me joindre à une entreprise aussi gigantesque et aussi hasardeuse était en apparence à jamais perdu. La nature poursuivrait sa route immuable ; les générations se succèderaient, mais les habitants de notre planète natale, vivants ou à naître, ignoreraient toujours le voyage que nous avions entrepris, le but que nous avions atteint. Ce sentiment de désappointement fut augmenté quand nous découvrîmes dans quel Eden nous étions tombés. Afin de révéler en personne ce que nous avions vu aux esprits poétiques et romanesques ; aux esprits érudits et savants ; aux intelligences occupées de philosophie spéculative, nous aurions volontiers couru le risque de ne pouvoir jamais revenir à l'existence de bonheur parfait qui nous était échue.

Mais maintenant, bien qu'il soit possible que nous ne retournions jamais sur la terre, néanmoins la pensée que nous pouvons d'une manière quelconque communiquer avec les habitants civilisés de cette planète, et l'idée que nous nous faisons de la stupéfaction, de l'étonnement, et de l'intérêt universel que notre communication produira, sont un plaisir qui me dédommagera de la peine que je prends d'écrire ce récit ; une joie qui, si elle manquait, suffirait pour rendre incomplet pour nous le bonheur même de cette sphère glorieuse

CHAPITRE XXII.

ÉTONNANTE RÉVÉLATION.

Qu'on nous permette de relater un incident caractéristique. En voyant que nous étions bien reçus et convenablement traités parmi ce peuple, nous fîmes un voyage aux ruines du *Micromégas* pour recueillir les objets que nous avions enfouis. Tout ce qui restait sur le sol avait été, mais sans intention de vol, examiné, retourné, étudié, et emporté par les gens du voisinage. On nous rendit tout ce que nous voulûmes, le reste fut déposé dans un musée. Après cette preuve de la droiture de ce peuple, et certains d'ailleurs de ses dispositions parfaitement amicales et pacifiques, nous nous résolûmes à déterrer les trésors enfouis, c'est-à-dire deux coffres remplis des œuvres de nos auteurs favoris, et un autre de carabines, de revolvers, etc., et d'une bonne quantité de munitions. On transporta les livres à notre logis; mais joyeux de voir que la guerre

est inconnue dans ce monde — que l'homme ne connaît pas le meurtre — nous décidâmes la destruction d'objets construits dans le seul but de tuer. C'est pourquoi, après avoir fait une traînée de poudre qui allait joindre le coffre aux munitions, nous mîmes nos armes en pièces, puis le feu à la poudre dont l'explosion n'étonna pas qu'un peu ces braves gens.

L'astronome aux soins duquel nous avions été confiés était un homme qui paraissait avoir cinquante ans. Il était d'humeur sociable, son nom était Sanfi. Il avait deux amis, comme lui hommes marquants, l'un géologue, l'autre grammairien ; et ces trois hommes avec leurs femmes et leurs enfants vivaient tous sous le même toit, les femmes entretenant la bonne harmonie, et les enfants agréables et charmants. La maison se composait de trois corps de bâtiments contigus ; mais chaque famille avait son bien distinct et séparé : pour être sociables, ils n'étaient cependant pas socialistes. Chacun des chefs de famille avait son cabinet de travail ; l'astronome possédait en outre un observatoire; le géologue une collection de métaux et de minéraux, et le grammairien une immense bibliothèque de volumes manuscrits, car l'imprimerie est inconnue ici. L'absence de cet art ne paraît pas cependant entraver l'instruction, car en raison de la fertilité du sol, de la simplicité relative des vêtements, et de l'absence de distinction en riches et pauvres, le temps consacré au travail est nécessairement court et celui pris par le plaisir, les distractions, ou toute autre occupation de

fantaisie est proportionnellement long. De plus, comme l'écriture est ici une tâche moins fastidieuse que sur terre, si un homme admire l'œuvre d'un auteur, il témoigne de son admiration en faisant une copie de cette œuvre à son usage, ce qui fait que chaque famille possède sa bibliothèque, et que l'instruction est universelle.

Mais revenons à l'astronome, au géologue, et au grammairien. Nous étions très-curieux de savoir si les sciences qui forment la spécialité des deux premiers étaient plus avancées que sur terre. Nous ne tardâmes pas à nous assurer que le contraire avait lieu pour l'astronomie. Les adeptes de cette science sont d'un demi-siècle en arrière sur les astronomes d'Europe et d'Amérique sous le rapport des connaissances statistiques, ce qui s'explique par la petitesse des télescopes comparés à ceux à l'aide desquels on a étudié de la terre l'hémisphère lunaire opposé à celui où nous sommes et la plupart des corps célestes. Mais, comme je l'ai déjà dit, ils savent parfaitement qu'ils habitent une sphère qui se meut autour d'une autre, laquelle, à son tour, tourne autour du soleil, point central de notre système.

S'il faut tout dire, ces savants ne nous parurent pas animés de tout le zèle scientifique désirable. Tous trois étaient prodigieusement loquaces, mais ils avaient la bonne habitude de ne pas parler ensemble. Pour ce qui est du grammairien, on comprend plus facilement qu'il ne s'écartait pas tant des devoirs de sa profession, puisque sa tâche consistait à s'occuper des mots. Nous apprîmes qu'il faisait partie d'une institution dont cha-

que ville possède un membre, chargé officiellement de préserver la langue, — la langue unique du peuple lunaire, — de la corruption, des innovations absurdes, des changements, ou du mélange des dialectes étrangers. C'est là une institution consacrée par le temps, et les travaux des membres qui la composent ont été si heureux que les gens du peuple peuvent aujourd'hui encore lire et comprendre les œuvres des auteurs qui vivaient bien des siècles auparavant.

Ceci nous parut une admirable précaution, et, ce qui en est sans doute le résultat, nous trouvâmes que cette langue ne contient ni irrégularités, ni complications ; son étonnante simplicité montre la préexistence d'un plan primitif, au contraire des langues terrestres qui s'empruntant sans cesse l'une à l'autre sont devenues aussi complexes et irrégulières que le hasard a pu les faire.

Nous nous attachâmes dès l'abord au grammairien. Doué d'un penchant naturel pour son art, le petit homme (ce sont tous de petits hommes pour nous) prit bravement sur lui la tâche excessivement pénible et fastidieuse de nous enseigner la langue lunaire sans grammaire et sans dictionnaires. Nous adoptâmes la langue et les caractères Français comme un moyen de fixer ces mots étranges dans notre mémoire, et en orthographiant comme nous entendions prononcer nous nous trouvâmes à la longue possesseurs d'un dictionnaire manuscrit Français-Lunaire. Tout en nous instruisant, le grammairien apprit lui-même quelques mots

de français, et, comme il était assez vain, il fit montre de sa science et se distingua de ses amis. Mais il ne nous accapara pas entièrement. Il nous était plus agréable d'apprendre par ses soins, mais chacun s'empressait de nous éclairer, et se montrait curieux de nous voir.

Enfin notre persévérance infatigable reçut sa récompense. Nous pûmes enfin nous faire comprendre et comprendre nous-mêmes. Et à mesure que s'augmentait notre savoir, nous pûmes parler non-seulement des faits, mais encore des motifs, et nous étendant sur les questions du bien et du mal, nous montrâmes quel égoïsme incroyable gouverne l'homme sur terre et combien de cruautés et d'injustices ont existé et existent encore dans notre sphère natale.

Ce fut avec le trio d'amis, l'astronome, le géologue, et le grammairien que nous eûmes notre première conversation de quelque importance. Nous étions renfermés dans le cabinet de ce dernier quand les deux autres entrèrent et s'assirent.

« Le temps est enfin venu, — dit Geister, — de ne pas différer plus longtemps l'acquisition de la science. Nous possédons assez bien votre langue pour comprendre vos discours, même quand ils roulent sur des sujets abstraits. Nous désirons vous faire un grand nombre de questions; mais nous avons attendu dans la crainte que tout en nous comprenant nous pussions nous tromper sur le sens de paroles, et interpréter faussement l'esprit de vos réponses. Mais maintenant que nous possédons un nouveau système de communiquer nos pensées, que la

récompense de notre labeur ne se fasse pas attendre. Si vous le voulez bien, nous allons faire les questions et vous nous instruirez. »

Ils exprimèrent un vif désir de nous être agréables. Nous les remerciâmes de leur courtoisie.

« D'un côté comme de l'autre, — dit Geister, — nous avons le désir d'apprendre. L'observation nous a plus ou moins révélé l'aspect extérieur de ce monde nouveau pour nous, en même temps que nous avons graduellement pu satisfaire la curiosité au moins égale de vous et de vos compatriotes au sujet de la terre, en ce qui concerne les simples faits. On nous a montré également le désir de connaître quelles impressions ce monde nous a causées. On nous a demandé s'il nous paraissait étrange? Si nous ressentions du désappointement ou de l'admiration? Mais notre connaissance bornée de votre langue ne nous a permis de répondre que ces mots : « C'est bien. » Il était naturellement en dehors de notre pouvoir de vous décrire minutieusement nos impressions et nos sentiments, aussi bien que de satisfaire notre curiosité indicible au sujet de la raison véritable de la concorde et du bonheur universels que nous remarquons de toutes parts ; au sujet de votre loi morale et religieuse, de votre gouvernement et de vos mœurs intimes. Mais aujourd'hui nous nous proposons de vous satisfaire. Il existe un mystère, — continua-t-il, — d'abord vague mais maintenant certain et défini que nous avons désiré de plus en plus approfondir. D'abord nous avons douté avoir bien compris, mais le doute ne

subsista pas longtemps, bien que personne de vous ne nous ait confirmés spontanément dans notre idée, bien que ni l'un ni l'autre nous ne vous ayons interrogés à ce sujet. Ce mystère est la croyance universelle que *la Lune est une seconde sphère d'existence, et que les âmes qui y sont incarnées ont d'abord vécu sur la Terre*. Partout nous avons vu cette croyance affirmée et, en apparence reçue avec une foi parfaite. Cependant il ne semble pas que le moindre souvenir de la Terre ait survécu, non plus que la moindre réminiscence d'une existence antérieure. Il existe simplement chez quelques-uns un sentiment instinctif très-marqué qui révèle l'existence d'une seconde vie — sentiment si fort que le doute semble ne pas exister pour eux, tandis que d'autres chez lesquels ce sentiment est presque muet (bien qu'il existe plus ou moins chez tous), montrent une foi égale. Voilà pour nous le grand mystère, la principale merveille. Dites-nous, vous qui avez approfondi les secrets de la Nature, avez-vous aussi la foi ?

— Nous l'avons, — répondit l'astronome.

— Les plus érudits comme les plus ignorants, y croient aveuglément, — dit le géologue.

— En un mot, — ajouta le grammairien, — on n'en a jamais douté un seul instant.

— Ceci est assurément très-extraordinaire, — dit Geister, — et c'est ce qui est plus difficile à concevoir ; car d'un côté on compte environ un milliard d'habitants sur la terre, et, de l'autre, d'après tous les renseignements que nous avons pu recueillir, la lune n'en a pas

plus d'un million. Il est donc évident, non-seulement qu'une faible proportion des habitants de la terre renouvellent leur existence ici, mais aussi que ceux qui composent cette proportion sont, ou prédestinés, ou choisis pendant leur vie ou à leur mort, pour vivre une seconde existence dans ce satellite ; et bien qu'elle ne soit pas évidente nous espérons qu'il y a une raison qui les fait choisir ; car dans l'Univers entier nous voyons un plan immuable — un enchaînement logique et raisonnable d'où provient notre intelligence bornée. Pouvez-vous nous expliquer cette phase du mystère ?

— Nous sommes quelque peu surpris, — répondit Sanfi, l'astronome, qui portait la parole du côté opposé comme Geister du nôtre, — nous sommes quelque peu surpris que vous n'ayez pas entendu de l'un ou de l'autre les raisons qui font que nous sommes designés pour cette seconde existence matérielle.

— Comment cela? — répondit Geister. — N'avons-nous pas été comme des enfants au milieu de vous? On a pu tenir devant nous des discours de cette nature, on a pu même nous les adresser, mais nous n'en avons pas compris le sens.

— Peut-être alors, — reprit l'astronome, — ignorez-vous encore qu'il n'y a qu'un hemisphère de la lune qui soit habité, à savoir, celui qui est à l'opposé de la terre, l'autre qui est vu par les habitants de la terre étant absolument nu et parfaitement dépourvu d'eau, ce qui le rend impropre à soutenir la vie organique?

— Nous savions cela, — répondîmes-nous d'une seule voix.

— C'est ce que je pensais, — répondit l'astronome avec un sourire, — et je me rappelle que je me suis efforcé, à grand renfort de gestes, de vous révéler ce fait. »

Nous reconnûmes l'obligation que nous lui en avions.

« Mais, — poursuivit-il, — puisque nous sommes sur ce sujet, je vous ferai une autre question, car j'ignore votre degré de science sur ce point. Savez-vous que les deux hemisphères de la lune sont séparés par un gouffre qui met le tour du globe dans une direction presque rigoureusement droite et dont les bords sont tellement escarpés qu'on ne peut le franchir que dans quelques rares endroits.

— Nous savions également cela, — répondîmes-nous.

— Très-bien, — dit l'astronome, — mais observez la singulière utilité de ce phénomène de la nature : ce gouffre forme la limite exacte et certaine, parfaitement indiquée de la partie habitable de la lune. Nous pouvons le traverser et nous le traversons quand nous allons à la découverte ; mais comme au delà ce n'est plus qu'un désert de pierres, souvent dangereux, jamais on n'y a rien fondé, jamais on n'y a élevé la moindre construction.

— Ceci explique tout, — dit vivement Geister, — et en même temps ouvre un vaste champ aux hypothèses : c'est ce qui fait que les habitants de la terre sont restés jusqu'à présent ignorants, et pourront demeurer encore

dans l'ignorance que leur second luminaire, le satellite de leur planète, est un monde habité. La question de savoir si ce monde et les sphères plus éloignées sont ou ne sont pas habités est depuis longtemps en litige, et, à moins que nous puissions retourner sur la terre, elle restera probablement dans cet état jusqu'à la fin des siècles. Il n'y a pas jusqu'à présent de raisons pour espérer que nous pourrons jamais y retourner, mais néanmoins nous devons nous montrer reconnaissants de n'avoir pas fait un mauvais échange. Mais pour revenir à notre première question : — Quelles sont les raisons acceptées par vous qui expliquent que vous ayez été choisis pour cette existence matérielle si parfaite.

— Ces raisons.... — dit l'astronome.

— Arrêtez ! — interrompit le géologue.

— Pourquoi? — demanda l'astronome.

— Parce que, — dit le géologue, — la voix de l'antiquité vaudra mieux qu'une réponse non préparée. Qu'on réponde à cette question par les révélations de nos antiques patriarches; qu'on révèle à ceux qui veulent s'instruire le sujet de leurs visions et le résultat de leurs réflexions.

— Sage suggestion, » — répondit Sanfi.

Le géologue s'inclina.

« Mais pour mettre ceci à exécution, — reprit-il, — il faut faire immédiatement nos préparatifs de voyage. Il faut aller trouver Zilgah, le gouverneur de cette région — Zilgah le séduisant, Zilgah le bienfaisant; il

nous conduira à la Maison des Anciens et exposera aux regards et à l'intelligence de ces habitants de la terre, la grande relique du passé. Cette œuvre vénérable, cet effort grandiose de l'esprit humain, si toutefois il n'est pas dû à la révélation, dira et montrera, sans laisser subsister le moindre doute, pourquoi nous sommes ici — il montrera au moins l'une des destinations de ce monde en exposant le but de cette seconde existence. Prouvée par notre propre intuition, remontant à un temps effacé de la mémoire des hommes et destinée à vivre jusqu'à la fin des siècles, elle est digne de tous les respects et répondra bien mieux que nous-mêmes aux questions sceptiques de ces hommes. Ce qu'ils accueilleraient avec doute venant de nous, les convaincra puisé à cette source. Qu'ils voient, qu'ils examinent, et qu'ils étudient *Les Annales de la Lune.* »

CHAPITRE XXIII.

LES ANNALES.

Zilgah était l'administrateur à qui notre hôte et notre ami l'astronome, le jour de notre apparition, avait expliqué d'une façon assez plaisante le sens de notre esquisse. Il était remarquable par une lenteur de conception et une grande profondeur d'intelligence — paradoxe apparent, mais, au fond, vérité. Le fleuve majestueux de la pensée ne quitte pas aisément son lit habituel. Il remplissait parfaitement son office d'administrateur; la solidité et la finesse de son intelligence étaient reconnues de tous. En compagnie de nos trois amis, nous le cherchâmes et nous le trouvâmes dans la salle des Jugements, décidant une question délicate de droit qui était en litige entre deux plaideurs amis, dont la seule raison, pour soumettre le cas à son appréciation, était un désir de connaître la vérité ! Les laissant déguster à leur aise le plaisir du dénoûment prévu, l'ad-

ministrateur, avec un empressement flatteur, suspendit immédiatement l'affaire pour nous conduire à la Maison des Anciens. Cet endroit, situé dans une aile de l'édifice où nous avions pénétré lors de notre première apparition, fut bientôt atteint; et le grand Zilgah ayant ouvert force portes et non moins de coffres, renfermés successivement les uns dans les autres, exposa enfin à nos yeux l'objet de tant de vénération et de soins multiples. Je dis exposa à nos yeux, mais pour parler plus exactement, il ne fallut rien moins que les efforts réunis du trio d'amis et les siens propres pour le tirer de sa cellule à parois multiples et l'exposer à la lumière du jour; non parce que c'était un volume d'une grosseur extraordinaire, mais parce que chaque feuille était de métal, — d'un métal aussi blanc que l'argent et aussi dur que l'acier, sur lequel les mots de ces annales de l'antiquité étaient gravés, puis peints en noir foncé et brillant, de sorte que les caractères étaient aussi visibles qu'ils étaient indestructibles. Cela n'avait assurément pas une apparence de grande antiquité, et nous en fîmes la remarque; à quoi ils répondirent que l'âge en était néanmoins considérable, bien que ce que nous voyions ne fût pas l'original, comme nous aurions pu le supposer, mais une des sept copies, déposées chacune dans une des sept villes principales, faites quelque mille années auparavant pour remplacer sept autres copies devenues illisibles par suite de leur vétusté. L'original de toutes ces copies était une série de tablettes, aujourd'hui complétement illisibles, conservées précieusement dans un

édifice de Valad, la ville capitale, nommé la Maison des Annales, et qu'on exposait périodiquement à la grande vénération du peuple.

Sans plus tarder, nous attaquâmes avec non moins d'intérêt que de curiosité, la tâche de lire et de comprendre la copie qu'on nous montrait, priant le grammairien de nous tenir compagnie pour nous expliquer les choses inintelligibles, mais disant aux autres que nous regrettions de les retenir plus longtemps loin de leurs affaires ou de leurs plaisirs. Mais ils nous répondirent qu'ils n'avaient pas d'affaires et qu'il ne pouvait y avoir de plus grand plaisir pour eux que de rester en notre présence.

Nous commençâmes notre lecture. Plusieurs heures s'écoulèrent dans cette occupation. Après avoir lu, nous fîmes des copies de certains passages, dans la crainte que nous ne pussions pas les consulter de nouveau, et c'est un abrégé de ces passages que je donne plus loin pour répondre aux diverses questions qui nous poussèrent à étudier ce livre métallique, ce livre des siècles. Disons cependant que, tout en conservant le style de l'original, certains versets ne sont pas une traduction littérale, et que ceux qui ont trait aux choses terrestres sont donnés pour abréger, comme des aphorismes, sans être accompagnés du récit qui explique comment ces vérités furent découvertes.

EXTRAIT DES ANNALES.

On sait depuis les temps les plus reculés que les étoiles sont des mondes;

Que la Terre est habitée, et que ce globe est son satellite.

Mais le commencement de toutes choses et leur destinée n'ont pas été révélés;

A l'exception de ceci : qu'à un certain nombre d'habitants de la terre, une nouvelle existence matérielle parfaite est accordée:

Pour les récompenser de ce que, soit par principes, soit par affection, ils ont dédaigné le bonheur mondain pour s'attacher à tout ce qui est moralement beau ou héroïquement noble;

Ou parce que, victimes d'événements contraires, ils ont, bien que méritants, été vaincus dans le combat de la vie,

C'est-à-dire aux vrais patriotes, aux héros inconnus, à ceux qui ont souffert grièvement.

Pour cette existence spéciale, la Lune, satellite de la Terre, a été choisie;

Et voici ceux qui sont désignés pour jouir de cette existence :

Premièrement. Les enfants qui ont sacrifié l'amour, l'ambition, et les plaisirs mondains, afin de venir en aide à leurs parents et de leur obéir.

Deuxièmement. Ceux qui, sachant qu'ils portaient en eux le germe héréditaire d'une maladie ou de la folie, ont eu le courage moral et la vertu de combattre et d'étouffer une grande passion.

Troisièmement. Les hommes de science et de lettres, les artistes, etc., qui ont sacrifié les plaisirs matériels de la vie à une ambition intellectuelle.

Quatrièmement. Les êtres difformes, doués de la faculté d'appréciation de ce qui est beau, mais privés de la plupart des plaisirs du monde et menant ainsi une existence sans joie à cause de leur difformité.

Cinquièmement. Ceux qui, par vertu ou par amour, ont vaincu l'égoïsme inhérent à l'individu.

Enfin, *sixièmement*, les amants qui, par infortune, refus des parents, violence ou mort, ont été séparés, sont réunis ici.

En entrant dans cette vie nouvelle, l'âme conserve son individualité morale, et la puissance de son intelligence ; mais tous les souvenirs du passé sont effacés ;

De sorte que le souvenir des grands chagrins et des regrets profonds, l'anxiété que feraient naître les réminiscences de la première existence, n'existent pas pour venir attrister les jouissances de cette seconde vie.

La faculté de se réunir et de se reconnaître est donnée aux amants constants, dignes sous tous les rapports;

Mais cette faculté ne dépasse pas une sympathie morale directe, qu'ils conçoivent réciproquement l'un pour l'autre,

Et un sentiment d'amour nouveau qui doit être regardé comme un signe de la violence de l'attachement qui les animait dans un temps qui n'est plus.

L'Ame est une,

Mais sur terre et aussi dans cette seconde existence elle est divisée ;

Sur terre rarement l'âme divisée se réunit dans l'amour ou l'amitié :

Mais ici la destinée, avec une certitude infaillible, réunit les deux esprits de même nature,

Ce qui, joint à une nature morale parfaite et un ordre de choses physique plus heureux, produit le bonheur constant. —

Bonheur, quelquefois enthousiaste, mais le plus souvent tranquille; parfois surexcité par une succession inépuisable de plaisirs extatiques, d'autres fois composé de l'absence de douleur et du sentiment de l'existence, mais toujours le bonheur ;

Excepté lorsque la mort sépare violemment les esprits comme elle les a peut-être déjà séparés, et envoie l'un d'eux dans le monde des esprits.

Alors vient l'unique chagrin, intense, mais clément, car, soutenu par un espoir inébranlable de réunion nouvelle, le chagrin tue lentement, mais sûrement; — la Mort achève sa tâche, et les esprits aimants se confondent de nouveau.

CHAPITRE XXIV.

LA MORT — DÉSAGRÉGATION.

Notre examen des Annales étant terminé, on remit le massif volume dans sa cellule, et, l'esprit plein d'étonnement et d'agitation, nous accompagnâmes l'administrateur à son logis, cédant à ses prières pressantes — qui n'étaient pas les premières qu'il nous faisait, comme on peut le supposer — car voyant les progrès que nous avions faits dans l'étude du langage lunaire, il lui tardait de causer avec nous, pendant que, de notre côté, nous espérions apprendre certaines choses ignorées par nos trois amis.

En sortant de l'édifice, sur la grande place, nous vîmes une grande foule réunie autour d'une troupe de comédiens ambulants. A notre vue, la gaieté fit place aux acclamations, les éclats de rire aux paroles de bienvenue, à quoi nous répondîmes par un salut, puis, quittant nos trois amis, nous montâmes dans la voiture

de Zilgah, et nous fûmes bientôt loin des clameurs populaires.

En arrivant à la maison de l'administrateur, agréablement située au milieu d'un jardin en fleurs, nous nous trouvâmes tellement fatigués que ce fut avec reconnaissance que nous reçûmes l'accueil empressé que la femme et les charmantes filles de notre hôte nous prodiguèrent, après quoi elles nous conduisirent à nos lits respectifs. Nous nous recueillîmes enfin, l'esprit et le corps reposés par la demi-suspension d'existence qui n'est pas moins nécessaire aux habitants de la lune qu'à ceux de la terre, et après nous être rafraîchis et ragaillardis par un bain froid, nous fîmes une toilette assez soignée et recherchâmes de nouveau la présence de la beauté et la compagnie de la sagesse.

Après un repas dont le fruit délicieux et nutritif dont j'ai parlé faisait tous les frais, nous nous retirâmes avec Zilgah dans son cabinet, et là, après quelques remarques banales, nous ouvrîmes délibérément notre campagne inquisitoriale.

« Monsieur, — dit Geister, — nous avons vu qu'en accomplissant notre voyage de la terre à la lune, nous nous sommes transportés à la seconde période de la vie humaine, destinée à un petit nombre d'élus, sans avoir passé comme les autres par les portes de la mort, et peut-être sans en être dignes. Ce fait, dès que nous l'avons considéré comme vrai, nous a conseillé de nous assurer de ce qui est connu ici de la vie sur la terre, avant de satisfaire l'avide curiosité des chefs et du

peuple en nous engageant dans des descriptions et des narrations relatives à la terre, dans la crainte de faire naître le mal en parlant librement de tout ce que nous avons vu et de tout ce que nous savons. Le meilleur gardien de la pureté est l'ignorance de l'impureté. Nous commencerons donc par nous instruire auprès de vous.

— Votre résolution est sage, — dit Zilgah. — Commencez donc vos questions. »

Nous étions prêts, nous avions soif de nous instruire.

« Le sujet sur lequel nous désirons d'abord être éclairés, est la Mort, — commença Geister. — Nous n'en avons pas encore vu d'exemple. Nous savons qu'ici, comme sur Terre, la Mort engendre le chagrin, et nous avons vu avec douleur que l'impitoyable destructeur règne également ici. Nous trouvons que cette circonstance est une tache sur une période d'existence, si bien appréciée par nous, que nous avons seulement regretté qu'elle ne fût pas parfaite. Mais nous ignorons encore si la Mort ou plutôt l'œuvre de la Mort est aussi hideuse et repoussante que sur Terre, et, jusqu'à présent, nous n'avons pas désiré le savoir dans la crainte que, s'il en est ainsi, nous soyons obligés de nous écrier encore : En vérité, la perfection n'existe pas ! C'est toujours un spectacle terrible de voir les regards qui se fixaient sur nous avec affection, ternis ou immobilisés par la Mort ; de voir cette physionomie autrefois animée et expressive, maintenant

rigide et froide, — ou, ce qui est pire, de la voir transformée en masque grimaçant, qui semble encore exister comme si un démon quelconque avait pris la place de l'âme aimante.

— C'est triste, — reprit Zilgah, qui probablement ne comprit qu'à moitié le sens de cette dernière phrase, — c'est triste, mais la mort est inévitable. Les formes organiques ne sauraient être immortelles; car même si le cours du temps était suspendu, la destruction pourrait se produire par accident. Dans cette seconde vie, comme dans la première, la moyenne d'existence espérée est de soixante-dix ans. Mais tandis que sur terre la vie est éminemment incertaine, ici l'absence des influences destructives de la guerre et de la maladie en rend la durée infiniment plus certaine. Et quand enfin la vie quitte le corps, alors, sans corruption, vient la désagrégation qui commence intérieurement et continue sourdement jusqu'à ce que, atteignant l'extérieur, le corps entier retourne soudainement aux éléments qui le composent. Mais, jusqu'à ce moment, l'aspect du visage reste le même, c'est celui d'un homme endormi ou évanoui. »

Nous poussâmes tous deux une exclamation de surprise.

« Ainsi le spectacle effrayant de la mort est supprimé, — s'écria Geister. — Mais garde-t-on le corps jusqu'au moment où il ne reste plus que la poussière des éléments qui le composent?

— Oh! non, — répondit vivement Zilgah. — Pen-

dant la moitié du temps que met le Soleil à parcourir le cercle du firmament, le corps du défunt est exposé; puis, toujours dans sa fleur, il est enfoui dans le sol, enveloppé dans un vaste manteau.

— Et que devient l'âme? — demandai-je.

— Nous n'en savons rien, sinon qu'elle est heureuse, — dit-il. — L'avenir est un mystère que personne, pas même nos législateurs, n'a pénétré; ou, s'ils l'ont fait, ils ne nous ont pas révélé leur science.

— Peut-être, — dit Geister d'un air pensif, — l'âme entre-t-elle dans une nouvelle période d'existence, dans une autre planète ou dans une étoile qui n'appartient pas à notre système solaire. Si nous avions à envisager une éternité sans bornes, nos facultés actuelles y seraient impuissantes. La supposition d'une perspective infinie — s'éloignant sans cesse et à jamais, frappe d'un sentiment de lassitude indicible; la raison chancelle, l'âme se replie sur elle-même, et, effrayée de l'idée d'un voyage sans but, se surprend à penser que la mort serait préférable. Mais l'infini de l'espace est la contre-partie logique de l'infini de l'éternité; car puisqu'on peut concevoir des mondes sans nombre, on peut admettre également la subdivision de l'éternité, et aussi que l'âme, passant une certaine période de son existence dans chaque monde, voit toujours la limite de sa vie présente et ressent toujours une heureuse incertitude sur la nature de celle qui suivra; en un mot, puisque tout souvenir des périodes écoulées disparaît, il ne reste aucune évidence palpable de l'existence

d'une autre vie que la vie présente, quelle qu'elle soit et où qu'elle soit transportée — que la sphère assignée soit Saturne et son anneau, Jupiter et ses quatre lunes — que cette vie soit agitée au sein d'une étoile fixe, ou calme et passive sur la surface d'une comète impétueuse. »

CHAPITRE XXV.

HISTOIRE ANCIENNE.

Nous apprîmes par Zilgah tout ce que nous pouvions désirer savoir de l'histoire de la Lune et de ses gouvernements. Nous apprîmes certainement plus de choses que beaucoup des habitants de ce monde n'en savaient. De toute antiquité la population lunaire ne forme qu'une nation, divisée en sept régions qui sont gouvernées par autant d'administrateurs présidés eux-mêmes par l'un d'eux. L'administrateur-chef peut être regardé comme un autocrate à cause de son pouvoir absolu; mais tous paraissent avoir mérité le titre de prophète plutôt que celui d'empereur — le surnom de Moïse plutôt que d'Auguste, et ils sont, sinon doués plus que les autres hommes, au moins incontestablement supérieurs par la profondeur de l'esprit et l'étendue de l'intelligence. Chacun d'eux a choisi son successeur avant de mourir — celui qui était le plus digne de lui succéder, non-

seulement par l'étendue de ses connaissances, la pénétration de son intelligence et ses qualités spirituelles, mais encore parce qu'il joignait à ces qualités une noble ambition et un renoncement aux plaisirs charnels. Sans exception, tous ces prophètes se sont voués au célibat. Et le résultat de cette seconde vue de l'esprit dans les choses au delà de la portée et de l'intelligence des hommes ordinaires, semble être une soif toujours plus grande des secrets de la science, un goût toujours plus prononcé pour les abstractions de l'esprit et une indifférence toujours croissante pour le bien-être matériel, jusqu'à ce que affaibli, usé par les jeûnes prolongés, il succombe avant le temps ; — et l'âme ambitieuse s'enfuit, sans doute vers une phase supérieure d'existence — vers une période plus rapprochée de la perfection absolue de l'esprit.

C'était la sagesse excessive de ces grands législateurs qui avait préservé de la corruption la pureté morale des peuples de la lune, depuis les siècles les plus reculés. Car si faible que l'on suppose l'inclination au mal chez un peuple choisi spécialement pour pratiquer toutes les vertus dans une seconde existence et qui a conscience de cette destinée, néanmoins il devait nécessairement se produire des circonstances qui auraient tenté des individus d'augmenter leur influence aux dépens de leurs semblables et auraient introduit des rivalités discordantes et des luttes furieuses, lesquelles, en s'augmentant, auraient naturellement engendré la lutte physique commençant par le duel pour arriver au

combat multiple. Mais les lois qu'ils édictèrent et surtout les raisons qu'ils donnèrent pour en assurer l'observance, gardèrent vivants dans tous les cœurs le sentiment de l'honneur, l'amour de la vérité, et la haine de tout ce qui est mesquin et égoïste. En même temps l'énergie qu'ils montrèrent à supprimer toutes les manifestations mauvaises qui se produisirent malgré leurs soins — en ayant recours simplement à la puissance persuasive des vérités qui émanaient de leur esprit et sortaient éloquemment de leurs lèvres — écrasa le crime dans son germe et empêcha le peuple d'oublier, que pour continuer à être heureux, il fallait ne pas faire le mal. Aux nobles esprits on donnait cette même maxime : — « L'essence de la grandeur consiste dans la conviction que la vertu suffit à tout et remplace tout. »

Généralement, néanmoins, ces hommes avaient mené des existences retirées et n'avaient gouverné que par le canal des Administrateurs, prodiguant les conseils et faisant de nouvelles lois à mesure que l'exigeait le progrès des temps, et que de nouvelles circonstances appelaient de nouveaux changements.

Nous apprîmes que les Annales étaient l'œuvre d'un de ces demi-prophètes — Olga, le plus éminent de tous, quoique ayant vécu à une époque excessivement reculée. On cessera de s'étonner quand on saura qu'il affirme — la tradition et les anciens manuscrits en font foi — que dans la surexcitation de ses Abstractions mentales, son âme quitta le corps évanoui, et guidée

par un Esprit du monde hyper-humain, pénétra dans l'Inconnu, — en dernier lieu visitant la terre, ce qui lui révéla que c'était dans ce monde que se passait l'existence antérieure des habitants de la lune, existence antérieure dont ils avaient toujours eu conscience. Lorsqu'il eut approfondi tous les autres mystères, il revint à lui, grandi en science et en sagesse.

On sait peu de choses antérieurement à l'Administration d'Olga ; mais depuis cette époque jusqu'à nos jours, une histoire complète des événements a été écrite. Je ne saurais donner dans ce volume la traduction de cette œuvre, mais nous pourrons accomplir cette tâche un peu plus tard, et l'envoyer sur terre pour faire suite au récit de nos découvertes. Peut-être avant ce temps ces lignes auront-elles poussé d'autres hommes à tenter ce que nous avons entrepris. Peut-être un moyen de communication sera-t-il ouvert entre les différentes planètes de notre système solaire, et celles-ci deviendront-elles mieux connues l'une à l'autre que ne l'étaient les diverses contrées de la terre, il y a à peine quelques siècles !

CHAPITRE XXVI.

L'ÉGASTE.

Il fut résolu qu'on effectuerait un voyage à Valad, la capitale, située au milieu d'une île, dans l'unique mer lunaire. Pouvant nous servir avec assez de facilité de l'idiome du pays, nous prîmes la résolution de rendre visite à Ador, l'Administrateur-Chef, ou plutôt le Chef des sept Administrateurs. On nous avait rapporté de merveilleuses choses à son sujet, non-seulement en ce qui concernait ses connaissances et la profondeur de son jugement, mais on avait ajouté qu'il possédait un génie qui le plaçait au premier rang dans tous les champs de l'esprit humain. Naturellement sceptiques, nous étions portés à mettre quelque peu en doute l'exactitude de ces renseignements. On peut admettre, à la rigueur, que dans un siècle il surgira un homme doué de toutes les supériorités, assez actif pour acquérir en outre tous les talents, ayant en même temps la

perfection physique : — la force musculaire et la beauté du corps. Mais nous n'avions jamais cru à la possibilité de l'existence de l'admirable Mentor, aussi nous montrions-nous au moins incrédules du génie universel de cet homme modèle, nommé Ador, que nous devions nous représenter comme la réunion de Shakespeare, Newton, Voltaire, Beethoven, Molière, et Michel-Ange.

La résidence officielle de cette sorte de demi-dieu était à Valad. Ce fut là que nous nous déterminâmes à nous rendre immédiatement, accompagnés de Zilgah et des trois amis, afin de le voir, de causer avec lui, et de nous assurer de la fidélité du portrait. En conséquence, nous fîmes nos préparatifs du voyage que nous devions accomplir, comme les voyages de quelque durée, sur le dos d'une troupe de ces singuliers oiseaux dont j'ai déjà parlé, les Égastes.

Au milieu des acclamations de milliers de voix, nous pénétrâmes dans l'enclos où se trouvait réunie la société choisie, composée de quarante personnes, qui devait nous accompagner. La plupart étaient déjà montés sur leurs coursiers ailés qui s'étendaient sur cinq lignes, à la tête desquelles se tenait un personnage qui devait servir de guide ou conducteur, étant accoutumé à voyager incessamment du lieu où nous étions à la capitale.

Le signal du départ étant donné, chacun examina soigneusement les sangles attachées par l'une des extrémités du vêtement du cavalier et passées à l'autre bout autour

du corps de l'oiseau, — précaution prise en cas de chute, dont la possibilité était invraisemblable, mais cependant possible. Notre inexpérience de ce mode de locomotion nous fit examiner notre harnais avec un soin tout particulier. Ceci fait, un second signal fut donné, le guide poussa un cri modulé d'une façon particulière et l'égaste qu'il montait, ouvrant ses ailes puissantes, s'élança du sol, puis, avec des élans mesurés, s'éleva gracieusement et rapidement et ne tarda pas être à quelque distance de nous.

Alors vint notre tour. On donna un troisième signal et les égastes, par lignes successives, avec la discipline de chevaux de guerre, s'élancèrent à leur tour et frappant l'air avec un grand fracas tout d'abord, suivirent la route indiquée par le premier oiseau. Mais une fois lancés, ils firent mouvoir leurs ailes immenses plus lentement, et prolongèrent chaque battement plus longtemps. Aussi, avec une allure très-douce, mais néanmoins avec une excessive rapidité, nous parcourions les airs au-dessus d'une campagne dont l'aspect était aussi séduisant et aussi frais que le jour qui venait de commencer.

Ce mode aérien de locomotion était très-nouveau et très-agréable. Jamais palefroi de châtelaine n'alla un amble aussi doux, aussi facile, et comme nos pieds reposaient sur des supports, nous étions parfaitement solides et à notre aise. En outre jouissant d'une incontestable vue à vol d'oiseau du pays pittoresque au-dessus duquel nous passions, nous constations que c'était

certainement un avantage considérable sur l'ancienne manière de voyager. Une brise légère soufflant dans la direction que nous suivions non-seulement aidait nos coursiers ailés mais encore remplaçait agréablement ce qui autrement eût été un vent très-fort nous soufflant incessamment au visage. Néanmoins, et bien que les oiseaux gardassent leurs distances, on ne pouvait s'entendre parler sans crier : circonstance désagréable qui faisait préférer le silence. On se contentait de se montrer de temps en temps l'un à l'autre des scènes d'une beauté plus qu'ordinaire ou les objets possédant un intérêt spécial. Quant à nous, nous fûmes d'abord assez occupés par l'étrange sensation de voler ainsi à travers les airs bien au-dessus des arbres les plus élevés, à une élévation de 180 à 200 mètres environ, — ce qui faisait penser au danger, bien qu'en réalité il n'y en eût pas. Solidement attachés aux plus dociles de ces créatures patientes et sagaces, c'était un amusement moins dangereux et un mode de locomotion supérieur à l'équitation sur terre.

Au bout d'un certain temps, je me mis à regarder autour de moi et j'étudiai l'aspect et la tenue des différents membres de notre compagnie. Les deux sexes y figuraient en nombre à peu près égal et à l'exception de Zilgah et des trois amis, tous étaient jeunes, bien que quelques-uns fussent déjà mariés. Les femmes occupèrent d'abord mon attention. Il me parut que, chacune à sa manière, toutes étaient également belles, à en juger par les règles de l'art — en un mot, que cha-

cune d'elles, pouvait représenter un type varié de la beauté. Leur moralité ne laissait rien à désirer. Jamais, en cette occasion, non plus qu'aux différentes stations où j'eus plus de loisir de les examiner, je n'observai ces vilains côtés du caractère féminin, c'est-à-dire fausses démonstrations d'affection, affectation générale, rivalité de toilettes, rires sans motifs, etc. C'était la franchise même.

Les annales nous avaient appris qu'une loi de la nature déterminait le choix des époux. Chaque homme rencontre la femme aimée dès que la destinée la jette sur son chemin, et comme l'attraction mutuelle leur montre que la nature les a destinés à ne faire qu'une seule âme, ils s'unissent, vivent, et se réjouissent ensemble, et c'est un spectacle à la fois charmant et vertueux. Cependant je ne doute pas qu'il ne faille rien moins qu'une loi de la nature pour contraindre des hommes d'une race naturellement chevaleresque à attendre, impassibles et tranquilles, le temps où ils rencontreront la seconde moitié de leur âme — celle qui complétera leur béatitude. Rien qu'une loi de la nature ne saurait faire que les jeunes gens et les jeunes filles en général, les hommes et les femmes en particulier, fussent irrévocablement fixés dans le choix du compagnon de leur existence. Qu'il fasse sa cour, qu'il soit fiancé ou marié, le cœur fragile de l'homme ne manquerait pas de produire d'abord l'indécision, ensuite le mécontentement. Comme l'abeille, il aime à la fois la rose superbe et la modeste violette, le con-

volvulus grimpant et l'éclatante tulipe, et, comme l'abeille, il trouve naturel et juste de voler de fleur en fleur.

Après un parcours de quarante lieues environ, qui prit cinq heures à peu près, mais sans que les oiseaux semblassent fatigués, nous descendîmes dans une ville d'une étendue considérable comparativement au peu de population de cette contrée. Arrivant au milieu d'une vaste place, nous mîmes pied à terre et débarrassâmes nos oiseaux, pendant que les habitants, qui s'étaient empressés autour de nous avec des paroles de bienvenue, apportaient aux égastes une abondante provision du fruit spécial à ces animaux et aussi de l'eau nécessaire après une grande fatigue. Lorsqu'ils eurent mangé et bu, ils se couchèrent sur le dos à l'ombre de quelques arbres, les serres et les pattes en l'air comme s'ils eussent été morts, et se reposant, ils parurent endormis au moment où nous les quittâmes. Nous allâmes à notre tour chercher le repos et la nourriture, attendu que nous étions également fatigués d'être restés si longtemps dans une posture gênante.

Nous trouvâmes abondance de toutes choses. Dans chaque ville il existe un hôtel public, sorte de caravansérail, où l'on peut héberger un grand nombre de voyageurs. On nous conduisit à celui de la ville; pendant le trajet, nous fûmes les objets d'une grande curiosité en raison de notre grande stature et parce que nous étions les premiers hommes qui étions venus de la terre en chair et en os!

Ayant pénétré dans la salle principale, maris et femmes, fiancés et jeunes gens, sans passion, de l'un et l'autre sexe, se quittèrent et se rendant à des bains différents procédèrent ainsi que nous à une toilette nécessaire, à des ablutions d'eau légèrement et délicatement parfumée. Puis rafraîchis, nous retournâmes à un vaste salon où nous nous restaurâmes au moyen de l'excellent fruit dont j'ai parlé.

Le repas terminé, l'assemblée se divisa en deux groupes dont Geister et moi-même étions le centre, et nous fûmes longuement questionnés sur la terre et sur notre voyage. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi, et il fut bientôt temps de repartir, alors reprenant nos montures nous continuâmes notre voyage. A la station prochaine nous eûmes un relais d'oiseaux. Le voyage se continua de la sorte; nous nous arrêtâmes à moitié chemin pendant douze heures pour nous livrer au sommeil et dans chaque ville où nous descendîmes nous excitâmes une grande curiosité. Dans chaque hôtel, nous ne trouvâmes que des gens qui ne semblaient avoir d'autre tâche que de nous renseigner, de nous instruire, et de nous amuser.

Enfin nous arrivâmes en vue de la mer, brillante et étincelante sous les rayons solaires comme un million de saphirs. La distance qui séparait l'île centrale des côtes, étant trop considérable pour que les égastes pussent nous y transporter, nous abandonnâmes notre voyage aérien pour nous embarquer dans cinq vastes barques qui avaient été préparées pour ce dessein.

Chacun des équipages voulait nous avoir dans sa barque, mais la difficulté fut levée en tirant au sort, et nous prîmes congé d'un nombre considérable de gens qui nous acclamaient, lesquels avaient abandonné leurs occupations dès qu'ils avaient appris notre arrivée et s'étaient hâtés pour nous voir.

La distance des côtes à l'île centrale est d'environ cent lieues, et comme au moyen de relais successifs on pouvait arriver à une moyenne de deux lieues et demie à l'heure, c'était à peu près quarante heures que nous avions à rester sur l'océan ; aussi, le corps et l'esprit l'exigeant, nous ne fûmes pas plutôt au large que nous nous retirâmes dans l'entre-pont de l'esquif pour nous livrer au sommeil. A la surprise de nos compagnons, nous recommençâmes à la fin du voyage afin d'être dispos et bien éveillés pour comparaître devant ce grand homme, ou ce grand mythe, qui avait nom Ador.

Cette allusion à l'absence du besoin de sommeil des habitants de la lune pendant les quatorze jours de lumière demande une digression momentanée. Comme je l'ai dit, il n'y a qu'une seule mer. Elle est au centre de l'hémisphère, et il s'y jette un grand nombre de fleuves. Les ruisseaux et les rivières, qui en se confondant, forment ces fleuves sont très-nombreux, mais un grand nombre, qui prennent leur source dans les montagnes, sont taris avant le coucher du soleil. Le jour, qui commence sans qu'on aperçoive le plus léger flocon de vapeur, se termine invariablement avec un ciel chargé de nuages, ce qui fait qu'un coucher de soleil

est un phénomène rarement observé. La grande source mystérieuse de la chaleur néanmoins, joignant son influence à d'autres causes, maintient ces nuages dans un état trop raréfié pour qu'ils se résolvent en pluie tant qu'il est au-dessus de l'horizon ; les nuages s'entassent les uns sur les autres en masses montagneuses énormes, mais qui restent blanches et floconneuses jusqu'au dernier moment. Mais dès que le soleil disparaît, ils se condensent rapidement, et, devenant noirs et menaçants, hâtent la fin du jour pendant que la création animée se hâte de chercher un abri contre l'orage imminent.

Ainsi, pendant la première partie de la nuit, il pleut invariablement à torrents et sans discontinuer, ce qui a pour effet de pénétrer le sol de telle sorte que pendant la période de lumière durant laquelle il ne pleut jamais il n'y a pas néanmoins de sécheresse. Pendant cette même période on ne connaît ni la chaleur excessive des zones tropicales terrestres ni le froid violent des régions arctiques et antarctiques. La raison doit en exister dans l'atmosphère qui sans doute égalise la chaleur à la surface en réfractant dans le premier cas et en retenant dans le second la chaleur des rayons solaires, suivant la température de la région inférieure.

Pendant la durée de la pluie — pendant l'obscurité profonde — les habitants sont plongés dans le sommeil ; car pendant le jour — qui égale naturellement la durée de vingt-huit jours, c'est-à-dire vingt-huit périodes de lumière naturelle — les habitants ne dor-

ment que fort peu et à des intervalles irréguliers selon qu'ils se sentent disposés. Mais en même temps que l'obscurité, survient un très-violent désir de sommeil, qui envahit toute activité mentale ou physique et les poussant au lit, les y retient dans un repos profond pendant près de soixante heures. Ils sortent de ce sommeil vers la fin de la pluie alors que, les nuages étant dissous, le ciel reprend sa transparence et les étoiles scintillent avec un éclat extraordinaire.

Après ceci commence une existence tout intérieure ; bientôt cependant ils cèdent à une nouvelle somnolence qui en moyenne absorbe plus de la moitié de la durée de l'obscurité.

Pendant le voyage, aucun incident digne de remarque. Par deux fois, les avirons furent relevés, et les barques, immobiles sur les flots unis de l'Océan, permirent à tout le monde le luxe d'un bain. Les deux sexes nageaient avec une grâce et une aisance égales, mais il ne faut pas s'en étonner car nous remarquâmes qu'il y avait une différence physique notable entre nos compagnons et nous-mêmes, puisque sans mouvements ils flottaient avec tant de légèreté que leur tête sortait entièrement de l'eau. Il n'y avait absolument rien à dire contre ce plaisir : il était à la fois agréable et élégant.

Enfin les longues falaises blanches et les bois verdoyants de l'île parurent à nos yeux. Quel spectacle attrayant dans sa sérénité séduisante au milieu d'une mer calme mais étincelante. Notre flottille se rapprocha rapidement et atteignit une baie tranquille qui

sembla s'ouvrir d'elle-même devant nous. Une fois là, nous espérions apercevoir la ville ; mais jusqu'à présent l'œuvre de la nature était seule visible. Néanmoins nous nous sentions charmés et séduits par la beauté du paysage ; nos cœurs tressaillaient d'une joyeuse attente.

Le guide avait pris les devants pour annoncer aux habitants de Valad et au premier administrateur notre arrivée prochaine. Nous ne fûmes donc pas surpris, bien que nous ne nous y attendissions pas, de voir à notre approche un essaim de jeunes filles vêtues de blanc qui nous attendaient pour nous accueillir par des chants et au bruit de cymbales. Lorsque nous eûmes mis pied à terre avec autant de facilité que de dignité, elles nous conduisirent, faisant toujours entendre la plus douce mélodie, dans la direction de la ville cachée à nos regards par les bosquets qui l'entourent. Bientôt de ces bosquets sortit une troupe de jeunes gens de la ville qui, prenant la place des jeunes filles, firent entendre au moyen de lyres et de trompettes une musique divine, dont je n'avais ouï la pareille. Nous continuâmes de la sorte, Zilgah et les trois amis marchant devant nous avec une allure pompeuse, à nos côtés un essaim de charmantes jeunes filles, et derrière nous les jeunes musiciens.

Et de nouveau les voix chantèrent, les harpes résonnèrent, et les trompettes éclatèrent : et regardant pardessus les têtes de la foule, qui nous examinait comme des géants, nous vîmes une autre procession qui s'a-

vançait. En regardant, nous aperçûmes au milieu un char traîné par sept rennes d'une blancheur de neige. Et le char étincelait aux rayons du soleil, car il était de cristal et avait une forme étrange, et au-dessus se déployait un dais qui avait l'air d'être d'une étoffe d'or. Au moment où nous pénétrâmes dans la ville, les deux processions firent leur jonction et, s'ouvrant à droite et à gauche, nous montrèrent, assis dans le char, un personnage auguste qui, dès qu'on eut arrêté, descendit et, s'avançant majestueusement vers nous, nous souhaita chaleureusement la bienvenue dans l'antique métropole.

CHAPITRE XXVII.

MUSIQUE, LITTÉRATURE ET INDUSTRIE.

« L'aspect général d'une grande cité, les mœurs de ses habitants, sont la mesure la plus certaine de la civilisation d'une nation. » Ainsi parle Bossuet, et Bossuet était un philosophe. Nous allons essayer d'appliquer cet axiome en faisant une description sommaire de la société lunaire.

Vue à vol d'oiseau se déroule sous nos pieds une vallée immense, entourée d'un amphithéâtre de collines recouvertes d'arbres sombres et touffus.

Cent sources, sourdant, les unes des collines, les autres de la vallée, fournissent en abondance une eau claire et brillante qui, se formant en petits lacs, s'échappe par des ruisseaux tortueux, des cours d'eau babillards, jusqu'à un fleuve qui court vers la mer.

Sur les rives de ce fleuve s'élève la ville de Valad.

Un grand nombre de maisons et de monuments pu-

blics sont isolés et entourés de jardins. La vallée elle-même n'est que jardins, vergers et parcs. Impossible d'imaginer un paysage d'une beauté plus tranquille.

Ce qu'on connaît en France et en Angleterre sous le nom de chalet suisse se rapproche beaucoup du mode d'architecture généralement adopté. Non moins léger, et élégant dans la construction, orné d'attributs pleins de goût, de figurines richement fouillées qui se retrouvent sur le moindre édifice, l'extérieur des maisons présente en général une certaine uniformité d'aspect.

Mais bien que l'architecture ne possède ni l'antiquité et la sublimité écrasante de l'Égypte ou les vastes proportions et la majesté de Rome ancienne, ni la splendeur sarrasine des Maures ou la minutie et la richesse de la décoration orientale ; ni la grâce classique de l'école athénienne, ou la poésie chevaleresque des époques gothiques et normandes ; cependant ces œuvres gigantesques, productions du génie et de la persévérance des hommes, ne sont pas, l'histoire nous l'apprend, les signes de la prospérité d'une nation et ne donnent pas le bonheur à un peuple. Ces masses de pierres entassées, ces mosaïques luxueuses, ces tapisseries complexes ont été produites par le sacrifice impitoyable de dix mille existences et le travail et les sueurs de millions d'esclaves.

Avec quelle facilité le peuple le plus raffiné sait se passer de la vanité extérieure des monuments gigantesques et des palais dorés !

La beauté singulière des minéraux trouvés sur cet

hémisphère, jointe à l'habileté déployée dans leur transformation en ustensiles domestiques et en objets d'art, a pour résultat de produire l'élégance et le confortable dans l'aménagement intérieur de la plus modeste maison.

Le verre, cet élément essentiel de l'art décoratif, se trouve à profusion, répandu sur les côtes maritimes et au moyen de divers mordants on a trouvé le secret de le colorer de nuances les plus diverses. Les magnifiques vitraux de la maison de justice, où sont reproduites les scènes les plus célèbres de l'histoire populaire, sont plus remarquables et plus curieux par leur dessin et d'un éclat de teintes plus riche que ceux de n'importe quel édifice religieux de l'Europe. La plupart des maisons sont également ornées de peintures et un grand nombre des plus vastes sont revêtues de sculptures du plus grand mérite.

La peinture est du reste un art poussé au dernier degré de perfection et, chose étrange, bien que les peintures de la vie privée y soient nombreuses, les sujets choisis par les plus grands artistes sont ceux où abondent les choses effroyables. Ceci nous parut incompréhensible tout d'abord, puisqu'il n'existait ni laideur absolue, ni spectacles répugnants ou horribles qui pussent engendrer de telles idées, ni sombres phases de leur histoire qui pussent leur fournir des prétextes.

Mais nous ne tardâmes pas à nous dire que ce que la Nature avait eu la bonté de ne pas produire pouvait néanmoins être conçu par l'imagination ; qu'il n'était

pas étonnant que l'horrible abondât sur la toile et qu'il fût très-admiré, étant inoffensif.

De la même manière nous trouvâmes que leurs drames ne manquaient pas, pour être animés, de traîtres et d'infâmes, bien que les annales ne citent pas un seul exemple de noire trahison ou de meurtre. Il est vrai que les méprises et la crainte ont engendré quelques tragédies mélancoliques, conséquences de la faiblesse de l'intelligence humaine, comme la nature même de ces catastrophes le démontre ; mais l'imagination des dramaturges et des romanciers est allée au delà. Dans l'opéra, dans le drame, dans la tragédie, dans les ballades, les légendes antiques, et le roman moderne, nous trouvâmes la vie réelle complétement mise de côté pour faire place à l'intérêt excité par les aventures inouïes, les rivalités, la haine profonde, les luttes mortelles que chacun pouvait concevoir sans songer à les réaliser. Nous reconnûmes la faculté dramatique très-développée chez des esprits d'une haute intelligence (ce qui ne saurait être autrement), faculté intellectuelle parfaitement sous le contrôle des principes de moralité. Aussi ces spectacles, sur la scène ou sur la toile, en prose ou en vers, tout en intéressant l'esprit, laissent le cœur intact, ou plutôt font paraître le vice encore plus répugnant, la vertu plus séduisante.

Les gens de lettres néanmoins ne torturent pas assez leur propre manière de vivre pour la donner pour cadre à leurs fictions les plus émouvantes. Afin d'être lus ils ont été forcés de leur donner une apparence de

vraisemblance ; et ils se sont en conséquence prévalus d'une vieille tradition (à laquelle personne n'ajoute foi, bien entendu) qui veut que l'autre hémisphère lunaire ait été habité aussi ; non pas comme celui-ci, mais par une race malheureuse et méchante, retenue dans son hémisphère par ce gouffre qui le limite et qui alors était un cercle continu de feu volcanique. Vouée au malheur, elle ne se complaisait que dans le mal, jouissant de l'horrible et haïssant le bon et le beau, se désespérait surtout à l'idée que, si près d'elle, était un Paradis dans lequel il lui était défendu de pénétrer.

De la littérature, par une transition facile, nous arrivons à la musique qui ne le cède en importance à aucun art et à aucune science. Elle est même plus importante de beaucoup par la raison qu'elle est plus répandue ; non que les chants patriotiques et les romances amoureuses retentissent sans cesse. Il n'en est rien, par cette raison que les premiers sont inconnus puisqu'il n'y a qu'un peuple qui vit dans une unité et une liberté parfaites, et pour les secondes c'est ici un mauvais compliment à faire à sa maîtresse que de lui chanter une romance qui peut s'appliquer à toute autre femme. Mais le tempérament musical est presque universel, et, comme on le cultive dès l'enfance, le plus grand nombre sait jouer des instruments avec beaucoup de goût et certains avec un talent exquis. Je pensais ne plus entendre les accords divins qui m'avaient enchanté dans les églises de mon

pays natal; mais à Notol, puis à Valad, dans les salles pittoresques et sculptées de ce peuple d'artistes, la musique se montrait d'un effet encore plus grand et d'un sentiment plus vrai, révélant cette perception subtile du goût raffiné et cette habileté d'exécution qui ne peuvent s'atteindre que par l'amour enthousiaste de l'art.

Tombés au milieu d'une civilisation complète et de mœurs raffinées nous nous louâmes fort d'avoir apporté avec nous les œuvres les plus choisies des génies de la terre. Pendant plusieurs mois nous avions consacré un temps considérable à traduire des extraits de ces productions qui furent lues avec un intérêt infini par les lettrés. Nous nous rappelâmes également quelques morceaux de musique remarquables dont la supériorité fut facilement reconnue; si bien que partout où nous allions les instruments étranges faisaient entendre des mélodies familières.

En faisant notre voyage aérien nous n'emportâmes que ce que nos poches pouvaient contenir, c'est-à-dire de courtes traductions et deux volumes imprimés, comme spécimens des symbolss écrits de nos pays respectifs la France et l'Allemagne et de l'art typographique.

Il était probable qu'Ador, auteur et compositeur de grande réputation, serait non-seulement désireux, mais curieux de lire, d'entendre et de juger de semblables exemples de la littérature et de la musique des principaux peuples de la terre. Quelque temps avant

notre visite à la capitale, dans son quatrième message adressé à Zilgah, réitérant son désir de nous voir et s'enquérant de nos progrès dans la langue, il demandait aussi que nous prissions avec nous toutes les traductions que nous aurions faites à cette époque ; disant que si défectueuses qu'elles fussent, surtout les premières, sous le rapport du génie de la langue et des idiotismes, la valeur des pensées contenues pourrait être jugée par lui, ce qui lui permettrait de déterminer si l'homme, arrivé à la seconde période d'existence, dans le satellite de son monde originaire, a progressé sous le rapport de l'intelligence aussi bien que sous celui de la condition physique et de la nature morale. Quant à nous, nous étions déjà arrivés à la conclusion que l'étendue de l'esprit n'était en rien différente, et que celles des productions de leurs plus grands génies que nous avions lues n'effaçaient pas les œuvres des esprits supérieurs de la terre, soit au point de vue de l'élévation et de l'art de la composition, soit pour la représentation des scènes naturelles, de la beauté et de l'esprit. Nous avons également noté les mélodies les plus célèbres de leurs compositeurs, ce qui n'avait fait que nous confirmer dans une opinion déjà conçue : que cette science est arrivée à l'apogée de la perfection. Mais nous nous étions déjà aperçus, et nos observations subséquentes ne firent que nous le confirmer, que sans exception les œuvres littéraires et musicales — au moins celles de quelque réputation — sont dépourvues de défauts palpables ou sérieux. Nous

en découvrîmes la raison. Les loisirs ne faisant défaut à personne et le goût littéraire étant général, la critique du public est plus digne de considération que celle de la réunion de n'importe quel théâtre terrestre qui se laisse entraîner ou intimider par des conspirations ou des piéges, et prodigue des bravos sans nombre et inintelligents.

La faculté d'appréciation juste et désintéressée du public étant connue, ce qu'il déclare défectueux est changé par l'auteur après quelques représentations s'il s'agit d'une œuvre dramatique; — si c'est un livre, il est soumis à un comité dont c'est la tâche d'examiner les productions nouvelles et qui est composé d'hommes choisis pour leurs connaissances et leur impartialité, — c'est-à-dire libres de préjugés et de pédanterie. Lu à tour de rôle par ces juges, qui donnent leur opinion lorsqu'ils sont réunis, si l'œuvre est jugée digne de l'attention publique, on suggère des améliorations à l'auteur lorsque c'est reconnu nécessaire. L'auteur reçoit ces conseils avec déférence, persuadé de leur convenance, et, ceci accompli, le livre est déposé dans le Musée littéraire de la ville à laquelle il appartient; puis, sous la surveillance des bibliothécaires, on en fait des copies qui servent elles-mêmes en circulant dans le pays à faire de nouveaux exemplaires qui atteignent peut-être le nombre de plusieurs milliers dont l'exactitude est assurée par des collationnements faits à haute voix, dans les divers musées littéraires, au moyen du volume original, confié aux bibliothécaires,

et qu'ils ne quittent jamais des yeux. On peut voir souvent plus de vingt personnes vérifiant à la fois l'exactitude de leur copie d'un ouvrage pendant qu'un bibliothécaire lit à haute voix le manuscrit de l'auteur.

Mais lorsqu'il arrive, ce qui est assez fréquent, que le tribunal littéraire rejette la production, comme mal conçue, puérile, ou rebattue, l'auteur est laissé à ses propres forces, libre de lire son œuvre à l'auditoire qu'il peut réunir. Cependant, il est bien rarement arrivé que le jugement public ou la postérité aient réformé la décision des premiers juges : par la raison que ceux-ci, comme je l'ai dit, ne sont pas des gens intolérants, à esprit étroit, mais bien des hommes d'intelligence.

Les occupations manuelles ordinaires de l'espèce humaine sur la terre font également ici l'objet de professions et de commerces distincts; mais tout ce qui contraint à un travail dangereux ou désagréable est évité. Les spécialités qui jouissent de la préférence présentent quelques particularités nouvelles. Les heures de travail sont en proportion de la fatigue du métier et le temps moyen consacré au travail sérieux est à peu près le tiers de la durée de la période de lumière.

Le principe sur lequel est basé le travail est celui de l'association et chacun reçoit la valeur intégrale de son labeur. Tous sont ainsi poussés à travailler parfaitement par la raison que chacun étant indépendant, devient responsable vis-à-vis des autres et soucieux de mériter sa propre estime, par la rapidité et l'habileté

qu'il apporte dans l'exécution de sa tâche. De plus chacun est exempt de la contrainte morale exercée par un contre-maître ou un patron. Dans les travaux de quelque importance qui exigent la multiqlicité des industries et la réunion des divers métiers, les différents corps d'ouvriers nomment un représentant qui veille aux intérêts communs de ses camarades.

Ainsi régularisé, le travail ne saurait être regardé comme une peine, mais uniquement comme une occupation nécessaire; et ici seulement un lieu commun superficiel et parfaitement faux d'ailleurs — que la conscience de remplir ses devoirs suffit à faire oublier les ennuis qui accompagnent le travail — est justifié, grâce, il est vrai, à des circonstances exceptionnelles.

L'existence d'une loi pour l'organisation et la régularisation du travail chez un peuple dont la condition sociale ne laisse rien à désirer, peut exciter quelque surprise ; mais on reconnaîtra immédiatement qu'une semblable loi est une barrière prudente contre la corruption mentale et physique qui résulte d'un emploi arbitraire du temps : car l'intelligence devient inerte, l'énergie nulle, quand le travail n'est pas obligatoire.

Les distractions succèdent au travail; et par une disposition judicieuse, chacun est pourvu, selon ses inclinations, d'amusements choisis pour rompre momentanément les idées particulières et mondaines. Le résultat en est à la fois bienfaisant pour l'esprit et pour le corps.

Par le fleuve qui baigne Valad, à l'ouest vers Amrat, à l'est vers Tolbi, après l'ardeur du soleil, les affamés de plaisir se rendent à ces sites charmants pour lesquels la nature a prodigué ses grâces les plus séduisantes. Après avoir passé quelques heures en conversations délicieuses —l'amant avec sa maîtresse, le mari avec sa femme, l'ami avec son ami — ils retournent à Valad avant la fin du jour.

Dans ces excursions l'amant quitte la ville, seul avec sa maîtresse, sans qu'il y ait à craindre une violation des règles des convenances ; et il est bon de remarquer qu'il n'existe pas une seule loi, préventive ou répressive, qui règle les allures respectives des sexes. La conviction profonde que les amants ne sont unis que par une destinée spéciale a sanctifié l'amour et le mariage, et a fait naître en même temps une convenance chevaleresque entre les deux sexes, qui les met au-dessus de la supposition d'immoralité ou du soupçon.

Libre des déceptions du bonheur sur terre, chacun jouit sans réserve des joies du moment et chacun a son plaisir particulier. L'enfance cueille des fleurs sur les bords des ruisseaux argentés et recherche la présence des vieillards, pour questionner ou observer ; la jeunesse s'enfonce machinalement dans les profondeurs des forêts ou se tapit dans quelque coin perdu, seul avec l'amour; la vieillesse pensive, mais non triste, observe la joie de l'enfance et de la jeunesse, et se rappelle le temps passé, mais sans trouver matière à re-

grets, — elle vit dans la jouissance de l'ambition atteinte et avec la foi dans l'avenir.

L'âge d'or, pastoral et simple, mais dépourvu de plaisirs intellectuels, pâlit devant l'existence matérielle accordée aux habitants de cet hémisphère privilégié.

CHAPITRE XXVIII.

PHILOSOPHIE CONTRE POÉSIE.

Revenons à la capitale et au premier des habitants, admis à une fréquentation intime et constante avec Ador, nous reconnûmes en lui un esprit supérieur, une intelligence profonde. Il méritait sa réputation. Le temps s'écoulait très-agréablement en sa compagnie dont il se montrait prodigue, les affaires du gouvernement lui laissant beaucoup de loisirs. Nous pouvions naturellement lui donner une abondance de renseignements qui étaient du plus grand intérêt pour lui. La variété prodigieuse des mœurs, des coutumes, et de l'histoire des différents peuples de la terre nous fournissait une source de conversation inépuisable, et la possession d'un auditeur étonné et intelligent donnait un charme singulier à la tâche de la narration et de la description. C'est ce qui explique pourquoi, après la longue période de sommeil des premiers jours de la

période nocturne nous nous trouvions de nouveau en sa présence.

« Soyez les bienvenus, excellences de la terre, — dit Ador se levant pour nous recevoir, — je me réjouis de vous revoir. Jamais homme ne m'a intéressé davantage, jamais voix et paroles ne sont restées plus longtemps dans ma mémoire.

— Monsieur, — dit Geister, — vous nous flattez et nous charmez, mais sans nous surprendre. Une nouveauté provoquante, tant qu'elle demeure une nouveauté, effacera toujours les souvenirs importants mais familiers et quotidiens.

— Vous avez peut-être raison, — répondit le Chef des Administrateurs avec un sourire, — mais dans le cas présent, aussi bien que dans d'autres, il vaut souvent mieux pour notre bonheur tenir la philosophie à distance. Lorsque vous m'avez décrit les scènes variées qui montrent la vie extérieure de l'homme sur la terre, et que, joignant la cause à l'effet, vous m'avez révélé son existence intime — si nettement qu'il me semblait que vos paroles éveillaient des réminiscences — je me suis plongé dans des réflexions profondes, mais tristes. Je suis souvent triste; les grands penseurs terrestres sont rarement joyeux. Mais le Bonheur ne refuse pas d'habiter avec la Mélancolie, car la Mélancolie n'est-elle pas belle?

— C'est vrai; mais vos impressions? — dit Geister souriant à son tour.

— Elles sont multiples et variées, — répondit Ador

—En considérant les lumières et les ombres,—celles-ci épaisses et noires, — de la vie humaine telle que vous l'avez vue si récemment encore, j'ai été frappé de l'antagonisme qui existe entre la Philosophie et la Poésie. Ardent à éloigner les dures réalités qui l'entourent, j'ai vu l'homme appeler la Poésie à son aide, pour le consoler et l'occuper par de douces illusions. Et pendant que dure le rêve, quel enchantement! Mais bientôt ce qu'il a pu croire réel et durable disparaît à ses yeux et il est plus malheureux qu'auparavant. Plus il a été heureux tant qu'il a pu croire à l'existence de son idéal, plus il est misérable au réveil. Dans son malheur il implore la Philosophie. Celle-ci lui apprend à rechercher les causes premières des illusions les plus séduisantes comme de celles les plus repoussantes, et lorsqu'il les a trouvées elle lui fait remarquer avec quelle facilité naturelle, ces causes ayant la même provenance, mais influencées par des circonstances toutes différentes, produisent les unes la perfection de la beauté, les autres l'idéal de l'horrible. Elle lui apprend ainsi à ne s'étonner de rien, si outré que cela paraisse, puisqu'on en peut toujours découvrir la cause. »

Regardant autour de lui il voit d'un côté un homme opulent et charitable considéré comme un ange de bonté et couronné par la reconnaissance du malade, du vieillard, de la veuve et de l'orphelin d'une auréole de sainteté; — de l'autre un démon à figure humaine, expiant ses crimes sur l'échafaud en présence de la foule des hommes qui le couvre d'injures et de malé-

dictions; — et tandis qu'il est contraint de reconnaître que la récompense et la punition sont également justes et nécessaires, il est cependant poussé à amoindrir le mérite de l'un et à atténuer la culpabilité de l'autre, car il voit qu'ils ont été l'un et l'autre ce qu'ils sont grâce aux différentes influences qui ont agi sur eux depuis leur naissance, jointes peut-être à une bonté native chez l'un et à une méchanceté innée chez l'autre qui se sont révélées dès l'enfance la plus tendre avant qu'une éducation quelconque eût commencé. » Ici le chercheur de la vérité aurait dû s'arrêter. La philosophie avait fait le possible pour son bonheur, car elle avait débarrassé son esprit de la tyrannie de la superstition et lui avait appris que Dieu ne le blâmerait pas de faire usage de la raison qu'il lui a donnée. Mais son guide le poussa en avant et il ne put résister. On lui montra alors le mobile des actions humaines, et ce fut une grande désolation pour son âme lorsqu'il vit que, si rares que fussent les bonnes actions de ses semblables, les bons mobiles étaient encore plus rares. Il devint sceptique de la bonté et se sentit perdre les mouvements généreux qu'il avait toujours regardés comme la meilleure partie de soi-même. Luttant contre une conviction qui s'imposait à lui, il fut néanmoins obligé de reconnaître — ce qui d'abord paraissait faux — que l'égoïsme est le mobile réel et primordial des actions des hommes, aussi bien chez les gens généreux et nobles que chez les gens mesquins et de petit esprit. Il reconnut que la passion de l'amant

est causée par la beauté physique de sa maîtresse ou par tout autre avantage dont la possession, dans sa personne, doit, à son idée, le rendre suprêmement heureux. Mais que la beauté, la vertu, la grâce — l'avantage qui l'a fasciné — disparaisse, et son amour disparaît aussitôt. De même un ami estime son ami à cause de certaines qualités de cœur ou d'esprit qui font de cette amitié une chose dont la possession est désirable; mais qu'il survienne un homme plus séduisant qui se montre disposé à se lier d'amitié, le premier est oublié pour le second; et, s'il faut faire un choix, celui-ci est préféré. Il reconnaît donc que *ce sont en réalité les qualités abstraites qui sont aimées, et non les individus*. L'épouse, qui estimant son mari à l'égal d'un dieu, complaît à son moindre désir et s'applique sans cesse à le rendre heureux; qui pour enchaîner son affection s'efforce d'être à la fois une compagne agréable et une femme désirable; — qui oublie sa personnalité pour ne songer qu'à son amour, — peut croire que son identité s'est confondue dans la sienne, peut croire que les deux individualités ne sont plus distinctes l'une de l'autre, mais n'en forment plus qu'une, — une seule et pour toujours. Mais qu'il se produise un accident qui lui cause la mutilation, ou une maladie qui le défigure — ou encore que l'une de ces deux causes amène la folie, et les deux individualités se séparent de nouveau, si bien qu'avant peu elle ne sera plus qu'un fardeau, une gêne — et, peut-être, le dégoût prendra-t-il la place de l'amour,

et l'objet aimé deviendra-t-il un objet d'horreur ! J'ai donc reconnu que le disciple de la Philosophie doit arriver à la conclusion que le seul amour vrai est l'amour de soi-même, l'égoïsme. Il est convaincu que dans l'état imparfait de la vie sur la terre, l'instinct purement animal de la conservation est supérieur comme sincérité à l'amour le plus passionné pour autrui, — bien que l'âme ait soif de celui-ci, qu'elle désire avec une ardeur égale d'être aimée, et se débarrasser de l'égoïsme qu'elle sait avilissant. Mais cette science, tout en brisant le cœur de l'homme, ne lui a pas laissé de joies. Les réminiscences de la poésie le hantent comme les souvenirs d'une vision enchanteresse et la Philosophie lui paraît sévère et repoussante ; mais comme il se saurait en décevoir lui-même, il reste son adepte tout en espérant que dans une vie meilleure la Poésie et la Philosophie ne seront plus hostiles, mais que la Beauté et la Vérité ne feront plus qu'un.

« Et cet espoir est réalisé ici ! — m'écriai-je avec enthousiasme. Heureux monde où....

— Monsieur, — dit Geister en m'interrompant, — votre observation de l'hostilité qui existe sur terre entre la Philosophie et la Poésie montre tout l'intérêt que vous avez pris à nos récits. Ceci nous rend heureux. Mais, bien que votre conclusion que, dans l'amour et dans l'amitié, ce n'est pas l'individu qui est réellement aimé, mais sa beauté physique ses manières ou son esprit ;—bien que cette conclusion soit incontestable-

ment vraie en général, — cependant, grâce à Dieu, il y a des exceptions dans lesquelles ce que l'on aime est quelque chose d'indéfinissable, qui nous paraît n'avoir jamais existé, qui n'existe seulement que dans l'objet aimé, et qui fait par conséquent, partie intégrante avec lui. Ainsi l'amour devient de l'adoration et l'âme enthousiaste voit dans l'objet de son culte toutes les vertus et toutes les beautés. On se crée un idéal et on le réalise : — heureux si l'heure de la désillusion ne sonne jamais ! Sans affectation comme sans intérêt celui qui aime fait de constants sacrifices à celui qui est aimé, et lorsque arrive l'heure de l'action, la femme dévouée,le serviteur fidèle, ou l'ami inséparable se jettent en avant et reçoivent le coup mortel, afin d'affirmer leur amour et de prolonger l'existence de l'objet de leur adoration ! »

CHAPITRE XXIX

MÉDITATIONS.

Les mois s'écoulèrent et nous étions encore les hôtes, les compagnons presque constants, d'Ador. Dans la retraite du cabinet, dans la solitude de la forêt vierge il nous interrogeait sans cesse sur les choses de la terre. Il se réjouissait d'être ainsi favorisé au delà de ses prédécesseurs, — plus qu'Olga lui-même, — en ayant ainsi l'occasion d'apprendre les conditions de la vie humaine sur la terre.

Pour nous notre existence terrestre avait la saveur des choses antiques et la revue que nous en faisions puisait dans cette circonstance un nouvel intérêt. Les choses que nous avions vues défilaient devant nos yeux comme un panorama, présentant successivement ses phases diverses, ses barbaries et ses civilisations, ses huttes de terre et ses palais de marbre ; son bonheur parcimonieusement mesuré, ses souffrances fréquentes

et nombreuses, son égoïsme général et son amour si rare.

Après une longue conversation avec Ador nous étions dans cette disposition d'esprit rétrospective quand il nous quitta pour recevoir une députation qui voulait soumettre quelques propositions à son jugement. Nous nous retirâmes dans un taillis d'arbres verts et d'arbrisseaux en fleurs.

« Quel mystère plus profond que le mystère de la vie? — dit Geister. — Si nous jetons un regard en arrière sur la longue succession des siècles écoulés, nous voyons les générations succéder aux générations chez les tribus sauvages et les peuples barbares sans avoir monté le moindre échelon de l'échelle des êtres, sans que leur existence ait réellement servi à un but apparent, et nous nous demandons si les âmes de ces êtres étaient immortelles.

— Les Écritures sacrées des Juifs se taisent sur ce point, — répondis-je, — c'est par conséquent une question accessible à tous.

— Les Écritures sacrées des Juifs, — dit Geister, — sont excessivement vagues dans la mention qu'elles font d'une vie future. Celles des Chrétiens, au contraire, sont suffisamment explicites là-dessus quoique restreintes et figurées dans leurs expressions : leur religion proclame une béatitude éternelle pour ceux qui ont la foi et qui observent ses lois, — qui sont les plus parfaites que l'homme ait créés, — mais condamne le reste de l'humanité à la damnation éternelle sans avoir égard

à l'excellence morale et aux grandes actions; car le philanthrope, le patriote, l'homme juste et bon sont confondus avec l'oppresseur, le traître et le coupable des plus grands crimes. Je ne saurais croire que les races éteintes dont le sort nous occupe aient pu être ainsi condamnées. Sans éducation comme sans instruction, se préoccupant uniquement des besoins matériels, nourries dans la cruauté, habituées à se complaire dans la vie des souffrances et à se réjouir d'exécutions sanguinaires, qui pourrait les blâmer d'avoir été ce qu'elles ont été. Ce serait donc une injustice manifeste qu'elles fussent condamnées à une éternité de souffrances. C'est de plus une impossibilité, car nous devons admettre que le Créateur de toutes choses est un être parfait et l'injustice est une imperfection. Il ne peut donc les avoir condamnées à des tortures sans fin. Mais elles étaient également indignes d'un paradis de pureté, d'un monde d'amour universel. Si donc elles possédaient une âme immortelle il faut qu'il existe un état intermédiaire entre le ciel et l'enfer. Cependant on nie l'existence de cet état intermédiaire. J'ai bien souvent songé à la destinée probable de l'esprit humain après la mort; mais pendant longtemps je n'ai pu arriver à une conclusion plausible, bien que je considérasse le sujet à tous les points de vue; bien que, laissant de côté toutes les impressions antérieures, je m'efforçasse de tirer une ligne de démarcation distincte entre l'instinct animal que l'on suppose mourir avec le corps et les facultés de l'esprit proprement dit

que les animaux ne possèdent pas et qu'on suppose être immortel. J'essayai même de me représenter mourant, — à l'instant du dernier soupir, — afin de pouvoir sentir par quelle partie de mon corps mon âme s'envolerait ou de m'assurer si elle s'éteindrait au moment de la séparation. Enfin l'idée me vint que l'esprit de l'homme pourrait bien n'être qu'une seule et même chose avec la vie, comme on l'admet en ce qui concerne les animaux, tout en reconnaissant, bien entendu, que la vie, chez l'homme, est quelque chose de plus qu'une simple vitalité. Alors je supposai, que pour l'espèce humaine et pour les animaux, l'esprit, à la mort du corps, perd son individualité en quittant sa forme individuelle et se mêlant avec les autres esprits, se confondant avec les autres existences, n'est plus qu'une influence vague et indéfinie, comme l'électricité et le calorique, prêts à voler vers la première forme matérielle qui les attire. De même qu'un corps conducteur, relativement dépourvu d'électricité, attire celle-ci, et par analogie, lorsqu'il s'agit de la vie, un fœtus, arrivé à un certain degré de développement, attire une étincelle du foyer d'existence ; ainsi la matière et l'esprit se trouveraient sur un pied d'égalité et sujets aux mêmes conditions : la matière, inanimée, sans la vie, et la vie, inconsciente, sans le secours d'une forme organique ; mais, réunies, produisant l'intelligence par l'action sur le cerveau et les affections, peut-être par le médium du cœur. Dans ce cas l'esprit serait toujours immortel, par la raison que rien ne peut être détruit, rien perdu, autant que nous

pouvons le savoir ; mais en ce qui regarde l'individualité de l'homme, l'existence finirait avec la mort du corps, qui pourrait être brûlé et dispersé aux vents, ou devenir la proie des vautours. Ainsi l'esprit et la matière, séparés l'un de l'autre, perdraient ainsi également l'individualité qu'ils possédaient. »

L'idée d'une pareille dissolution me fit frémir. Geister continua.

« Ainsi pour le troupeau vulgaire de l'humanité : pour l'homme sans valeur, le prosaïque, le vulgaire, l'adorateur des lieux communs, les plagiaires de l'esprit du prochain. C'est leur lot, et cela suffit ! Mais que l'intelligence divine de Shakespeare, l'esprit et la raison supérieurs de Voltaire périssent ainsi, par le fait du mélange opéré avec l'esprit universel, je ne pus me résoudre à le croire ! Non ; pour ceux-ci, pour mille esprits sur dix millions, il doit exister un sort meilleur ; car il est des hommes qui, à de certains moments, se sentent élevés au-dessus du niveau de l'humanité vulgaire, au-dessus d'eux-mêmes ; l'esprit vagabond, le corps oublié. Ceux-là peuvent s'isoler de la matière. Il leur semble — à leur grand étonnement et à leur grande joie — qu'ils sont des êtres tout différents de ceux qu'ils ont vus se mêler, comme le commun, aux préoccupations terre à terre de l'existence. Jetant à la dérobée un coup d'œil — éphémère, mais enchanteur — sur une existence plus noble, plus pure, ils sont surpris de penser qu'ils ont pu quelquefois se préoccuper des vulgarités de l'existence, ou s'absorber complétement dans

d'ignobles désirs qui appartiennent exclusivement au troupeau des humains. Dans ces moments, élevée au-dessus de tout ce qui est mesquin et malséant, l'idée d'une existence future, pour l'esprit seulement, est la bienvenue, et si la doctrine du doute vient à s'interposer et dire que la vie future n'existe pas, on rit dédaigneusement, certain, quoi qu'on dise, que l'âme ne saurait mourir. Mais demandons-nous sérieusement si une pareille destinée peut être raisonnablement réservée au sauvage inculte, au paysan non dégrossi, à l'insensé, à l'enfant qui meurt presque à son premier cri? Nous répondrons négativement, car il n'existe dans ces êtres pas plus de preuve de la présence d'une nature spirituelle, indépendante de la forme matérielle, qu'on n'en peut constater chez beaucoup d'animaux extraordinaires. Nous arrivons donc à la conclusion que, en tant que race, l'humanité n'est que la classe supérieure du royaume animal; que les facultés d'un homme ordinaire, dépourvu de poésie et de talent, — sans imagination, sans originalité, guidé dans sa conduite uniquement par les lois de la société au milieu de laquelle il se trouve, et occupé sans cesse, directement ou indirectement, à satisfaire les besoins charnels, — que les facultés de ce spécimen du *genus homo* ne sont pas plus supérieures à celles d'un chien du Saint-Bernard, que les facultés de ce même quadrupède intelligent ne le sont à celles de la dernière classe de l'échelle des êtres, — l'animalcule, par exemple, dont les facultés, d'une organisation étonnamment simple, sont vraisemblable-

ment limitées à deux : — l'instinct de la conservation qui appartient à toute la vie organique, et une disposition à avaler les animalcules plus petits que lui-même. »

Je me mis à rire faiblement. Geister reprit :

« L'esprit de l'homme n'est pas semblable chez tous. Comme je l'ai déjà dit, séparés du grand troupeau humain, se trouvent des hommes qui possèdent des qualités et des sentiments étrangers aux facultés ordinaires de l'esprit et aux affections générales que nous possédons en commun avec les animaux, — telles que l'amour de sa progéniture, la reconnaissance pour les bienfaits, le goût pour les femmes, etc. La différence se montre dans le caractère qui dédaigne les bagatelles, qui se sacrifie à la réalisation d'une idée, qui n'est pas satisfait sans but à l'existence, — sans quelque chose qui fasse qu'on désire vivre pour l'accomplir ; qui revêt l'objet de son amour de beautés idéales, ou qui appelle les aventures romanesques comme produisant l'amour qui se prouve par les sacrifices. La possession de ces caractéristiques montre une nature supérieure à celle de l'homme en général et qui en est distincte, nature que j'ai toujours regardée comme immortelle, c'est-à-dire destinée à vivre après la mort en conservant son individualité.

— Mais, — demandai-je, — comment savons-nous que l'esprit peut agir indépendamment de la forme matérielle ? Comment réalisera-t-il ses conceptions ? Comment, en un mot, pourra-t-il faire autre chose que rai-

sonner et penser? Il n'est pas probable que l'esprit soit destiné, de toute éternité, à n'avoir conscience de soi-même qu'à condition de revêtir une forme matérielle?

— Nous avons, dans le fait de l'existence d'un Dieu invisible, une preuve convaincante de la possibilité qu'un esprit existe et agisse de lui-même, — dit Geister.

— On a cependant nié l'existence de Dieu comme être individuel, — répondis-je.

— C'est vrai, — dit Geister, — mais on peut douter que ceux qui l'ont nié crussent fermement ce qu'ils affirmaient; car en affirmant ceci, comment expliquaient-ils les preuves évidentes d'intention et de dessein, révélées par la création visible, telles que par la beauté de la femme et la construction mécanique de la charpente humaine; ou mieux par la nature mystérieuse des facultés de l'esprit? L'évidence de pensée est trop frappante pour être discutée et la seule conclusion qu'on en puisse tirer est qu'un Esprit-Maître doit être l'Auteur de tout cela. Le hasard a pu créer les formes des montagnes lorsqu'elles furent éparpillées à travers les plaines, et les dentelures des continents lorsque les eaux furent séparées de la terre; mais le hasard n'a pu produire les diverses séries de plans enchaînés que nous constatons dans toute la création et dans l'économie de la nature, — dans le mécanisme de l'évaporation des eaux, de la condensation de la vapeur, des marées, des saisons, etc. Le tout forme un système complet de plans,

œuvre d'une Intelligence que nous pouvons concevoir, mais dont nous sommes, cependant, incommensurablement éloignés. Devant ceci l'Athéisme, le Panthéisme, et le Matérialisme disparaissent. C'est un bonheur; car la conviction qu'à la mort nous cesserons d'être est atroce. Avec cette conviction, après avoir cru trouver un mobile égoïste aux meilleures actions de tous, et nous être persuadés que le philanthrope et le tyran, l'homme charitable et l'empoisonneur, la femme dévouée et la courtisane sans cœur, ont exactement la même fin, nous nous efforçons ensuite de croire que le Bien et le Mal ne sont que des mots et des formules. Ceci fait, la conscience est bientôt laissée de côté, puisqu'au delà du sentiment inné de la justice, elle a besoin de la persuasion de la religion et que, par conséquent, elle est souvent contradictoire, comme le prouve le fait de martyrs qui ont souffert pour sauver leur conscience en confessant des croyances diamétralement opposées. Une fois que nous nous sommes persuadés qu'il n'existe rien de semblable à la vérité incontestable, au bien, au mal, nettement définis, nous concluons qu'il serait puérile de se laisser arrêter par de pareilles bagatelles sur le chemin de l'égoïsme et l'espèce humaine craignant seulement la puissance éphémère des lois qu'elle s'est forgées, devient si libre de tout scrupule, de tout principe, et si égoïste, que les derniers jours de Rome, sous le règne des Caligula et des Néron reviennent à grands pas sur terre.

— Un instant, — dis-je — l'interrompant, ces noms me suggèrent une difficulté que ne résout pas la théorie

que vous venez d'avancer. Vous croyez à l'immortalité pour les membres de la famille humaine qui ont su aimer et se faire admirer; mais vous ne dites rien de la vie future réservée aux hommes dont l'existence n'a été qu'un crime; aux tyrans qui ont massacré sans scrupule et flétri l'existence de leurs sujets par l'injustice la plus criante et l'oppression la plus intolérable, aux inquisiteurs qui se complaisaient dans les cris et le spectacle de l'agonie de leurs victimes. Si l'avenir ne réserve pas de châtiments à ceux-là, la justice devient illusoire ; car, si horrible que puisse être l'état mental de ces hommes, il ne saurait égaler la somme de souffrance qu'ils ont infligée.

— On peut trouver des circonstances atténuantes pour les plus mauvais, — dit Geister ; — et par conséquent un châtiment éternel dépasserait les bornes de la justice. Je reconnais cependant que, pour ces hommes, échapper sans autre punition que le tourment de leur conscience, semble en contradiction avec la grande loi naturelle de compensation. Mais nous avons longuement discuté sur cette importante question ; aûcune des théories nombreuses proposées à notre foi n'a été parfaitement satifaisante, même pour ses adhérents les plus zélés. Le grand problème de la vie future est encore à résoudre. Nous ne pouvons que faire des hypothèses : mais c'est là un parti qui a son charme. Élevons donc dans notre cœur un autel au bon, au beau et au vrai ; et, trouvant le bonheur dans la recherche de ces trois choses, vivons comme des esprits

immortels doivent vivre, — faisant le bien pour l'amour du bien, multipliant les beautés par enthousiasme pour le beau, et recherchant la vérité comme le seul bien désirable, sans nous laisser influencer par un indigne espoir de récompense ou par la crainte du châtiment.

CHAPITRE XXX.

AU DELA DU GOUFFRE.

Il me vint une idée magnifique. Désespérant de jamais retourner sur la terre, nous étions, pour employer le langage de Bunyan, sens dessus dessous dans notre esprit ; parce que en ce qui concernait la planète et ses habitants, notre réussite et nos découvertes étaient vaines. Nous ne désirions aucunement retourner définitivement ; un temps très-court nous eût suffi, car nous n'avions nulle envie de nous replonger dans les corruptions terrestres non plus que d'en reprendre les aliments : — le fruit universel de ce monde d'utopie comblant nos désirs. Mais nous ressentions beaucoup de chagrin de l'apparente impossibilité de communiquer avec les *dilettanti* terrestres qui, en apprenant nos aventures et notre succès, se réjouiraient fort, nous le savions, et seraient plongés dans un état de stupéfaction et d'admiration infinis. Car, en réponse à nos

questions, nous reconnûmes qu'aucune substance analogue au répulsif n'était connue. Il était probable que les deux terres, dont le mélange formait cette substance extraordinaire, existaient ; mais comment découvrir l'endroit qui les recélait? Évidemment il ne fallait pas espérer. Mais tout à coup une idée essentiellement pratique se fit jour dans mon esprit, une idée qui n'avait aucun rapport avec la première. Je la communiquai à Geister qui en fut enchanté. Nous fîmes une enquête à ce sujet, et les réponses nous confirmèrent dans notre espoir. Voici sur quels faits elle reposait :

Les pierres météoriques tombent quelquefois avec assez de force pour s'enfouir profondément dans le sol, d'où l'on a conclu que ces pierres n'étaient nullement météoriques, mais venaient des volcans lunaires dont le cratère regarde la terre et étaient projetées avec assez de force pour dépasser la limite où les deux attractions, lunaire et terrestre, se contrebalancent exactement, ce qui les précipitait vers la terre. Ceci expliquerait leur apparence volcanique et la profondeur à laquelle elles s'enfouissent. Je savais que cette opinion était généralement reçue.

Je songeai alors que si nous entreprenions un voyage dans l'autre hemisphère, — que nous ne connaissions pas encore, — et que, arrivés au point central, directement opposé à la terre, nous jetassions dans un volcan, au moment de l'éruption, un bloc de pierre revêtu de caractères, — ou dans l'impossibilité de l'y jeter, que nous le suspendissions sur le bord même du cra-

tère, — il était possible que ce bloc fût projeté avec assez de violence pour atteindre la terre. Une fois là, on verrait les caractères gravés à sa surface, qui seraient lus et compris, tôt ou tard. Voilà l'idée première qui me vint; elle ne tarda pas à porter ses fruits.

Nous apprîmes en communiquant avec plusieurs habitants qui avaient eux-mêmes exploré l'autre hémisphère, que la force d'éruption des volcans les plus considérables est quelque chose d'étonnant et aussi que, généralement, les éruptions sont périodiques, de sorte que ceux qui sont curieux de contempler l'intérieur d'un cratère peuvent faire l'ascension dans ce but sans courir le danger d'être surpris par une éruption imprévue. Aussi, qu'il existe un certain volcan duquel les matières enflammées, les cendres, et les pierres sont projetées avec une violence telle que certains astronomes ont supposé qu'il n'est pas douteux que le plus grand nombre des plus grands blocs, avant que leur élan soit épuisé, arrivent dans le cercle d'attraction terrestre et tombent sur cette planète avec une rapidité telle qu'on a calculé que si plusieurs de ces pierres, pesant ensemble un certain poids, frappaient simultanément la surface terrestre, — en admettant que la densité moyenne des points frappés fût assez élevée, — la terre serait déviée de son orbite de la trois centième partie d'un centimètre!

Ceci nous suffisait; nous résolûmes de tirer parti, aussitôt que possible, de ce bombardement naturel de la terre

Mais nous pensâmes bientôt qu'il serait bien préférable au système de gravure sur une table de pierre, d'enfermer un manuscrit dans un réceptacle de même nature, et qu'on éviterait ainsi le danger de voir les mots tracés s'effacer sous l'influence de la lave en ébullition. En outre, ce moyen permettait de transmettre un message plus complet et plus étendu, assez étendu pour contenir un récit détaillé de notre expédition et de ses résultats.

Cette dernière conception nous séduisit beaucoup, et nous résolûmes aussitôt qu'au moyen des notes que j'avais prises dès le premier jour, un récit coordonné serait composé qu'on enfermerait dans le réceptacle déjà mentionné, lequel aurait la forme d'une sphère creuse. En même temps, songeant à la possibilité, en admettant qu'il atteignît le cercle d'attraction terrestre, que notre message se perdît dans l'océan, qu'il fût enterré sous les sables du désert, ou brisé sur la crête de quelque montagne, qu'en un mot, il échappât aux regards de l'homme civilisé et curieux, nous pensâmes qu'il conviendrait de préparer un certain nombre de sphères, contenant chacune une copie de notre récit, qu'on suspendrait au-dessus du cratère de différents volcans, ou simplement au-dessus du cratère de ce volcan particulier dont j'ai déjà parlé, quelque temps avant l'époque marquée pour les éruptions. Pour mettre ce dessein à exécution, sans nous surcharger d'un travail énorme, nous acceptâmes volontiers les services du grammairien et d'une demi-douzaine de lettrés qui, par nos soins,

apprenaient la langue française, afin de pouvoir lire sans le secours de la traduction les ouvrages que nous avions apportés avec nous. Ils se familiarisèrent ainsi avec la langue en copiant le récit de nos aventures, et nous obtînmes de la sorte cinq exemplaires manuscrits. Après les avoir revisés avec soin, nous les enfermâmes ainsi que l'original dans six sphères métalliques qui, elles-mêmes, furent mises dans un nombre égal de sphères taillées dans la pierre la plus dure, dont on devait relier les deux parties, au moyen de bandes métalliques, le jour où nous aurions résolu de les confier à leur sort après avoir complété sur chaque copie le récit de nos aventures jusqu'au dernier moment.

Nous pensâmes également à attacher à chacune de ces sphères une chaîne légère portant à l'une de ses extrémités une mince tablette métallique sur laquelle seraient gravés ces mots : DE LA LUNE, afin que si la chute de la sphère passait inaperçue, cette chaîne et cette tablette restassent à la surface du sol et attirassent l'attention.

De nouveau, il fallait exécuter un voyage au moyen de nos coursiers ailés. On réunit une troupe d'égastes qui devaient nous transporter, nous et nos compagnons, — ceux-ci ayant tous visité l'autre hémisphère, — au delà du gouffre qui sert de limite, à travers les plaines stériles, les gouffres effroyables, par delà les montagnes sans nombre jusqu'à l'endroit qui fait exactement face à la terre, et qui est au centre de l'hémisphère. Nous apprîmes qu'il était impossible de demeurer long-

temps dans ces contrées désolées, non-seulement à cause de l'impossibilité de transporter, au moyen des égastes, une quantité suffisante de fruits et d'eau, mais encore parce que ces fruits perdent graduellement leurs qualités nutritives, ce qui cause un affaiblissement proportionné qui conduit à la mort, — à une mort sans souffrances, il est vrai, mais enfin à la mort. Nous calculâmes en conséquence que, avant que les six exemplaires fussent dûment enfermés et confiés à l'action volcanique, il faudrait faire trois voyages au moins de l'hémisphère habitable à celui-ci.

Enfin tout fut prêt; et accompagnés par nos trois vieux amis, — l'astronome, le géologue, et le grammairien, et d'une vingtaine d'hommes instruits et expérimentés, nous fîmes nos adieux à Ador et à une foule de braves gens, parmi lesquels se voyaient nombre de femmes et d'enfants. Nous fûmes bientôt dans les airs, au-dessus de la ville de Valad.

Nous fîmes la route par petits trajets et longues stations, en nous dirigeant vers le gouffre, afin d'être dispos pour le trajet au delà, trajet qui doit être fait à la hâte. Nous voulions aussi donner aux habitants des différentes villes une occasion de nous voir, car la curiosité les avait amenés par milliers des lieux les plus reculés pendant notre séjour à Notol. J'avais remarqué néanmoins qu'ils se retiraient excessivement désappointés en voyant que nous étions faits absolument comme eux. Un couple de monstres les eût séduits davantage, — se serait mieux accordé avec l'idée qu'ils s'étaient faite

des habitants d'un autre monde. Malgré cela, pendant notre voyage, nous étions très-applaudis dans toutes les villes et tous les villages où nous descendions; nous y recevions, pour tout dire, une ovation incessante.

Enfin, nous atteignîmes la dernière ville. Nous changeâmes de monture, et avec un nombre double, c'est-à-dire cinquante, dont vingt-cinq portaient la provision de fruits et d'eau, nous fîmes nos adieux à la vie ou plutôt à la région de la vie.

Nous partions vers le coucher du soleil. Ce moment était choisi à dessein. Nos compagnons avaient dormi suffisamment et les animaux s'étaient longuement reposés, car on les avait enfermés dans l'obscurité. Le soleil couchant était visible par intervalle à travers les nuages amoncelés, gros d'une pluie diluviale immense. Au delà des dentelures du gouffre, cependant, non loin duquel se trouve la ville, le ciel était clair, pas un nuage visible. Évidemment une mystérieuse loi de la nature empêche le passage de la vapeur d'eau au delà de cette limite.

Nous devons nous diriger à l'opposé du soleil couchant. Grâce à la rapidité de notre marche, le crépuscule sera court.

Les nuages deviennent de plus en plus sombres et menaçants. Le soleil disparaît derrière l'horizon et la nuit opaque s'avance à grands pas. Tout est prêt: nous enfourchons nos pégases, et nous nous retrouvons dans l'espace. Contournant les montagnes, nous longeons une gorge étroite qui circule à travers ce rempart na-

turel. Soudain se dresse une muraille de rochers; nous montons pour la dominer. Au delà le gouffre, noir et effroyable. Il semble que ce soit téméraire, dangereux, de traverser cet abîme. Mais la crainte ne pénètre pas un instant dans notre esprit, car nous savons que lorsque le Tout-Puissant veut interdire la recherche à ses créatures, il sait empêcher la transgression de ses ordres.

Le gouffre est traversé et la muraille rocheuse au delà. La lumière est suffisante pour voir l'aspect de la contrée qui s'étend sous nos pieds, car pas un nuage n'altère la sérénité du ciel. Une longue vallée étroite se déroule devant nous, bornée à une extrémité par une élévation escarpée à laquelle viennent se souder deux chaînes de montagnes basses et tourmentées; mais pas un vestige de végétation, pas la moindre goutte d'eau. L'aspect de cette scène est horrible; on dirait d'un enfer éteint! Tout le monde est grave. Les oiseaux poussent des cris d'alarme et font mine de retourner, mais encouragés par la voix et les caresses de leurs cavaliers ils se décident à continuer leur route. Nous traversons l'étroite vallée; l'obscurité augmente, mais nous continuons à nous enfoncer dans une région qui, dépourvue absolument de la vie animale et végétale, paraît comme le premier résultat de la lutte de la Nature avec le Chaos et les Ténèbres. Le seul bruit qu'on entende dans ce séjour de la mort, où la vie n'a jamais paru, est le rugissement et les plaintes du vent dans les cavernes innombrables. Oh! il y a quelque chose de

téméraire et d'insensé de pénétrer dans ce désert effroyable où luttent trois des éléments de la Nature, la terre, l'air, et le feu ! Peut-être, sous nos pieds, le sol va-t-il éclater et une mer de lave incandescente, de métaux et de pierres fondus, va-t-elle nous engloutir. Et cependant nous allons toujours devant nous, avec une rapidité croissante, vers les collines qui ferment l'horizon.

Et à mesure que nous marchons, le crépuscule semble continuer. Nous atteignons les collines, et les oiseaux s'élèvent pour les dépasser. Nous atteignons le rocher dominant, nous planons au-dessus du pic le plus élevé. Soudain nous tressaillons tous d'une même frayeur. Droit devant nous, en apparence très-rapproché, juste au-dessus d'un horizon qui ne paraît pas avoir plus de deux kilomètres, surgit l'immense et glorieux orbe nocturne de cet hémisphère — la Terre à son plein !

CHAPITRE XXXI.

CONCLUSION.

Nous descendons sur le plateau de la colline la plus élevée et nous contemplons la scène que nous avons devant nous. Ce flambeau nocturne brillant d'un éclat sombre nous paraît beaucoup plus large vu d'ici que le globe où nous sommes maintenant ne nous semblait vu de la Terre. Sa lumière est aussi plus forte, mais ce n'est pas l'éclat du jour. Mais, de même que la lumière lunaire, elle donne à tout ce qu'elle éclaire un aspect surnaturel, et une apparence terrible à ce qui est naturellement sombre et mystérieux au milieu de ce silence profond et de cette majesté grandiose.

« Ici, — dit Geister, — la Nature n'a pas pour rivale l'Art, sa créature. Elle règne seule et sans partage sur son royaume minéral, et manifeste son existence par le feu.

— Le feu, — ajoute le géologue, — est l'agent qui lui a

servi à créer un grand nombre de sphères et par lequel elle exécutera encore des changements gigantesques. Voyez! — dit-il en nous montrant un point du paysage vers lequel nous n'avions pas encore tourné les regards, — voici la première preuve que vous ayez vue de l'élément volcanique qui s'agite en commotions incessantes sous la surface de cet hémisphère et qui sans les soupiraux innombrables qu'il a trouvé aurait depuis longtemps fait sauter cette croûte rocheuse et découvert un vaste océan de flammes. »

Nous regardons dans la direction indiquée et nous voyons trois volcans contigus en convulsion violente et simultanée.

« N'y a-t-il pas, — demandai-je, — quelque danger d'être surpris par une éruption soudaine, imprévue de quelque cratère de niveau avec la plaine?

— Messieurs, — répond le géologue, — la science que j'aime m'a conduit à visiter ce côté de notre monde à plusieurs reprises. Je connais par conséquent les localités dangereuses et comme c'est à moi qu'est confiée la conduite de l'expédition, je m'efforcerai naturellement de les éviter. Cependant il y a toujours danger à visiter cette région, de sorte qu'il ne faut rien moins qu'une soif insatiable de s'instruire pour s'y aventurer. Les os de nos ancêtres de la science blanchissent dans ces plaines et certains ont trouvé une fin plus effroyable encore, mais qui peut douter qu'ils jouissent aujourd'hui de la juste récompense de leur entreprise? Débarrassés de l'enveloppe charnelle, avec quelle faci-

lité ils peuvent arracher à la Nature ses secrets les plus cachés! »

Le visage de notre ami s'éclaire d'enthousiasme en disant ces paroles. On dirait qu'il va se jeter dans l'abîme qui s'ouvre sous nos pieds afin de jouir sans tarder des avantages d'un esprit pur.

« Ce doit être, — dit Geister d'un ton songeur. — A quel ciel de béatitude ne doit-il pas atteindre celui qui dédaigne le plaisir, qui subit la haine, et brave le danger, pour agrandir les découvertes de la Vérité! »

Nos oiseaux se sont reposés comme à l'ordinaire, en se couchant sur le dos. Avec toute la déférence pour les coutumes d'Utopie, nous les invitons à se lever avec de douces paroles, et une fois en selle nous reprenons notre course au-dessus des plaines rocheuses, des gouffres béants, et des murailles de granit; longeant d'étroits ravins, traversant les défilés, nous dirigeant vers le centre lointain. Nous nous arrêtons enfin, pour chercher le sommeil, sur un plateau au bord d'un précipice où s'ouvre une vaste caverne dans laquelle nous pénétrons pour être à l'abri d'une atmosphère assez froide et surtout des vents encore plus désagréables. Là nous nous restaurons au moyen de nos fruits agréables et substantiels. Nos animaux suivent notre exemple, après quoi chacun tombe dans un sommeil profond.

A mon réveil tous nos compagnons dorment encore. Il n'y a aucune raison pour les réveiller; j'essaye de me rendormir, mais en vain. Me levant alors je sors sur le

plateau et je contemple encore une fois ma planète natale. Je me dis que l'éclat obscurci de sa lumière comparé à l'étincelante clarté solaire et aux rayons argentés de son propre satellite représente le mélange de bien et de mal qui existe à sa surface, — celui-ci, hélas! dans quelle écrasante proportion! Sous le poids de cette pensée je me demande si nous agirons sagement en essayant de communiquer avec les habitants de la terre, car notre exemple, une fois connu, pourrait faire établir un moyen de communication régulier entre les deux mondes, ce qui aura pour résultat d'inoculer au plus petit les maladies morales et peut-être les affections physiques du plus grand. La question me semble si importante que je ne puis attendre le réveil de Geister, mais que je l'appelle. Il sort avec moi sur la plate-forme et je lui exprime mes doutes.

« Il serait prétentieux, — répond-il, — de faire autre chose que de raisonner sur les conséquences probables de notre message arrivant sur terre et tombant entre les mains de quelqu'un qui l'apprécierait à sa valeur. S'il était publié et si nous indiquions l'endroit *exact* où l'on trouve les deux terres qui composent le répulsif, on ne tarderait pas à voir une association se former dans le but de vérifier l'exactitude du récit. La découverte une fois vérifiée on construirait bientôt un ou plusieurs appareils analogues au nôtre et plus d'un enthousiaste risquerait sa vie comme nous l'avons fait. Lorsque les pionniers, les poëtes, et les savants auraient fait disparaître tous les obstacles et rendu facile la traversée

vers un second Nouveau Monde, il surgirait une autre race, celle des chacals des grandes découvertes. Le commerçant chargerait son navire aérien de marchandises qu'il espérerait écouler et emmènerait comme passagers les désœuvrés, les gens sans principe, et les parasites de tous les rangs de la société, — les aventuriers par excellence. Que de pareils êtres envahissent un monde où le bonheur, conséquence naturelle de l'absence de vice, de corruption, et de souffrance est la règle, serait, comme vous le dites, une chose déplorable. Cependant d'un autre côté, il n'est pas probable que le Tout-Puissant ait permis à nos efforts passés de réussir, ou qu'il laisse notre entreprise actuelle atteindre son but si telle n'est pas sa volonté. La science qui est le progrès, nous fait une loi de ne rien cacher de ce qui peut être utile à l'humanité. C'est cela qui m'a fait accueillir votre idée de communiquer avec la terre. Car, certainement, nous ne sommes pas si désireux de gloire et de fortune que nous compromettions le bonheur d'un monde dans le seul but de faire connaître à nos semblables que nous sommes les auteurs de cette grande découverte. Je ne doute pas que nous ne méprisions l'un et l'autre une pareille ambition. »

Je ne réponds pas un mot, car en ce qui me concerne, je suis sûr de moi.

« Cependant, — continua Geister, — votre objection a sa valeur. Il est bon que nous n'assumions pas une trop grande responsabilité. Cachons donc l'endroit exact où l'on peut trouver les deux terres qui forment le répulsif,

simplement en ne l'indiquant pas. Nous savons qu'il est situé par *tant* de degrés de latitude et *tant* de longitude. Gardons cette connaissance pour nous et si néanmoins on découvre la Montagne du Miracle, alors la responsabilité en pèsera sur les puissantes épaules de la Destinée. »

Je donne mon adhésion immédiate à cet excellent compromis et nous rentrons dans la caverne.

A mesure que nous avançons la terre s'élève au-dessus de l'horizon. Je calcule que nous saurons quand nous aurons atteint le centre de l'hémisphère lorsque la planète sera directement au-dessus de nous. Mais avant la fin du voyage le soleil reparaît et la terre s'efface à nos regards après avoir décru de son plein au croissant.

Le paysage étrange devient mystérieux mais plus distinct. Quelles formes fantastiques affectent les montagnes ! Toutes les figures imaginables que peut revêtir la nature se montrent à nos yeux. Pyramides d'une régularité singulière; colonnes massives supportant des masses rocheuses plus massives encore ou ne supportant rien; arcs, dômes, masses carrées, pentagones, tout, jusqu'à des sphères se trouve ici. La forme beaucoup plus naturelle des montagnes terrestres se retrouve à chaque pas. Mais un des caractères principaux de ce monde inachevé, est une montagne conique peu élevée qui s'élève au centre d'une plaine circulaire entourée par une, deux, ou trois effroyables murailles de rochers. Ces obstacles s'ils n'étaient pas familiers à nos compagnons pourraient nous embarrasser d'autant plus que

trop élevés pour que nos oiseaux les surmontent il n'est pas facile de trouver une brèche. Mais avec un si grand nombre d'excellents pilotes on ne saurait hésiter un instant sur la direction à prendre.

Enfin nous atteignons le célèbre volcan qui passe pour canonner habituellement la terre. Cette montagne de feu et toutes ses particularités est familière au géologue, et, plus ou moins, à un grand nombre de nos compagnons. Mais malgré la force de ses éruptions, sa hauteur et ses proportions ne sont pas considérables, elle ne présente rien de remarquable dans son apparence. Une mince colonne de fumée s'en élève. Un spectateur ignorant conclurait que l'éruption de ce volcan est comparativement faible. Nous remarquons néanmoins que ce qui manque sous le rapport du développement extérieur doit être plus que compensé par la structure intérieure de cette source de feu.

Nous descendons au pied de la montagne qui est couverte d'une épaisse couche de scories, de cristaux, et de pierres métalliques ; et laissant nos oiseaux aux soins de l'un de nos compagnons, — guidés par le géologue et par d'autres qui ont déjà fait le voyage, nous pénétrons tous ensemble dans une caverne dont l'entrée est au niveau de la plaine et qui se dirige vers le centre même du volcan. Cette caverne a la singulière apparence d'une galerie percée de main d'homme et ses proportions sont presque partout les mêmes. Elle monte en pente douce et il y circule un violent courant d'air qui la ventile entièrement, bien qu'elle ait près de deux kilo-

mètres de longueur. Nous remarquons dans le plafond de nombreuses fissures béantes qui doivent communiquer avec l'extérieur et contribuer à maintenir l'air dans un état de pureté suffisant. Le sol est uni, mais nous observons que tandis que la plus grande partie en est de la même couleur et de la même nature que les parois et le plafond, il est parfois d'une nuance rougeâtre analogue à celle de l'extérieur du volcan ce qui est évidemment dû à la lave refroidie. Nous en concluons que les accidents et les trous du sol de cette caverne ont été nivelés et comblés par la lave qui coulait par ce canal d'autant plus qu'une vaste surface à l'entrée est couverte de la même matière.

Comme nous sommes précédés par nos compagnons qui portent des torches, ce n'est qu'arrivés à l'extrémité de la caverne que nous en voyons la fin par la lumière réfléchie qui nous vient d'en bas,—*car elle s'ouvre sur l'intérieur du cratère*. Nous nous tenons sur le bord et nous regardons sous nos pieds en nous tenant l'un l'autre avec beaucoup de précautions. A 150 mètres environ se voit un océan de lave en ébullition d'où sort un sourd grondement et qui dégage une lueur d'un éclat douloureux, — signes certains de la proximité de l'éruption. Au-dessus s'élève le cône du cratère qui monte à une hauteur de seize à dix-huit cents mètres au moins et dont l'ouverture dans l'éloignement ne paraît pas plus grande que celle d'un puits. Ce cône va se rétrécissant en montant, car à notre niveau il a soixante mètres de diamètre et, au dire de nos compa-

gnons, son orifice n'a plus que quarante mètres. Comme les parois en sont singulièrement rondes et régulières il ressemble assez à un canon monstrueux. Je crois que cette conformation doit augmenter remarquablement la violence de l'éruption qui se trouve ainsi emprisonnée dans un espace tubulaire. En même temps c'est pour nous une heureuse circonstance de pouvoir approcher si près du point central de l'explosion, car si nous avions suspendu la sphère qui contient le récit (ou plutôt l'un des six récits) au-dessus de la bouche du cratère comme nous l'avions d'abord projeté, nous aurions disposé d'une force de propulsion moindre et diminué ainsi les chances qu'elle a d'atteindre une assez grande hauteur pour tomber dans le cercle de l'attraction terrestre.

A certains symptômes qu'on remarque, il est jugé prudent de mettre sans plus tarder notre dessein à exécution. En conséquence on joint bout à bout un certain nombre de tiges métalliques qui doivent surplomber au-dessus de la mer de feu au moyen d'autres tiges et de chaînes fixées au plafond de la galerie. A l'extrémité de ces tiges on va suspendre une sphère renfermant ce volume et accompagnée de sa tablette métallique qui y est fixée par une petite chaîne, de telle sorte que, tout en l'empêchant de tomber, elle soit facilement et immédiatement détachée par la force ascensionnelle.

Il faut terminer. Il peut devenir fatal à tous de rester plus longtemps ici, car le bruit qui s'élève d'en bas grossit de plus en plus et la montagne commence à

trembler ! Tout est prêt. Mes compagnons attendent le moment de renfermer ce volume et de le sceller solidement sous sa double enveloppe. On me presse de finir. La lumière vacillante des torches me montre des visages inquiets, — des visages d'hommes qui sentent que leur vie est en danger. Je ne saurais tarder davantage. Puissent ces feuilles être trouvées ! Adieu ! Adieu !

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

DÉCOUVERTE DU MANUSCRIT 1

Chapitres.

I. Histoire personnelle du narrateur. — La Légende.. 9
II. Rencontre de Geister..... 25
III. L'ambition de Geister 33
IV. Voyage de Geister aux Montagnes Rocheuses..... 49
V. Retour de Geister. 59
VI. Vérification de la Légende..... 63
VII. *La Terrinsule* 71
VIII. Le nègre philosophe. 81
IX. Construction du véhicule. 87
X. Attaque par les Indiens..... 93
XI. *Le Micromégas*..... 103
XII. Commencement du voyage..... 115
XIII. Journal du voyage 127
XIV. Suite du journal..... 137
XV. Suite du journal. 151
XVI. Fin du voyage..... 163
XVII. La nuit sans fin 173
XVIII. L'aube..... 181
XIX. Premières impressions..... 191
XX. Les sages de Notol..... 201
XXI. Utopie..... 207

Chapitres.		Pages.
XXII.	Étonnante révélation	217
XXIII.	Les annales	229
XXIV.	La mort — Désagrégation	235
XXV.	Histoire ancienne	241
XXVI.	L'égaste	245
XXVII.	Musique, littérature, et industrie	257
XXVIII.	Philosophie contre Poésie	269
XXIX.	Méditations	277
XXX.	Au delà du gouffre	289
XXXI.	Conclusion	299

FIN DE LA TABLE.

8021. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

McGILL UNIVERSITY LIBRARY

[redacted] [redacted]

515364

DATE DUE

DUE	RETURNED
DEC 28 1973	JAN 3 PAID 15 4 8
JUL 5 1975	JUL 2 1975
OCT 20 1975	OCT 29 1975
JAN 27 1978	JAN 30 1978

FORM 211A : L.J.D.